CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

25 NOVEMBRE 1943



*EDITIONS PAYS DE FRANCE*

BIMENSUELLE N° 63

# AVIS TRÈS IMPORTANT

**A nos abonnés dont le service se termine avec le présent numéro**

Pour éviter tout retard dans la réception de la Revue, nous vous prions de **faire** parvenir votre réabonnement, *avant le* 15 *décembre*, à l'administration : *Editions « **Pays de France** »*, *Issoudun*, Ch. P. L. KELLER, 904-40, à Lyon.

Sauf refus du numéro du 10 *décembre*, nous vous considèrerons réabonné d'office pour un an et vous ferons présenter, à partir du 20 *décembre*, une traite postale augmentée de 10 francs de frais soit 190 francs, sauf versement à cette date.

---

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

### à " Cité Nouvelle "

| | | |
|---|---|---|
| France | Un an | 180 francs |
| | Six mois | 100 » |
| | Trois mois (non renouvelable) | 50 » |
| | Le numéro | 12 » |
| Etranger (demi-tarif) | Un an | 210 francs |
| | Six mois | 110 » |
| | Trois mois (non renouvelable) | 55 » |
| | Le numéro | 14 » |
| Etranger | Un an | 255 francs |
| | Six mois | 130 » |
| | Trois mois (non renouvelable) | 65 » |
| | Le numéro | 15 » |

## *Administration :*

Pour le règlement des abonnements et toutes questions intéressant l'**Administration** de la **Revue**, adresser correspondance, mandats ou chèques postaux au nom de :

**M. Lucien KELLER**

**38, Place du Sacré-Cœur, ISSOUDUN (Indre)**

Téléphone 4-52 — Chèque postal : Lyon 904-40

---

## DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 2, Rue de l'Eglise, Vichy (Allier)

# CONTROLE D'UN DIAGNOSTIC

Les ouvrages de M. Thibon ont, depuis trois ans, fait du bruit : des revues s'en sont emparées pour les faire connaître (1) ; des hebdomadaires comme *Demain* ou des périodiques comme la *Revue Universelle* ont accueilli et diffusé les propos jusqu'alors inédits du paysan-philosophe.

Depuis la parution de *Retour au Réel* surtout, ce bruit a quelque peu tourné au tapage. A propos de ces diagnostics, disciples et adversaires se sont violemment affrontés. Ici, l'éloge ou l'approbation ont volontiers adopté l'hyperbole (2). M. Thibon serait le sage indiscutable dont toute parole est d'or. Là, par contre, la critique s'est faite amère et cinglante et, parfois même, s'est apparentée à la hargne (3) : le « grand philosophe des temps nouveaux » est alors ramené sans ménagement à la taille d'une simple « vedette de la sagesse », bénéficiant avant tout, comme n'importe quelle vedette, du snobisme, de l'engouement grégaire, de la propagande publi-

---

(1) Les lecteurs se souviennent, à n'en pas douter, du très bel article du R. P. Maurice Rigaux paru ici-même. Cf. *Cité Nouvelle* du 10-25 septembre 1942 : Un penseur chrétien. De même les *Cahiers de la Pierre qui Vire* (*Témoignages*, n° 4) contiennent une étude d'ensemble sur *l'œuvre de Gustave Thibon*. La *Revue Universelle* sous la signature de MM. Madaule, Thierry Maulnier, *La Croix* sous celle de M. Luc Estang, *Construire* sous celle du R. P. Jouve ont donné sur les écrits de Thibon, au fur et à mesure de leur parution, de substantiels comptes rendus, etc.

(2) Dès avant *Retour au Réel*, M. de Corte, dans la préface de *Destin de l'homme*, allait jusqu'à écrire : « Il faut remonter jusqu'à Nietzsche et jusqu'à Pascal, il faut imaginer la combinaison, en une seule et même pensée, perpétuellement brûlante et jamais consumée, de la pénétration humaine, trop humaine, d'un Nietzsche et de l'ample vibration chrétienne d'un Pascal, pour apprécier à leur juste valeur ces aphorismes inoubliables et les fixer à leur vraie place. » Quand on sait l'amitié qui lie personnellement le professeur de l'Université de Liège et notre paysan d'Ardèche, quand on sait aussi la parenté de pensée qui rapproche l'auteur de *Incarnation de l'homme* et celui de *Diagnostics*, on est porté à excuser facilement ces exagérations amoureuses. Quoi qu'on dise, si la facture des aphorismes de Thibon est presque toujours originale, certains d'entre eux ne sont cependant que des truismes bien maquillés.

(3) Je songe ici, en particulier, à l'article de M. Rousseaux paru dans le numéro XII de *Poésie* 43. « *Le Sage Philosophe, Gustave Thibon.* » Ce pamphlet qui contient au passage des remarques judicieuses relève de l'injustice ; c'est un accès d'agacement.

citaire, des passions politiques et de leurs procédés d'exploitation intéréessée. Bref, autour de l'homme et de l'œuvre une bataille en règle où, au moins autant que la réflexion, on a vu poindre, dans les deux camps, la passion.

Se situant en marge du champ clos de ces dithyrambes et de ces diatribes, un certain nombre de penseurs catholiques, naturellement attentifs à une philosophie qui se réclame du christianisme (4), ont avancé leurs commentaires. Commentaires d'abord élogieux et comme éblouis (5). Puis peu à peu les réserves se sont faites plus insistantes et ont fini par prendre parfois la forme de mises en garde mesurées mais fermes (6).

Ainsi la pensée de Thibon s'avère être une pensée provocante. Par là je n'entends pas dire seulement que par ses thèmes et par le timbre éclatant de son expression (7) elle enflamme les esprits partiaux et les incite naturellement à l'adhésion brutale ou à l'opposition aigre-douce ; mais encore,

---

(4) *Retour au Réel.* Avant-propos, page XX : « Nous croyons que toute harmonie terrestre reste fragile et menacée si elle ne s'appuie sur le cœur divin qui crée et conserve le monde. Aussi est-ce un témoignage chrétien que nous voulons porter dans ces pages : Dieu, s'il n'y est pas toujours nommé, n'en est jamais absent. »

(5) Préface des *Diagnostics* par M. Gabriel Marcel : « J'ose affirmer que tous ceux qui liront ces aphorismes seront éblouis. » (Diagnostics, p. 8).

(6) Cf. *Construire*, t. XII, p. 230. *Retour au Réel*, de Gustave Thibon, par le R. P. Jouve. *Cahiers de Notre Jeunesse*, mars 1943, *Homo juridicus*, par le R. P. de Lubac. *Cahiers de Notre Jeunesse*, juin 1943, *L'idée de l'homme chez G. Thibon*, par J. M. Domenach.

(7) Sur le style de M. Thibon les avis, là aussi, se sont partagés. Dans la préface de *Diagnostics*, M. Gabriel Marcel écrit qu'il a été séduit non seulement par l'extraordinaire vitalité de la pensée de Thibon, « mais aussi par le bonheur des formules » et il ajoute : « M. Thibon a écrit des centaines d'aphorismes qui suffiraient à la gloire d'un écrivain ». Pour M. Rousseaux au contraire (art. cit) « L'écrivain s'élève peu au-dessus de l'ordinaire, quand il ne demeure pas dans le médiocre ». A vrai dire, les expressions et les images de M. Thibon ont fréquemment du relief et une frappe merveilleuse. Il est toutefois juste de reconnaître que les métaphores se suivent à une telle cadence, dans son style de visionnaire, qu'elles ne sont pas toujours cohérentes. M. Rousseaux cite un bon exemple de tels carambolages : « La fièvre de la vertu est plus nocive que le mal... Le prophète est châtié, non pour avoir menti, mais pour avoir parlé trop tôt... La vérité née avant terme, le germe divin épandu sur un sol hostile porte des fruits empoissonnés au bout de ses branches rachitiques (quelle étroitesse, quelle torsion, quel fiel rachitique dans ces vérités avortées pour qui les mamelles du temps n'ont pas encore élaboré le lait maternel). On ne fouette pas impunément les chevaux patients et silencieux de la destinée ; on ne met pas en forcerie les fruits de l'arbre de vie. » Et après cette citation, M. Rousseaux ajoute méchamment : « Je vous fais grâce de la suite, où vous verriez Prométhée, avec son vautour et ses entrailles, intervenir dans ce mélange de fruits, de chevaux, de fiel rachitique, de germe épandu et de mamelles élaborantes ». De telles bousculades d'images ne sont pas exceptionnelles dans ce style dont le défaut est, si l'on me passe l'antithèse, de pécher par excès.

je veux signaler — et c'est un éloge — qu'elle ne laisse pas indifférents les esprits les plus réfléchis. C'est une pensée qui s'impose.

Et pourtant l'œuvre de Thibon a fait son entrée en scène à pas de loup. Avant la guerre, sans doute, les moralistes de profession et les spécialistes de philosophie spirituelle n'avaient pas pu ne pas avoir l'attention éveillée par quelques essais stimulants parus, en particulier, dans les *Etudes Carmélitaines*. Mais le grand public les avait ignorés (8). La notoriété de Thibon date de 1940. En ce sens, au moins, il est vrai de dire qu'il est le penseur accrédité de la défaite (9).

Les surprises de cette renommée à retardement sont même plus étranges encore. Le premier ouvrage qui ait valu à Thibon audience publique — *Diagnostics* — fut écrit avant juin 1940 et, si je ne m'abuse, édité au moment précis de notre effondrement. Dans le tumulte alors, la voix de Thibon se perdit d'abord. Il fallut attendre plusieurs mois pour que la France en désarroi s'aperçût après coup qu'elle avait, sans s'en douter naguère, mis au monde un prophète de son désastre. La publicité de l'œuvre fut ainsi en retard sur sa publication (10).

Quoi qu'il en soit de ces aventures qui jalonnent sa marche en avant, la réputation de Thibon a fini par percer.

---

(8) Sauf un article (le plus remarquable de tous) sur *Nietzsche et St Jean de la Croix* (octobre 1934), la substance de ces articles est passée dans *Diagnostics, Destin de l'homme, l'Echelle de Jacob, Retour au Réel,* qui constituent les œuvres fondamentales de M. Thibon. — Dès 1933, M. Thibon avait pourtant fait paraître : *La science du caractère* (Desclée de Brouwer) où il exposait et jugeait la philosophie de Ludwig Klages. Il a édité aussi en 1940 un recueil de *Poèmes* (Bruxelles, Edition universelle).

(9) Sans partager l'opinion de ceux qui ne veulent voir dans la renommée de M. Thibon qu'une gloire surfaite, je crois néanmoins que la fortune de son nom est dûe, pour une part, à la réclame et aux circonstances.

(10) Je tiens à souligner fortement le fait, car ce décalage entre l'élaboration des jugements de Thibon et leur diffusion publicitaire explique, partiellement, pourquoi cette œuvre, même là où elle est œuvre de justice, a, aux yeux de certains, une allure choquante et même mensongère. Faisant écho au mot de Bossuet « L'erreur est une vérité, dont on abuse », M. Thibon écrit avec raison (sans penser d'ailleurs à soi) : « Il n'est pas de mensonge plus ruineux qu'une vérité qui cesse d'être opportune ». (Retour au Réel, p. 141). Or ses diagnostics stigmatisent les excès d'hier, contemporains de leur composition. Ils méconnaissent en partie ceux d'aujourd'hui, contemporains de leur publication. M. Thibon est ainsi le clinicien de la France morte dans la défaite, en paraissant être celui de la France malade de l'armistice. Reprenant une expression de M. Thibon, déjà citée dans une note antérieure (note 7), la modifiant et l'atténuant pour la lui appliquer, nous serions

Elle a fini par s'installer. Et non pas, encore une fois, dans un fauteuil de velours. Je viens de relire d'affilée l'œuvre entière du philosophe. Et, comme bien d'autres lecteurs catholiques, j'ai moi aussi éprouvé un malaise, je dirai même un malaise croissant. Mais de quelle nature est ce malaise ? Car une pensée forte et une pensée fausse ont ceci de commun que l'une et l'autre créent à l'esprit une gêne : l'une, la gêne d'avoir à s'approfondir ; l'autre, la gêne d'avoir à se redresser ; toutes deux, la gêne d'avoir à ne pas paresser sur place.

Inquiétante en ce sens là, la pensée de Thibon est-elle une pensée forte ? — est-elle une pensée fausse ? — seraitelle à la fois forte et fausse ?

Il faut en avoir le cœur net.

*

Le jugement n'est cependant pas facile à porter. Car au fur et à mesure qu'on poursuit l'interrogatoire minutieux de cette philosophie sociale, on pressent que le procès à lui intenter le cas échéant tournera inéluctablement, peu ou prou, au procès de tendance. Sans doute, ici ou là, — et surtout dans les derniers écrits parus — on pourra mettre un doigt précis sur des formules choquantes, voire, surtout si on les retire du contexte, scandaleuses : les critiques ne s'en sont pas fait faute (11). Mais de tels accidents de plume sont, malgré tout, relativement rares. Si paradoxal que cela puisse paraître, c'est bien souvent à une sorte *d'exactitude tendancieuse* que l'on a à faire.

---

tenté de lui dire : « Certaines vérités sont nées *après* terme... Le prophète est quelquefois châtié, non pour avoir menti, mais pour avoir parlé *trop tard.* » M. Thibon, pousse sa pointe contre certaines vérités jadis devenues folles : liberté, égalité, fraternité. Il a raison ou du moins il n'a pas tort. Mais l'asile d'idées aliénées, où il importe aujourd'hui de porter diagnostics et remèdes, n'est-il pas désormais, surtout, celui où la guerre a fini par conduire d'autres slogans : autorité, hiérarchie, discipline, force ? Ces idées-là ne sont-elles pas, à leur tour, quelque peu entrées en délire)? M. Thibon fait alors figure de médecin qui, appelé d'urgence au chevet d'un malade, arrive en retard, se trompe de porte et entre chez un voisin moribond. Aussi faut-il à son sujet, je crois, parler, souvent, d'erreur de clientèle, plutôt que d'erreur de diagnostic.

(11) Exemples relevés dans *Retour au Réel* : « Le mal agissant est plus riche de promesses que la vertu impuissante ». « Si l'on me pressait sur ma conception de la morale, j'avouerais volontiers que la différence entre noble et bas me paraît plus essentielle que la différence entre le bien et le mal ». « Primum vivere ». « Le même devoir social que l'élite accomplit par choix sous la pression de l'amour et de l'idéal, la masse doit l'accomplir à son niveau par nécessité, sous la pression de l'intérêt. »

Les jugements de M. Thibon, aux arêtes si nettes, si abruptes qu'elles semblent d'abord verticales, recouvrent, en réalité, une philosophie qui a des penchants, des passions et, si je puis dire, de la pente. Ses aphorismes glacés semblent, par structure, faits pour enrober les évidences solidifiées de de l'expérience ou du raissonnement. Or, si l'on y regarde de près, leur ton froid exprime fréquemment des impulsions ou des répulsions affectives. Pour employer l'expression même de leur auteur, les prises de position qu'il défend sont souvent moins réfléchies que réflexes (12). On est amené, ainsi, à déceler une inclination unilatérale, une inclinaison permanente de cœur qui, sournoisement, met de biais les pensées les plus irréfutables et les expressions les plus équilibrées. Cette accentuation préférentielle qui irrite à la longue plus d'un lecteur impartial, en maints passages de l'œuvre, l'incite, par sa continuité d'orientation à droite, non au désaccord mais à la résistance. M. Luc Estang a naguère remarquablement saisi ce phénomène :

> « La lecture de *Retour au Réel* a fortifié mes résistances... je dis : résistances. Usé-je d'un euphémisme pour ne point me déclarer en désaccord avec notre auteur ?... Mais, M. Thibon est catholique. Nous professons le même Credo. En tant qu'il énonce des vérités qui nous sont communes et en tant qu'il appuye ses opinions sur ces vérités, puis-je parler de désaccord ?
>
> Alors pourquoi parler de résistances ?
>
> Eh bien ! c'est parce que tout est affaire de nuances, singulièrement quand il s'agit de vérité. Celle-ci englobe-t-elle et concilie-t-elle deux notions que le péché, virus désorganisateur, rend antinomiques ? Il y aura une manière, tout en sauvegardant les deux termes de mettre l'accent plus sur l'une que sur l'autre. Un détail de langage exprimera une opposition de pensées. Exemples :
>
> On professe comme vérité salutaire l'union de l'autorité et de la liberté, de l'ordre et de la justice, de la réforme institutionnelle et de la réforme morale. Amis et adversaires de M. Gustave Thibon invoquent unanimement ces grands principes. A partir d'où se trace la ligne de résis-

(12) « Les idéals qui n'engagent à rien, qui ne lient à rien, qui ne fleurissent pas en actes précis, nous inspirent un dégoût presque réflexe ». (*Retour au Réel*, p. X).

tance de ceux-ci vis-à-vis de ceux-là ? A partir d'une accentuation. Les uns disent : « Liberté, oui, mais autorité ! De la justice, oui, mais de l'ordre ! Réforme des consciences, oui, mais réforme des institutions ! » Le « mais » affaiblit la revendication première et renforce la seconde. Au contraire, les autres disent : « Autorité oui, mais liberté ! etc... »

Qu'on applique ces différences d'accent à toute une philosophie, à toute une éthique et l'on connaîtra la nature des résistances à quoi se heurtent les théories de M. Gustave Thibon chez tels qui se réclament des mêmes principes de vie que lui » (13).

De son côté et à sa manière, M. Domenach a repris, en l'aggravant, cette remarque pertinente. Il analyse, avec bonheur, sur un exemple bien choisi, les mécanismes coutumiers d'écriture par quoi M. Thibon excelle à mettre ainsi l'accent qu'il décide sans pourtant que cet arbitraire entame la justesse de l'expression :

« Dans la fameuse, dans l'éternelle dispute du désordre et de l'injustice, Thibon a choisi. Thibon est pour l'ordre, en toute circonstance... « j'ai horreur des excès des oppresseurs et plus encore de la revanche des opprimés ». Nous voyons bien qu'il y a *revanche* et non pas *révolte*. Et lorsqu'il écrit que « la résignation et l'attente constituent une attitude socialement plus saine que la fièvre aveugle et subversive d'une justice absolue », nous voyons bien qu'il met avec intention le mot d'*absolue* et qu'il n'a pas oublié non plus *fièvre aveugle* et *subversive*. Mais nous demandons : qu'en est-il réellement une fois enlevées toutes ces épithètes ? C'est, en effet, un procédé de Thibon que de toujours forcer la thèse qu'il repousse et de nous présenter ainsi des dilemmes complètement faussés... Aussi nous gardons-nous bien de prendre la défense des idées qu'il critique et qu'il se donne le luxe de transformer par avance en positions outrées et évidemment indéfendables. Mais ce que nous sentons bien, c'est que cette critique va dans un sens qui est toujours le même et que c'est toujours la revendication de justice qui finit par être critiquée au nom des exigences de l'ordre et jamais les excès de l'ordre

---

(13) *La Croix* du 4 juillet 1943. L'Actualité Littéraire : *Gustave Thibon, Retour au Réel*, par Luc Estang.

au nom des principes de la justice. Voilà qui est grave et, disons-le, dans les jours que nous traversons, à la fois pénible et scandaleux » (14).

Il n'est pas jusqu'à M. Thibon lui-même qui n'ait pris conscience ou, tout au moins, subconscience de ses subtils artifices partisans. C'est au point qu'il s'inquiète des erreurs de lecture et des abus d'interprétation auxquels cette adresse peut naturellement conduire les lecteurs moins attentifs :

« Les thèmes développés dans ce livre (*Retour au Réel*) sont susceptibles, pour peu qu'on les déplace de leur perspective concrète, de tant d'interprétations erronées que nous n'avons pas d'autre ressource, en les publiant, que de faire confiance à l'intelligence et à la sagesse du lecteur » (15).

M. Thibon, en vérité, fait d'ailleurs moins confiance au lecteur qu'il ne dit. Il éprouve le besoin dans ses préfaces de défendre ses textes. Ce prurit de plaidoirie l'aurait sans doute moins chatouillé s'il avait vraiment eu la pleine assurance que ses textes étaient toujours capables de se défendre eux-mêmes par eux-mêmes, par eux seuls, et jusqu'au bout.

Cette étrange fusion d'impassibilité logique et de partialité affective rend, à elle seule, malaisée l'étude objective de cette œuvre. Si la critique veut pénétrer jusqu'à l'inspiration génératrice, elle devra s'attacher au tour de phrase autant qu'à la phrase elle-même ; elle devra pénétrer dans les interlignes et, sans se contenter d'analyser ce que M. Thibon répète sans cesse, s'en prendre aussi à ce qu'il tait toujours.

*

Il y a encore une difficulté d'interprétation.

M. Thibon, on le sait, excelle dans les aphorismes. Ces propositions autoritaires conviennent au caractère péremptoire de son génie. M. Thibon use de ce talent et peut-être en abuse. L'ensemble de son œuvre est, en majeure part, composée de morceaux détachés ; pas de fil dialectique qui relie

(14) *Cahiers de Notre Jeunesse*, juin 1943, p. 16-17.
(15) *Retour au Réel*, p. 20.

les perles ; parfois des phrases solitaires qui constituent, chacune, un tout. Procédé étonnant pour étaler sinon une vision de l'univers, du moins toute une vision de la France et, à travers elle, de l'homme. Cette facture donne l'impression d'élaborer une synthèse en pièces détachées.

Or si, pour une œuvre profonde composée d'un seul tenant, il est difficile (parfois même impossible à l'auteur lui-même, comme le remarquait Bergson dans ses pages fameuses sur l'intuition philosophique) de repérer, de circonscrire, d'exprimer l'idée mère d'où l'ensemble procède, à combien plus forte raison est-ce ardu quand il s'agit d'une vision panoramique qui se présente ainsi par instantanés fragmentaires. Quel est le foyer perspectif commun à toutes ces prises de vues éparses ? Intuitivement on les sent convergentes. Et néanmoins comment embrasser du regard une mosaïque aussi morcelée ?

Sans compter que l'aphorisme et ses succédanés constituent des modes d'expression périlleux. Ils mettent trop aisément à l'abri de la réfutation décisive les pensées les plus gratuites. Cela tient à ce que les jugements, en ce genre littéraire, se refusant par système à faire confidence de leur genèse et de leurs preuves, se présentent *sine matre, sine patre, sine genealogia*. Véritables bolides tombant on ne sait comment d'on ne sait où. Quels sont les faits justificatifs ? Quelles sont les observations contrôlables ayant servi de points de départ à telles conclusions ? Nul ne le sait parce que nul ne le dit. En ces conditions, l'impunité de l'erreur, de l'exagération ou du parti-pris a toute chance d'être acquise d'avance. Dans la préface de *Retour au Réel*, M. Thibon écrit : « Dans l'abstrait et hors du contrôle indiscret des faits toutes les hypothèses et toutes les discusions sont possibles ». Nous ajouterions volontiers « Et tous les diagnostics aussi ». En dépit de quelques rares allusions à son expérience villageoise, M. Thibon, en ses écrits, évoque exceptionnellement des faits précis. Peu de références vérifiables. De là, en face de tant de jugements absolus, le sentiment qu'on pourrait, bien des fois, au niveau de leur généralité, porter les jugements con-

traires avec la même vraisemblance et même, à l'occasion, avec la même vérité (16).

*

Si je souligne ainsi d'emblée au début de cet article certaines tares majeures de cette philosophie et de sa rédaction, c'est pour expliquer et excuser d'avance les hésitations et les faiblesses de mon propos. Car m'attachant, uniquement d'ailleurs, à la « physiologie sociale » de Thibon et laissant délibérément hors des perspectives de cet article ce qui, dans son œuvre, a trait directement à la caractériologie, à la spiritualité, à l'anthropologie générale, je voudrais m'efforcer de cerner l'idée maîtresse qui préside à ses sévérités sur la société moderne, plus précisément sur la société française. Et, ceci fait, porter à mon tour un diagnostic sur ce diagnostic.

*

Aucun doute à avoir : d'après Thibon, si notre monde s'est décomposé, c'est pour avoir dit « non» à Dieu et au Christ :

> « La foi chrétienne nous apprend que tous les hommes sont créés par Dieu et faits pour Dieu. On n'a eu ni la force ni le goût de remonter vers cette origine ou de s'élancer vers ce but : il aurait fallu aimer, sortir de soi... Les hommes qui ont ainsi résorbé en eux la cause première se sont désormais senti des droits *absolus*. D'où le caractère insoluble de leurs conflits politiques et sociaux : quand les hommes se battent en dieux, ils ne peuvent se réconcilier que dans le néant » (17).

Mais comment s'est opérée cette évasion de la religion et du christianisme ? C'est ici que la pensée de Thibon devient originale et singulière. La voici dans ses grandes lignes.

On pourrait, à première vue, supposer que le démon de l'athéisme a suggéré d'emblée aux hommes de fuir du christianisme par l'escalier de la cave. Pour parler sans images,

---

(16) Un seul exemple entre mille. Dans *Retour au Réel*, page 213, M. Thibon écrit : « Les vertus aristocratiques sont plus hautes et plus pures que les vertus populaires ». Je puis, moi, tout aussi bien prophétiser : « Les vertus populaires sont plus hautes et plus pures que les vertus aristocratiques ». Qui de nous deux a raison ? Bien malin qui le dira !

(17) *Retour au Réel* p, 113.

on pourrait croire qu'il les invite ouvertement et clairement à renoncer aux requêtes de l'Esprit pour s'abandonner immédiatement aux exigences de la chair. Certes, en définitive, c'est bien à l'envoûtement dans les cachots du matérialisme le plus bas que le tentateur, éternellement, veut conduire ceux qu'il entend perdre. Mais depuis 1789, Satan, qui a lu Rousseau, a décidé de mettre à profit ses lectures et de prendre un faux-semblant et un détour pour précipiter ses victimes aux enfers. C'est une évasion par les combles et les verrières, à travers le faux ciel du plafond, qu'il propose aux enfants prodigues. Cette fuite par en haut, du côté des nuées, est la suprême astuce actuelle du séducteur : il parvienda ainsi à dévoyer les plus idéalistes parmi les belles âmes qu'il convoite : « Refus absolu de l'ordre et de l'amour chrétiens, mais sous le masque des grands mots volés au christianisme » (18).

Pour lancer cette invitation à un départ aérostatique dans le mensonge, le malin génie s'est servi des élites. Non pas des vraies élites qui « sont toutes entières à créer » (19). Mais de celles, apparentes, « qui se sont fondées par le jeu de la fortune et du fonctionnarisme » (20). Car le diable a appris que, comme les poissons, les sociétés commencent à pourrir par la tête (21).

Précisons même. Plus encore que les magnats de l'Administration ou de la Banque, ou du moins avant eux, ce sont les magnats de la Pensée que, d'abord, l'esprit corrupteur recrute comme partenaires immédiats de ses noirs desseins. Le méchant diable qui, décidément, est fort savant en sociologie, sait que les idées ou, plus justement, les idéologies mènent le monde. Aussi est-ce aux maîtres-à-penser de la France que tout bon observateur doit s'en prendre, avant tous, s'il veut repérer exactement le point de départ de nos tentations, de nos anarchies sociales, de nos désordres intérieurs.

Quel grief, précisément, adresser à nos directeurs de la

---

(18) *Retour au Réel*, p. 117.
(19) *Retour au Réel*, p. XIV.
(20) *Retour au Réel*, p. XIV.
(21) *Retour au Réel*, p. 223.

conscience publique ? Un grief analogue au reproche qu'on pourrait faire à un directeur d'âmes illuminé : manœuvré, dans ses jugements et ses conseils, par les suggestions astucieuses de l'esprit malin que nous avons dites, le voilà qui conseille à tous ses dirigés, sans distinction, la virginité, sous couleur qu'elle est, d'après l'Evangile, l'état de vie le plus parfait. Qu'obtient cette outrance ? Pour tout résultat, conformément au plan démoniaque qui l'inspire, elle en arrive à décourager les âmes, en leur proposant indiscrètement un idéal impraticable pour la majorité d'entre elles et pour lequel elles n'ont pas vocation. Elle les précipite dans une dépravation sexuelle que l'état de mariage, cet idéal de pureté incarnée, leur aurait épargnée.

En cessant la comparaison mais en résumant toujours (librement sans doute mais aussi impartialement que possible), la pensée de Thibon, il faut dire que nos prophètes publics ont été des « romantiques » de l'idéal. A l'inverse du Christ des Evangiles, ils n'ont pas su « ce qu'il y avait dans l'homme » ; ils ont oublié que l'âme humaine est emprisonnée dans une chair et que le péché, depuis la faute originelle, hante cette prison ; ils ne se sont pas souvenus que « l'esprit est prompt mais que la chair est faible ». L'irréalisme de ces docteurs en chambre a méconnu les liens vitaux de l'homme, cet animal social qui n'est point un individu sans attaches mais une personne enracinée concrètement dans une famille, dans une patrie, dans un terroir défini, dans de multiples communautés concentriques. Ces faux mystiques, bravant les plus tristes, les plus dramatiques mais les plus aveuglantes évidences, ont proposé, à jet continu de palabres, l'héroïsme à tout le monde. Ces professeurs d'athlétisme spirituel ont imposé des records à battre non seulement aux héros et aux saints qui disposent d'une humanité de grand luxe,mais aux personnalités standardisées, à la foule qui ne dispose que d'humanités de série. Ces « puristes de la pensée et de l'âme » ont méconnu que toute morale qui se veut féconde doit être équilibre, rythme, mesure, symphonie et symbiose : qu'elle doit intégrer les éléments les plus

divers, être organique et donc être essentiellement relative et mesurée dans ses applications. Calculant ainsi mal leur route, ces « pélerins de l'absolu », comme dirait Léon Bloy, sont devenus les pélerins de l'inhumain. Contre eux se dresse la fulgurante pensée de Pascal ; elle éclaire tout leur drame : « Qui veut faire l'ange fait la bête ».

Aussi bien s'opposent-ils au vrai génie qui embrasse les extrêmes et tout l'entre-deux. Ils s'opposent aux vrais saints qui, eux, ne sont ni anges ni bêtes mais pleinement hommes ; « les moins charnels des hommes parce que les mieux incarnés ». Ils s'opposent aux martyrs dont, à la limite, la mort, témoignage absolu de la chair à l'esprit, fait la preuve du réalisme total. Leur sagesse prend le contrepied de la sagesse de l'Evangile qui, tout en proposant la marche à l'étoile, « implique un contact fécondant entre l'homme et sa fonction, l'homme et ses semblables, l'homme et la vérité, l'homme et son Dieu ».

Comment expliquer le pullulement, à la tête de la société, de ces simplistes faux-prophètes ? Là encore, la pensée de Thibon reste intéressante. Nos romantiques de l'idéal ou (pour être plus dur) nos professeurs d'utopie sont essentiellement des pharisiens. Leurs chimères sont filles d'imposture.

Certes, dans la catégorie de ceux qui, même haut placés, « disent et ne font pas » il y a lieu de distinguer des types d'hommes fort différents.

Il y a d'abord le type des âmes nobles, ayant une valable nostalgie pour une sainteté authentique, mais qui sont, malgré cela, faibles et divisées. « Ces âmes nobles et faibles, malgré les démentis de leur expérience intérieure, persistent à aimer et à défendre leur idéal véritable. Ces hommes ne veulent pas consentir — comme les cyniques et les réalistes — à universaliser leurs échecs et leurs péchés personnels ; ils restent fidèles à la vérité par la pensée et par le désir ; ils se refusent à nier ou à salir ce qu'ils trahissent. Attitude inconfortable, humiliante, fidélité héroïque à la lumière : ces hommes ne soufflent pas sur la lampe qui éclaire leur misère et dont la

clarté les condamne... De tels hommes vivent leur idéal comme une plaie » (22). Et par là, ils sont sincères. Et par là, respectables. Et par là, bienfaisants.

Seulement il y a aussi, parmi ceux « qui disent et ne font pas » de vrais hypocrites, des pharisiens bon teint. Ils ont décidé de paraître sans être. Nos romantiques de l'idéal sont de cette espèce.

Ils porteront donc leur idéalisme comme un masque. Ils exalteront ou (plus justement) ils boursoufleront d'autant plus l'idéal en paroles qu'ils le trahiront davantage en actes. Leur idéalisme n'existera qu'à titre de compensation et d'alibi. La grandiloquence leur tiendra lieu de ferveur. Ils en escomptent le même prestige. Et à l'occasion la même indulgence. Car l'idéal dans leur bouche n'est si « pur » et si rigoureux que pour apparaître à tous évidemment impraticable. L'excuse à leurs défaillances de vertu et de vie est par là aisément trouvée. Rousseau prône un idéal surhumain ou inhumain d'éducation : il peut ainsi sans rougir déserter ses devoirs paternels.

En bonne psychanalyse, la surenchère romantique, l'exaspération de l'idéal qu'elle excite provient donc de l'impuissance de faux mystiques à vivre le véritable idéal chrétien et du ressentiment que, dans leur vanité blessée, ils en éprouvent.

Telle est la genèse psychologique de ce romantisme pharisaïque. Telles en sont les causes. Dénombrons-en, avec M. Thibon, les effets.

Ce lyrisme hypocrite, nous le voyons partout à l'œuvre dans nos conceptions sociales d'avant-guerre. Partout il a prétendu décanter l'idéal évangélique et partout il l'a dénaturé.

Il a opéré son alchimie par *abstraction d'abord.* C'est lui qu'il faut rendre responsable du *rationalisme* et de ses suites. Le Dieu incarné qu'adorent les chrétiens n'était pas assez « pur » pour nos théologiens romantiques de la Raison

---

(22) *Retour au Réel.* p. 185. J'ai, en citant Thibon, volontairement modifié ici une ou deux expressions qui me semblaient incomplètes ou peu cohérentes.

pure. Ce Dieu de chair et d'os rappelle vraiment trop les fétiches d'or et d'ivoire chers aux peuplades à mentalité prélogique ! Qu'on nous ramène au Ciel de la pure Pensée, où trônent non des idoles et des images, mais des idées et des impératifs catégoriques ! — O dérision ! Voilà alors des fétiches inconnus jusqu'à ce jour qui partout surgissent ! Des idoles ni en chair, ni en or, ni en bois, mais en syllabes envahissent notre panthéon. Grands mots à majuscules : Science, Progrès et le reste. L'opération de « purification » s'avère à la longue ce qu'elle est : on a lâché la proie pour l'ombre, la Proie divine crucifiée qui était Quelqu'un pour l'ombre de solennelles abstractions qui ne sont même plus quelque chose.

Le romantisme apprenti-sorcier poursuit ses travaux par *simplification.* De là son incroyable optimisme, son *naïf optimisme* à l'égard de l'homme. De ce grand seigneur misérable dont nous parle Pascal et qui est voué, par grâce, aux plus stupéfiantes destinées divines, il ne veut retenir que la noblesse. L'homme n'a pas à devenir Dieu avec Dieu, dans les pénibles disciplines, au prix des coûteuses ascèses gratuitement inventées par le catholicisme béotien. Non, l'homme naît bon. L'homme est Dieu. Hélas ! « Une seule alternative : devenir Dieu par l'ascétisme et l'amour ou jouer à Dieu... Qui refuse d'être l'enfant de Dieu sera éternellement son singe. » De cet optimisme béat, divinisant l'homme tout en le dispensant de la lente maturation de l'effort, a surgi « l'effrayante caricature des mœurs divines » dont notre univers a été spectateur et victime.

Premier trait de cette caricature : le *libéralisme.* Certes l'homme est fait pour la liberté. Mais la liberté est à conquérir. Non pas — romantiquement — à supposer, d'emblée, acquise. L'homme naît et vit chargé de chaînes : il porte en lui, dès la sortie du sein maternel, des instincts et des passions qui, pour sa personnalité spirituelle, constituent les plus strictes dictatures. Abandonné à lui-même et à lui seul, l'individu est aux mains des brigands de son âme. De telle sorte qu'il ne s'agit pas de faire accéder l'homme à la liberté par la licence,

mais par la discipline. Ici M. Thibon reprendrait, j'en suis sûr, à son compte cet autre diagnostic : « Un monde moral est un monde où la liberté triomphe mais notre monde est, en fait, celui où la liberté ne triomphe pas. Préconiser, pour le progrès moral et social, les seuls moyens moraux, c'est-à-dire les seuls moyens de liberté, c'est donc présupposer existant le monde même qu'il s'agit de créer. C'est présupposer moral un monde qu'il s'agit de moraliser. L'utopie libérale consiste dans une pétition de principe : elle suppose la morale réalisée entre les rapports humains, alors qu'il s'agit de la créer » (23). Utopie, néanmoins, amoureusement embrassée par nos pharisiens, car elles les dispensait, sous couleur de vérité belle et bonne, du coûteux effort éducatif et créateur qu'il leur aurait fallu, à eux les maîtres, consciencieusement fournir. Le romantisme, une fois encore, a fait son travail de sabotage. En rêvant à bon compte, à trop bon compte, qu'il brisait des chaînes, il a rompu des attaches vitales, sectionné des ligaments, tranché des artères. Sa facile vivisection libertaire a coupé tour à tour les liens de la famille, de la profession, du village, du terroir, des corporations, des communautés, de la patrie. Il a abouti au parfait démembrement du corps social. Il ne manquait bientôt plus que d'enterrer les restes du cadavre. C'est alors que les événements de guerre se sont chargés d'orchestrer un *Requiem* à l'intention de cet écorché vif, dépecé préalablement par des charlatans ; de préparer les funérailles de la France disloquée au hasard du scalpel, par des chirurgiens, poètes lyriques de la liberté chérie.

Second trait de caricature : *L'égalitarisme*. L'égalitarisme, facteur d'anarchie. Il n'est que la transposition simpliste (toujours la simplification au travail !) sur le plan des fonctions civiques, de l'égalité promulguée par l'Evangile véritable sur le plan des valeurs et des destinées. Regardons-le faire. Pour réglementer la circulation des droits sur les étroites chaussées de la Cité commune, il n'a plus voulu de passages en dessus et de passages en dessous ; mais seulement des passages à niveau. Résultat : les échanges interhumains,

(23) Jean Lacroix. Vocation personnelle et tradition nationale (Bloud et Gay).

dont est faite la vie communautaire, se sont embouteillés et carambolés. Les croisements sont devenus impossibles aux carrefours aplanis et engorgés. Les rencontres d'équipiers s'y sont universellement transformées en tamponnements de concurrents.

Nous pourrions continuer longtemps avec Thibon et suivre dans le détail l'affreux travail hérésiarque opéré, conjointement, par l'hypocrisie et le lyrisme. Nous verrions alors défiler devant nous presque tous les grands devoirs de l'Idéal dans le monde contemporain, mais mutilés par cette double chirurgie de l'abstraction et de la simplification : le devoir pour les nations d'organiser, sur le plan universel, la fraternité humaine, déformé en pacifisme bêlant et bientôt sanglant ; le devoir pour l'homme d'aménager la terre et de gagner son pain à la sueur du front, déformé en gloutonnerie capitaliste et en idolâtrie du machinisme ; le devoir pour les gouvernements de répandre l'instruction publique, déformé en diffusion, par une école sectaire, du primarisme et du scientisme ; le devoir pour l'autorité politique d'unifier la communauté nationale en contrôlant les corps intermédiaires, déformé en étatisme tyrannique et impitoyable ; le devoir qu'a tout peuple de développer, suivant les exigences inédites des époques successives, ses traditions nationales, déformé en obligation pour ses masses de susciter en permanence sur le propre territoire de la patrie des révolutions chroniques ; le devoir de conserver un patrimoine, déformé en conservatisme et en sclérose des institutions.

Et ainsi de suite.

Voilà, dans son ensemble et approximativement, le diagnostic du clinicien. Parcourons son ordonnance.

Il faut attaquer le mal à sa racine. Puisque c'est un accès de délire romantique qui originairement est en cause, qu'on s'en prenne, avant tout, à ces hallucinations idéalistes. Qu'on appelle Sancho Pança au chevet de notre Don Quichotte. Que le garde-malade veille à ce que le malade ne prenne pas au sérieux ses rêves. Qu'il l'empêche de se lever pour tenter d'escalader l'échelle de Jacob en sautant ridiculement à pieds

joints les premiers barreaux : de telles fantaisies gymnastiques risqueraient de lui faire prendre, hors du lit, un nouveau rhume de cerveau et aggraveraient sa congestion cérébrale. Qu'on injecte à ce cœur, qui bat trop fort et qui même bat la breloque, une assez forte dose de prudence. Quand le calme sera revenu, qu'on fasse faire au malade un petit séjour à la campagne. Rien de tel, pour procurer aux paranoïaques un retour à la santé, que de leur assurer un retour à la terre : la terre est réaliste comme les paysans qu'elle façonne. Et du coup nous trancherons aussi la seconde racine du mal : avec le délire, cessera le mensonge. Car la terre ne ment pas. Elle tient ses promesses et celles de son ciel et des saisons (24).

Que de temps à autre, le malade, aussi, fasse oraison. Que l'Evangile ou Saint-Paul ou les livres de Thibon en main il médite sur le Mystère du Péché originel et sur le Mystère de l'Incarnation (25).

Cette cure de réalisme, cette médication psychiâtrique aura bientôt son plein effet. Les cauchemars malfaisants et les autres symptômes du mal, un à un, disparaîtront pour faire place à l'équilibre mental et organique. Peu à peu le rationalisme abstrait et desséchant fera place à la foi concrète et tonique. A l'optimisme naïf de Rousseau sur l'homme

---

(24) Les pages de Thibon sur le *Réalisme de la terre* (*Retour au Réel*, chapitre 1) sont parmi les plus belles de son œuvre. On y sent passer, avec la sagesse du paysan, l'amour du terrien pour son sol.

(25) Le brin d'humour que je mêle ici à mon résumé ne doit pas provoquer dans l'esprit du lecteur une méprise. Je n'entends nullement, par ce sourire, insinuer que les remèdes proposés par M. Thibon ne doivent pas être pris au sérieux et qu'un peu d'ironie facile suffirait à régler valablement le compte de l'ordonnance médicale. Bien au contraire : j'estime que nous avions besoin, en France, de nous entendre dire certaines vérités et que quelques-unes d'entre elles — non pas toutes — ont été dites et, plus d'une fois, bien dites par M. Thibon.

Encore un mot. M. Thibon trouvera peut-être que, sur la partie positive de son œuvre, mon rapport est trop bref. Je ne contesterai pas que mes indications sont ici schématiques à l'extrême. Mais, dans un simple article de Revue, je ne pouvais m'étendre davantage. Je crois d'ailleurs que l'important, pour mon travail de contrôle, était d'indiquer avec justesse le sens général de la cure qui nous est proposée.

Encore une fois, que nous propose M. Thibon pour nous guérir ? Par une attention plus minutieuse au réel, par une observation plus exacte de la condition humaine, par une fidélité plus stricte aux exigences de la vie et de la santé, il faut délivrer nos projets sociaux du simplisme où le rêve les a trop souvent fourvoyés.

Si l'on accorde à M. Thibon que « le réel, c'est ce qui s'oppose au mensonge », convenons que l'idéal est réaliste ; le mirage, lui, suppose ou suscite le mensonge ! Convenons aussi que le réel est idéaliste ; le mensonge, lui, s'oriente vers le mirage.

succèderont les espérances de l'Eglise sur Adam racheté par le Christ. La fraternité tolèrera l'inégalité ou du moins la hiérarchie, facteur d'harmonie. Le libéralisme asservissant fera place aux disciplines qui affranchissent. L'école reconnaîtra que pour être libératrice, elle doit commencer par se faire éducatrice des caractères et dresser ou redresser des instincts tout en fournissant des idées et une philosophie directrice. Le pacifisme cessera de bégayer ou de bêler, pour passer à l'acte, et tout en visant à organiser l'entente internationale, il respectera les exigences du patriotisme, etc... Bref la santé, de proche en proche, regagnera le corps social tout entier.

*

Telle est, à mon sens, la pensée profonde de M. Thibon. Puisse ma traduction n'avoir pas été trahison. Je ne souhaite qu'une chose : c'est qu'en ces dernières pages que je viens d'écrire, M. Thibon m'approuvât comme un fidèle transcripteur. Non à la lettre, c'est évident, mais selon l'esprit.

J'aurais pu, avec beaucoup de patience, étayer mon résumé par des citations innombrables et par des références précises. Etant jésuite, je répugne, par tempérament, à ce travail de bénédictin. Il suffira au lecteur de relire *Diagnostics, Retour au Réel,* quelques chapitres de l'*Echelle de Jacob*, certains articles de la *Revue Universelle* sur l'*Irréalisme,* pour qu'il puisse juger, par lui-même, si mon décalque personnel ressemble à l'original.

Si, comme je le désire, il en est ainsi, pourrait-on raisonnablement contester la valeur de ce message ? Sans doute sa véhémence nous heurte : mais il est des heurts salutaires. Et peut-être avions-nous besoin de recevoir un tel choc thérapeutique, ayant tous, plus ou moins, été jadis contaminés par des candeurs dont notre défaite nous a brusquement mais trop tard révélé la gravité. Beaucoup d'entre nous ont cru trop « candidement », il y a quelques années, au progrès, au caractère raisonnable de l'homme, à sa fidélité spontanée aux pactes signés, à la possibilité d'établir sans sanctions un

régime de désarmement universel... Sur tous ces points et sur bien d'autres, nous aurions dû faire « retour au réel ». M. Thibon a donc raison de souligner que certains de nos desseins et de nos espoirs ont été, pour une large part, chimériques. Et il a raison de vouloir qu'à cet égard demain ne ressemble pas à hier (26).

Toutefois une question demeure posée. Parmi les opposants de Thibon, je n'ai pas rencontré que des hommes de mauvais sens et mauvaise foi. Personnellement j'ai ouï les réserves et presque les protestations de très grandes âmes et très droites. Comment expliquer leurs réticences et leur refus ? Comment expliquer leurs attitudes rétractées ?

Précisons même la question. Comment ont-elles discerné ou cru avoir à déceler dans la peur — plus que cela — dans la phobie que Thibon a du mirage une certaine méconnaissance — pis encore — une certaine calomnie de l'idéal ?

Essayons d'y voir clair.

*

Je suis porté à soutenir d'abord qu'il y a un malentendu. Un malentendu sur M. Thibon philosophe dont la responsabilité incombe à M. Thibon écrivain.

Je m'explique.

Pour analyser ou exposer la trituration romantique de l'idéal, laquelle, je l'ai dit et redit, constitue, d'après Thibon, la fraude originelle, celle dont dépendent toutes les autres, pour analyser, dis-je, cette sublimation mensongère, M. Thibon use d'un double registre d'expressions. La chose devient évidente si l'on suit de près son vocabulaire. Tantôt, pour cerner dans ses vocables cette enflure de l'idéal, M. Thibon emploie des mots justes : il parle alors de « boursouflure de l'idéal », « d'exaspération de l'idéal », de « simplification de l'idéal », « de parodie de l'idéal », de « caricature de l'idéal » ;

(26) Il n'y a que la vérité qui blesse, dit le proverbe. N'aurions-nous pas là le secret de certaines outrances polémiques ? Ceux qui disent trop haut ou trop exclusivement que M. Thibon a tort ne seraient-ils pas ceux-là mêmes contre qui, surtout, Thibon a raison ?

bref il invente toute une phonétique de l'utopie. Et cela est très bien. Mais tantôt aussi, plus rarement — mais là néanmoins est la faute — il emploie, pour dénoncer la même monstruosité et la baptiser, des mots respectables : il dit alors « purification de l'idéal », « idéal trop pur et trop rigoureux », etc... A la vraie mystique il emprunte sa manière de dire pour prêter un langage à la fausse. La langue de St Jean de la Croix, cette langue que la sienne a longuement fréquentée, a fini par marquer d'un pli indélébile — et ici malencontreux — ses façons habituelles de s'exprimer. Il prête alors, par réflexe, aux chanteurs des Nuits de Musset ou de Rousseau l'exacte vocalise du Chantre de la Nuit obscure. Comment s'étonner, après cela, qu'un lecteur hâtif prenne le change et croie qu'il attaque St François d'Assise alors qu'il réfute seulement un politicien de gauche ? (27)

Sans compter que ses exemples ne sont pas non plus, quand il y en a, toujours bien choisis. Pour ne citer qu'un cas entre autres, il y a quelque part en son œuvre des apologies du mariage de raison qui ressemblent fort, à s'en tenir à leur stricte facture et à leur ton, à des critiques du mariage d'amour. Comment ne pas protester devant de telles gaucheries de présentation quand elles risquent d'atteindre, à travers l'union spirituelle de l'homme et de la femme, le mystère que cette union doit imiter et incorporer : l'insondable Amour du Christ pour son Eglise ?

*Lapsus linguae* du même ordre quand, passant à la psychanalyse de ce romantisme, M. Thibon cherche à étaler l'hypocrisie qui le sous-tend. Les élans de pacotille, les piétinements héroï-comiques de tous nos bravaches de l'idéal sont décrits parfois en termes tels que l'accusation portée contre les

---

(27) Ces inexactitudes de vocabulaire ou tout au moins, ces impropriétés de langage qui vicient ce qu'on pourrait appeler la « terminologie idéaliste » de M. Thibon, affectent aussi sa « terminologie réaliste ». Allons au principal : M. Thibon déclare : « Le réel, pour moi, ce n'est pas ce qui s'oppose à l'idéal, c'est ce qui s'oppose au mensonge ». En bon français, ce qui s'oppose au mensonge, c'est le *vrai*. Supposons donc que M. Thibon ait intitulé son dernier ouvrage non pas *Retour au réel*, mais *Retour au vrai*. Peut-être alors le titre de l'œuvre eût-il été moins alléchant. Mais peut-être aussi ce seul changement d'étiquette aurait évité certaines méprises sur le contenu essentiel de l'ouvrage.

générosités feintes semble tourner, dans la bouche de notre auteur, au procès des générosités authentiques. Pour user des métaphores de Thibon en personne, il croit arracher des masques mais, équivoquant, il égratigne aussi des visages.

Comment être surpris, là encore, des protestations qui surgissent alors à bon droit ? Pourquoi paraître ainsi malmener tant d'humbles héros chrétiens, tant de bons publicains qui, certes, « disent et ne font pas » bien souvent, mais qui le savent et l'avouent à genoux au fond de la synagogue, et qui, adoptant l'attitude si bien décrite et si bien louée en un court passage de *Retour au Réel*, refusent de souffler sur la lumière dont, par ailleurs, ils se détournent ? Pourquoi décourager tant de bons pécheurs qui à travers leurs illusions, leurs défaillances, leurs maladresses ont fait, de façon touchante, leur possible, vaille que vaille, pour demeurer, jusque dans leurs fautes, les bons auxiliaires de Notre Seigneur Jésus-Christ et de son Vicaire ? Pourquoi sembler attaquer tant de ces réformateurs chrétiens et sociaux qui ont « rallié », sur le conseil des Papes d'alors, un monde mauvais pour le convertir ? Pourquoi décourager, blesser ainsi des âmes de bonne volonté ? Pourquoi ôter si rudement la paille de l'œil du voisin ou du frère, alors que la poutre peut-être... ?

J'ai éprouvé, je l'avoue, quelque tristesse en constatant la brutalité expressive de notre redresseur de torts. Et je comprends et j'excuse — peut-être même, je partage — en tournant certains feuillets des livres incriminés, de justes colères. Je vous le confesse, Thibon, j'ai eu envie de vous retourner parfois une de vos apostrophes les plus cinglantes : « sous la caricature, respecte l'ébauche ! »

Et puis parlons franc. M. Thibon s'est pris parfois, lui Thibon, aux pièges de son propre langage. Il a été, lui-même, la première victime de ses contre-sens et il s'est, en certains cas, mal compris et mal commenté. Le fait est plutôt exceptionnel. Mais il est telles ou telles pages dans *Surnaturalisme et Surnaturel*, dans *Mystique chrétienne et démocratie* qu'il aurait mieux fait, quel que soit le piquant des titres qui les chapeautent, quelle que soit la date de leur composition, de

ne pas écrire ou de ne pas rééditer telles quelles. Elles sont trop facilement exploitables aujourd'hui par des ennemis de Jésus-Christ. Thibon écrit « que sans prétendre être universel, il a cherché à n'être jamais injuste ». Je crois qu'il s'est jugé avec trop d'indulgence ou du moins que ses intentions d'équité ont, à certains moments, tourné court.

Ce n'est pas tout. Je crains que ce langage qui dissimule, ici ou là, des chausses-trappes, ait provoqué (tout me permet de le supposer) des accidents. J'en veux pour preuve (si preuve il y a) cette page insensée que la *Revue Universelle* à qui M. Thibon confie habituellement sa pensée, a eu le tort d'accueillir :

> « L'Idéal, c'est ce qui n'existe pas ; un rêve est un idéal ; une chimère à plus forte raison. L'Idéal se présente depuis le développement des doctrines « idéalistes » comme un inconnaissable, comme une exigence de la « raison pratique » ou morale, sur laquelle la « raison philosophique » n'aurait aucune prise. On pose gratuitement ou nécessairement un Idéal. On refuse le réel et l'on institue et l'on adore l'Idéal.
>
> Quand nous entendons quelqu'un affirmer avec de bonnes intentions : la vie du Christ, voilà notre Idéal, nous ne pouvons retenir un mouvement de surprise. Oui, pour les modernistes, la vie du Christ, le Christ lui-même ce n'est qu'un Idéal. Mais pour le chrétien en général et pour le catholique en particulier, la vie du Christ n'est ni un mythe ni un Idéal, c'est un exemple réel, c'est une réalité, aussi bien une réalité historique qu'une réalité divine. Saint Thomas, dont l'Eglise a fait son Docteur, était réaliste, il n'était pas idéaliste » (28).

Devant de telles puérilités incohérentes, on est d'abord tenté de sourire. Mais, songeant qu'il peut y avoir, après tout, des âmes candides empoisonnées, on est aussi porté à se retourner vers M. Thibon et à lui dire, non pas : « Taisez-vous » mais, à tout le moins, « méfiez-vous, des oreilles d'enfants vous écoutent ».

Encore un grief. Le diagnostic d'ensemble de M. Thibon est beaucoup trop exclusif. Je l'ai déjà suggéré. Il faut une dernière fois y revenir et préciser.

Admettons avec M. Thibon que le diable se serve du romantisme pour pervertir les cœurs et décomposer les peuples. Admettons que, faisant prendre la boursouflure du rêve pour la purification de l'idéal, il propose aux âmes une évasion du christianisme, d'abord par les combles et vers les nuées, pour ensuite les amener, ainsi sorties par effraction de la vérité et dépaysées, jusqu'aux bas-fonds de la grosse erreur.

Ceci admis, n'y a-t-il pas romantisme et romantisme ? L'ascension vers les nuées se fait-elle toujours à gauche du zénith, vers les nuées cotonneuses de Rousseau ? Ne peut-elle se faire à droite ? Ne se fait-elle pas quelquefois en direction des nuages fulgurants de Nietzsche ? N'y a-t-il pas un romantisme héroïque qui, lui aussi, boursoufle, exaspère, « purifie », dénature, en l'auréolant d'éclairs, la force chrétienne ? A bon entendeur, salut ! M. Thibon a fréquenté Nietzsche, il sait que la question se pose. En France, comme ailleurs. Aujourd'hui, plus qu'hier.

Trop exclusif, le diagnostic thibonien l'est encore à un autre chef. J'ai concédé, — et je ne me rétracte pas — que Satan se déguise souvent en ange de lumière. Mais Satan ne fait pas toujours tant de façons. Il y va aussi parfois plus carrément. Des années de contacts avec des étudiants, des ouvriers, des patrons ne me laissent aucun doute à cet égard. Satan appelle parfois un chat un chat. Veut-il conduire un jeune homme à la luxure ? Alors il étale, aux kiosques, des périodiques « réalistes » ; il disperse, sans les draper de robes de fées mais en les laissant presque nues, des filles sur les trottoirs. Veut-il juguler, dans la misère, l'âme du prolétariat ? Alors, il suggère, sans transfigurer ses lumières, au capitalisme les voluptés de l'égoïsme et de l'argent. Veut-il que l'homme prenne pour dieu son ventre ? Il organise, à grande échelle, le marché noir... Et ainsi du reste, car je me chargerais de continuer longtemps la litanie, en prenant, si même on voulait ou si même on pouvait, des invocations majeures.

---

(28) *Revue Universelle* du 10 juillet 1943. *Idéal et Morale ou la philosophie de la démocratie chrétienne,* par Jean Arfel.

En définitive, dans le monde moderne, les démons tentateurs sont quelquefois poètes mais bien plus souvent cyniques. Et notre civilisation se décompose non seulement pour avoir été romantique, mais encore et surtout pour avoir été et pour rester « réaliste » et aphrodisiaque.

En face de ce « réalisme » qui frappe tout observateur lucide des mœurs urbaines (M. Thibon, par hasard, n'aurait-il pas insuffisamment observé la France hors de son village ?), on admet moins que jamais la justification que notre écrivain prétend donner de ses insistances partielles : « Si nous avons insisté davantage sur certaines valeurs élémentaires que d'aucuns trouveront terre à terre..., c'est uniquement parce qu'elles nous apparaissent, de beaucoup, les plus menacées. »

A notre hochement de tête, M. Thibon répliquerait peut-être : « Les illusions du romantisme sont plus menaçantes que les invitations du cynisme parce qu'elles sont plus rusées. Mais qu'il faille condamner celles-ci aussi bien que celles-là, je l'accorde et je l'ai fait au passage. Et d'ailleurs cela va de soi sans le dire. »

A quoi nous répondrons : « Soit, Thibon ! Mais ce serait allé mieux encore en le disant. En insistant. Vous qui, avec une nuance d'exagération, avez rappelé au devoir ses obligations d'alliance avec l'intérêt, vous auriez été bien inspiré de rappeler, avec la même abondance de verve, à l'intérêt ses obligations d'alliance avec le devoir. Notre monde cupide a besoin de s'entendre dire qu'il lui faut chercher le Royaume de Dieu et sa Justice et que tout le reste, dont il est si friand, lui sera donné par surcroît. »

*

Voici, Thibon, qu'ayant à parler de vous, j'en suis venu à vous parler. Eh ! bien pour finir, comme dirait un humoriste, je continuerai. Ne vous en déplaise.

J'ai peur de vous avoir fait de la peine. Depuis plusieurs jours ma pensée accompagne la vôtre sur les sentiers du

retour au réel. J'ai marché avec vous, mais (vous avez pu vous en rendre compte), non sans vous avoir, à certains tournants du parcours, faussé compagnie.

Et cependant, malgré nos disputes et mes chicanes, je m'en voudrais de paraître vous avoir définitivement lâché. Nul plus que moi n'admire en vous un beau paysan de France. Nul plus que moi n'estime votre incroyable labeur d'autodidacte et l'extraordinaire destinée qu'à force de volonté vous vous êtes faite. Je m'incline devant l'effort réussi par quoi vous avez su, seul d'abord et par vous-même, allier aux nobles travaux du bon laboureur, ceux plus nobles encore d'un penseur généreux. Car l'homme ne vit pas seulement de pain et du froment de nos sillons.

Je vous ai faussé compagnie en cours de route. C'est vrai. Mais je vous retrouve au bout du chemin. Au terme de votre *Retour au Réel,* à quoi donc aboutissez-vous ? « Plus que les pires réalités, je hais les faux idéals. »

Thibon, je vous le dis en toute amitié, c'est bien là qu'il fallait en venir. Et en cet endroit nous voici, à nouveau, côte à côte. Et je vous donne mes deux mains. Prenez-les.

Permettez-moi de faire un rêve : celui de poursuivre encore, un jour venant, en plein accord avec vous cette fois, notre marche de retour vers le réel jusqu'à l'église de votre village. Me rendre en votre compagnie dans quelque sanctuaire de notre Ardèche (de cette Ardèche dont nous sommes tous deux les fils) auprès du tabernacle du Christ, que, tous deux aussi, nous aimons. Là, silencieusement agenouillés, comme deux frères, adorer un instant ensemble Celui qui, venu sur terre pour s'opposer au mensonge et porter témoignage à la Lumière, est le Dieu réel et, quoi qu'en dise M. Arfel, l'Homme idéal. Et puis, toujours agenouillés, prier en commun pour notre France.

Qu'elle obtienne la grâce, elle aussi, d'achever à l'Eglise son Retour au Vrai, auprès de Celui qui est la Vérité Incarnée !

Alfred de SORAS.

# AU TEMPS DE L'OPULENCE

Il ne s'agit pas de la France d'entre les deux guerres. Nous sommes au Danemark, dans le Danemark de 1930. Une extraordinaire vieille dame achève sa vie. Juliane Hagemayer est la survivante d'un âge favorisé, héritière d'une famille depuis des siècles active dans les commerces lointains. Elle a plus de quatre-vingts ans, mais se refuse à quitter le gouvernail. Ayant exercé longtemps une sorte de patriciat, elle ne s'est pas rendu compte que ruinée par la navigation à vapeur, les grandes compagnies, la guerre de 14-18, il convenait d'abdiquer un peu son orgueil, ses opulents souvenirs des voyages entrepris jadis avec son mari vers les régions de la Chine et du Japon d'où elle a rapporté tant d'objets merveilleux qui décorent sa maison.

Elle n'a jamais cru qu'à la terre, à la vie d'ici-bas qui pour elle fut toujours plantureuse et l'on plaisante dans la famille un ancêtre devenu missionnaire. Voici que le bâtiment menace de sombrer, Madame Hagemayer s'est toujours refusée à penser à la mort ; une crise cardiaque la force à des évidences douloureuses. Bientôt il faudra tout quitter. Et qu'y a-t-il après cette vie ? Ses fils, elle les avait vus heureux ; leurs ménages ne sont guère unis ; un de leurs oncles se suicide ; les misères affleurent de partout et c'est à elle qui toujours a été la balise ferme que tous cherchent à s'accrocher alors qu'elle-même part vers la tragique dérive.

L'histoire de la grande dame nous est narrée par Marcus Lanesen : le titre du livre en danois était, au moment de la parution : *Nous attendons des bateaux*. La traduction toute récente parue chez Stock a préféré *Le temps de l'opulence*. Le volume, malgré quelques rares longueurs est du plus haut intérêt ; un des plus riche de psychologie en ces temps si maigres.

« Chaque fois que l'on voyait madame Juliane Hagemayer on éprouvait la même impression de masse, de dimension hors série. Il en avait toujours été ainsi, et jusqu'à ce jour où la mort viendrait la courber, la lourde silhouette devait demeurer imposante. » Elle ressemblait à une montagne en mouvement. Si la nuque ne s'était pas inclinée sous le poids des années, la haute taille serait apparue extraordinairement gigantesque.

Dans la maison, une multitude de portraits d'ancêtres, les Hagemayer et les Jessen ; madame Juliane était une Jessen. Le jour où elle était née, on avait baptisé en même temps un des bateaux de la famille et quand on disait « la barque Juliane » on désignait aussi bien l'ancien navire que l'imposante matrone.

Quand s'ouvre le volume, les deux fils mariés, Christian et Jurgen, doivent venir en vacances chez leur mère. Un repas monstre préparé par Sille, la gouvernante, va fêter leur arrivée. Tous deux vont chercher à extorquer à leur mère quelques bribes restantes de la fortune ; d'où jalousie intense des deux foyers, scène d'étranglement qui menace de mal tourner. Le portrait des deux frères, de leurs femmes, de Sille la gouvernante, sont dessinés à ravir, non en quelques phrases plaquées venant ralentir le récit, mais à l'aide de multiples traits glissés habilement et comme sans y toucher, dans la trame générale ; rien que cela est assurément d'un grand artiste (1).

Madame Juliane n'a jamais voulu admettre qu'elle était vieille, et de fait ses quatre-vingt-six ans résistaient à tout jusqu'ici. Mais une petite alerte du côté du cœur la fait pour la première fois s'inquiéter. Il fallait bien se rendre à l'évidence : l'ancienne Juliane Hagemayer née Jessen n'existait plus — : « Il ne restait qu'une très vieille dame qui allait bientôt mourir, simplement parce que la petite machine à l'intérieur de sa poitrine était fatiguée d'animer le grand corps, et personne ne la regretterait. A vrai dire, il n'y avait plus place en ce monde pour Madame Juliane Hagemayer née Jessen. » Ses enfants s'étaient disputés, sous son toit, ils auraient pu causer un malheur. Sa belle-fille avait été insolente,

(1) Quelques pages d'excellente venue : Jurgen a frisé l'infidélité conjugale ; rien d'absolument grave ; il cherche à s'en expliquer avec sa femme ; celle-ci, croyant au pire, ne l'écoute pas et se replie désespérée (pp. 92 à 121).

sa femme de charge avait osé avoir un autre avis que le sieu Tous lui faisaient comprendre qu'elle était vieille. N'importe ! Il faut jouer le jeu jusqu'au bout. Et au dîner de famille, elle trônera comme jadis, et gare à qui ne marchera pas au doigt et à l'œil ! — « Privée de force, elle célébrerait quand même la fête de la force. »

La description de la table et du repas rejoint le meilleur Téniers ou le meilleur Jordaens.

« Dressés dans des coquilles et disposés avec une négligence apparente qui ajoutait à l'impression de profusion, les hors-d'œuvre les plus variés couvraient la table : langue de bœuf, crabes, choux-fleurs, poulets au curry, asperges, crevettes, radis. Sur de grands plats de porcelaine anglaise, des saucisses de Francfort fumantes apparaissaient ceinturées de salade de pommes de terre. Dans des coupes de verre, c'était la note rouge des harengs désossés ou les bucklings dorés avec leur garniture de beurre de saumon ou de beurre de sardines. Sur d'autres plats s'amoncelaient les tranches de toutes les variétés de pain possible : pain noir, pain bis, pain blanc, pain suédois, étaient disposés en rosaces. Sur des plats ovales s'étalaient les saumons, les anguilles, les oies fumées ou les foies gras ; puis venaient les différents fromages... Entre les plats, des flacons d'assaisonnement... sur une petite table, à l'extrémité de la grande, un tonnelet de bière Pilsen dominait un régiment de bouteilles... »

On devine l'accueil fait à ces richesses gastronomiques par les joyeux estomacs septentrionaux sous l'œil encourageant de dame Juliane. Il faut lire les pages savoureuses — c'est la seule expression qui convienne — où l'auteur fait défiler les plats, résonner l'argenterie, s'entrechoquer la verrerie — « Les dames pour la plupart suivaient l'exemple de Madame Juliane et ne buvaient que du vin du Rhin. Certaines femmes de capitaines imitaient leurs maris et ne redoutaient pas le mélange (bière, vin, eau-de-vie) ; on prétend même que l'on avait plus facilement raison du capitaine Fallesen que de sa femme. » Les conversations vont leur train et beaucoup de convives, assez rapidement sont un peu « partis ». Comme grand sujet de conversation, les armateurs et les bateaux — la navigation d'autrefois, s'entend. Mais ce n'était pas le ton que Madame Juliane avait espéré ; tous semblaient pré-

férer les temps modernes. Il est clair que le souvenir de sa grandeur disparaîtrait avec elle.

Après la salle-à-manger, le salon :

« Madame Juliane était magnifique. Nulle part elle n'avait autant d'allure que dans son fauteuil vert ; et si l'hypothèse du docteur Bachmann sur le petit caillot était exacte, on ne pouvait qu'admirer son art de comédienne. »

Elle préside à tout, commande tout, draine tout. Assurée encore de sa force, elle finit par dire : « Maintenant nous ne rêvons plus que d'une excursion à la campagne, assez loin, pour voir l'île. »

La seconde partie du volume est le récit pittoresque de l'excursion projetée. Elle ne vaut point, à notre sens, la première partie. Le personnage de dame Juliane est un peu éclipsé par des comparses. Les détails s'accumulent, amusants ou tragiques, mais on oublie un peu, par instants, « la montagne en mouvement », ou, si vous préférez, « la barque Juliane. »

Le jour du pique-nique arrive. Dame Hagemayer sent bien, et de plus en plus, qu'elle n'est plus jeune. Mais attention ! Personne ne devait percer le secret — « Aujourd'hui, elle partait pour la campagne, aujourd'hui elle allait retrouver de vieux amis, il ne s'agissait pas de laisser voir ce qu'il en était. Et cependant... »

L'excursion a pour but une visite au vieux domaine des Jessen d'autrefois. La vieille dame aime à se rappeler les portes ouvertes à deux battants pour faciliter les courses que ses sœurs et elle organisaient à travers la maison, à travers les deux grands salons et les quatre autres grandes pièces exposées au soleil, si gaies, si chaudes. Aux murs, des tableaux représentant des bateaux, des sabres turcs, des bouddhas ; des châles chinois servaient de portières et de rideaux ; ici ou là des cabinets d'ébène avec leurs tiroirs secrets, des commodes incrustées d'ivoire ; par terre, des tapis d'Astrakan. Comme tout cela, si proche, est loin !

La réunion ne comporte que des gens de la famille. Mais

lorsqu'on s'amuse à déballer les faits et gestes de ceux-ci ou de ceux-là, que ne trouve-t-on pas, même dans les milieux extérieurement les plus honorables ? Et dame Juliane va de découverte en découverte ! Tout, dans les agissements des ancêtres n'a pas été des plus recommandables ; il y a des tares physiques, des tares morales. Ce n'est plus l'histoire d'une personne âgée qui touche au terme de sa vie ; c'est l'histoire d'une famille que raconte le romancier. D'ailleurs, dans ses archives, Dame Juliane conserve plus d'une lettre et plus d'un récit d'autrefois. Mais jusque-là elle n'avait pas songé aux responsabilités que font peser sur une race les agissements de ceux qui ont précédé. Elle s'était contentée de vivre ; et comme la vie l'avait comblée, elle n'avait jamais pris soin de réfléchir. Voici qu'instruite par le passé, par le présent qui ne lui cèle pas ses tares, avertie par « le petit caillot » qui de temps en temps l'amène à lever les mains jusqu'à sa poitrine, elle songe. C'est donc cela une existence humaine !

Et après ? Que peut-il bien y avoir après ? Sans doute, elle se refuse à vouloir y penser clairement, mais la pensée à son insu la rejoint, la talonne. Dans son rêve il lui arrive d'apercevoir un grand navire. Sur le pont, un homme très grand, l'homme qu'elle avait le plus aimé. Le bateau s'arrête ; le capitaine lui fait signe. Si elle parvenait à bord elle serait sauvée ; mais voici qu'il n'y a plus rien ; le bateau s'enfonce, disparaît lentement. — : « Du beau bateau emportant Madame Juliane Hagemayer née Jessen, il n'émergea bientôt plus que la pointe du grand mat et l'air d'été se referma sur le bateau comme les vagues. »

On découvre, à l'occasion d'une promenade dans les bois, le cadavre d'un vieux domestique ; c'est l'oncle Georg, atteint de folie, qui l'a tué mais personne ne s'en doute. Georg le dément, peu après se suicide. Dame Juliane en confère avec Hans le cousin — : « Hans ! Une pensée m'obsède... il semble qu'une malédiction pèse sur la famille ! » Et peu à peu, ils se surprennent à parler de la mort — : « Hans ? Il doit y avoir quelque chose d'autre... » — et Hans de répondre — :

« Je me le dis quelquefois, mais c'est certainement une illusion. » Est-il tellement sûr que ce soit une illusion ? Et s'il y avait en réalité quelque chose ? On pense malgré soi à ce dialogue, dans un roman de Wells, son meilleur, Tono Bungay, un roman du commerce également, mais si différent, — où un vieil oncle au lit de mort interroge, les yeux pleins d'angoisse, un sien neveu : « Après, après, y a-t-il quelque chose ? — Mais oui, je crois, probablement... — Georges, en es-tu sûr ? — Bien entendu, certainement. »

Dame Juliane fait en esprit le tour de sa parenté ; elle songe à ceux qui se sont suicidés, à ceux que la mort est venue prendre dans leur lit, à ceux qui sont au fond des océans — : « La mort pouvait revêtir des aspects divers, mais pour finir c'était toujours la même mort. Tous ceux qui étaient morts avaient disparu. Elle était encore en vie, c'était surprenant car elle était très vieille... Y avait-il lieu de s'en réjouir... : « Hans, la mort me fait peur. Comprends-tu ça ? »

Et tandis que la vie de la famille avance cahin-caha, elle, « la barque Juliane », elle vogue de plus en plus sans pilote sûr. Se résigner ? Comment y parvenir quand elle sent derrière elle toute une série d'ancêtres qui n'ont jamais connu la paix ? Quand elle sait que Georg et Christine sa femme se seraient haïs sans la folie de Georg, que Hans et Lucas (le missionnaire) ne se voyaient plus, que malgré ses conseils des ménages vont se dissociant chaque jour... — « Comment se résigner en sachant tout cela ? Et que la route qu'elle suit la ramène aux ténèbres ? Ténèbres en avant, ténèbres en arrière, si pareilles qu'elle en a le frisson. »

Dans ses heures de solitude, dame Juliane se remémore les jours heureux de la petite enfance, son père si dur mais qu'elle aimait tant, l'époque de son mariage à elle, la venue des enfants. Ah ! les enfants ! Christian, Jurgen ? Le plus douloureux pour une mère qui vieillit ce n'est pas de sentir qu'on n'a plus les forces pour diriger, pour comprendre ou donner des conseils ; le plus douloureux est de constater que les enfants ne tiennent plus à vous, qu'ils vous jugent superflue.

La faiblesse allant grandissant, Dame Juliane doit s'aliter. Sa sœur Jeson s'offre aimablement à la veiller :

« Jessy s'était toujours inclinée devant madame Juliane, l'admirant pour sa fermeté, sa dignité, la rapidité de ses décisions, autant que pour la lucidité de son intelligence... Avec un géant comme Juliane à la tête de la famille, il était bon d'être une Jessen. Du visage de sa sœur, des yeux, de la bouche, du front, il s'était toujours dégagé une incomparable fierté. Aujourd'hui, tel qu'il apparaissait mi-assis, mi-couché, le vieux géant redevenait une pauvre femme écroulée, épuisée. Plus rien ne restait de la fermeté qu'elle opposait à la vie. Les yeux étaient presque atones ; la bouche affaissée aux commissures pincées trahissait une pitoyable amertume. Le grand front était couvert de mèches blanches. Jamais on n'aurait cru à la voir que cette même femme avait regardé le monde avec tant de perspicacité et de jugement. Ses mains, dont le geste silencieux avait eu jusqu'alors tant d'autorité, reposaient maintenant sans force sur le couvre-lit. »

Jessy n'osa pas quitter sa sœur pour la nuit ; elle sentait bien que l'indomptable Juliane était maintenant domptée. Elle qui n'avait jamais crié à l'aide, par fierté, implorait maintenant un appui : cette nuit-là serait la dernière. Mais la vie a parfois la miséricorde d'attendre qu'un être ait achevé ce qu'il avait à dire pour l'emporter. La mort ne viendrait qu'après un libre épanchement de Juliane avec sa sœur. Ah ! c'est qu'elle n'est plus « la grande dame », la célèbre « barque Juliane » ; elle n'est plus qu'une épave et le flot viendra bientôt la recouvrir.

« Elle commença par parler des joies que la maternité lui avait réservées... Elle se rappelait le premier enfantement laborieux ; elle avait voulu être courageuse, ne pas crier... Personne ne la verrait vaincue. »... Maintenant encore, elle ne céderait pas. Et pourtant ? — : « Tu connais mon testament. J'ai écrit que vous partageriez. C'est trop demander à mes enfants. Ils ne partageront pas en paix... aussi j'ai fixé ce que chacun aurait. » A Jessy, elle lègue les bateaux en réduction et les cuivres rares pour qu'elle les conserve. « Conserver », c'est ce qui avait fait la grandeur de la famille ; la fortune, si on veut l'accroître, doit d'abord être conservée.

Tout bien réglé, la vieille dame ajouta : « La journée de demain me fait peur. »

Au matin elle retrouve un peu de vitalité. Elle demande la robe de mandarin noire brodée d'or, afin de pouvoir, assise ou couchée, ne pas avoir l'air d'une malade. Elle énumère différents projets : faire repeindre la salle-à-manger, sortir les chinoiseries qui sont emballées au grenier, déplacer tels ou tels meubles, surtout refaire l'arbre généalogique, classer à nouveau d'anciennes lettres. Entre temps, quelques brefs assoupissements. On fait chercher le médecin en lui expliquant bien qu'il devra dire que sa présence est l'effet d'une pure rencontre : simple visite d'amitié, en passant dans la rue.

Le voici au salon ; plus personne pour animer le salon, « pour réconcilier la vieille boîte à thé en cuivre de Chine avec la console ancienne de Flensburg... ; il faudrait quelqu'un là pour expliquer comment la boîte fut achetée et ce que fut le voyage de retour. » Personne ! La vie manque. A cette heure-là, ordinairement, Madame Juliane était assise dans son fauteuil, lisait, tricotait ou recevait des femmes de capitaines. Aujourd'hui, rien : une vieille personne, dans la pièce à côté, et qui achève de vivre.

Il entre ; Dame Juliane se sent trahie ; elle veut encore le prendre de haut. Elle refuse d'admettre qu'elle ait besoin du médecin — : « Voici quarante ans que vous êtes mon docteur, nous vous avons gardé parce que nous avions confiance en vous, nous vous étions reconnaissants de n'être jamais malades. Si l'on faisait appel à vous de temps en temps, c'était pour contrôler que tout allait bien. Ai-je mérité que vous me trahissiez ? Faire croire à mes enfants que j'étais vieille et faible, que j'allais bientôt mourir. »

Autrefois, au temps de la splendeur, ç'avait été un honneur que d'être médecin de madame Hagemayer, de même que c'était un honneur d'être son épicier ou son boucher, un honneur en échange duquel tous venaient se plier plus ou moins à ses volontés. Le docteur Bachmann avait su le comprendre, comme il comprenait maintenant que l'essentiel était de ne pas la pousser à bout — : « Jessy, donne un cognac au

docteur et dis-lui de ne plus recommencer, c'est quelque chose que je ne puis pas tolérer. »

De temps en temps, une des belle-filles faisait une apparition ou la gouvernante ; quelques rares et courtes visites de femmes de capitaines ; on venait prendre des nouvelles. Le navire, de toute évidence, était aspiré par l'abîme. Au cousin Hans, elle déclara — : « Je voudrais préparer un livre sur nos bateaux, sur tous nos bateaux, avec les voyages effectués, les cargaisons, les officiers, les seconds, etc. Ce serait une mise au point à publier en même temps que les lettres que j'ai conservées — Tout ne peut pas s'écrire, Jane — Tais-toi, Hans, je sais fort bien ce qui peut ou ne peut pas s'écrire ! Je veux relever l'honneur de la famille, comprends-tu ? » Et elle veut immédiatement se mettre à l'œuvre — : « Commençons avec le trois mâts Mercédès... »

Soudain, elle retomba sur l'oreiller — : « Pourquoi m'efforcer de mentir, quand il n'y a plus rien à sauver ! » Hans, affolé, se penche — : « Tu n'es pas partie déjà, voyons ? — Presque, petit cousin, j'attends le bateau qui va m'emmener. »

La mort, visiblement, imminait. La vieille dame était rigide et pâle et déjà semblait morte. Soudain, un cri, un cri qui n'avait plus rien d'humain — : « Je veux, vous entendez, je veux, j'ordonne... » Et comme une vague qui se dissout dans un dernier remous — : « J'ordonne, j'ordonne... » On approcha. Madame Hagemayer était morte.

Ce sont les dernières lignes du livre. On est peu habitué à trouver dans des romans une pareille méditation sur la mort. Chose curieuse : le volume est d'un jeune. Né en 1907, Marcus Lanesen a publié son livre en 1929. Félicitons M. Lucien Maury de l'avoir choisi pour sa collection scandinave et remercions la traductrice, Madame Manceron, de n'avoir pas trahi l'original et de nous avoir entraînés, au long de ses 396 pages, dans le sillage si sobrement dramatique de « La barque Juliane. »

Louis Herpéel.

# LA JEUNESSE ÉTUDIANTE CHRÉTIENNE A QUINZE ANS

En d'autres temps, le quinzième anniversaire de la J.E.C. eût été marqué par de grandioses manifestations. Ou plutôt non : grandiose n'est pas le mot. Si l'on en juge par les journées nationales Jécistes telles qu'elles étaient conçues pour 1940, et dont la guerre vint interrompre les préparatifs, la J. E. C. n'eût copié personne. Dès 1939, elle était fatiguée des chœurs parlés. Grandes compétitions sportives interscolaires, effort culturel original cherchant à défricher l'avenir en termes d'avant-garde, nous aurions vu l'éclosion symbolique de tentatives nouvelles, que beaucoup auraient discutées, admirées ou critiquées, comme il sied lorsqu'il s'agit de jeunesse.

Il faut attendre, et laisser aux camps de prisonniers les efforts d'expression culturelle que permettent leurs loisirs forcés. Pour nous, en notre époque troublée de douloureuse gestation, il suffira d'un rapide coup d'œil en arrière, un appui de foulée sur le passé pour mieux bondir en avant, plus vite, dans l'effort ramassé du coureur tendu pour se dépasser lui-même. Ce coup d'œil sur l'histoire de la J. E. C. en marche, une brève plaquette au tirage, hélas ! limité, vient nous l'offrir (1). A parcourir ce document, que seul pouvait rédiger un témoin des premières heures, on ne peut s'empêcher d'être frappé par l'aspect original de ce mouvement d'action catholique, dont l'histoire éclaire d'un jour nouveau celle de l'Eglise elle-même. On a parlé du « miracle Jociste. » Il n'y a pas de miracle Jéciste, simplement une floraison. Mais tout printemps n'est-il pas miracle ?

Tout naturellement, la J. E. C. est née par mimétisme. belge, de même la J. E. C. fut inspirée par le démarrage étonnant de la J.O.C. française. Pourtant, dès le début, les mouve-

(1) *Quinze ans d'histoire.* Editions de la J.E.C., 37, rue Pierre Nicole, Paris (5e).

ments prirent chacun leur allure particulière. C'est que la J.O.C. correspondait à un milieu naturel, à une classe que les efforts de cinquante ans de propagande marxiste avaient réussi à délimiter. Pour la J.E.C., rien de tel, tout le monde passe par l'école. Entre le garçon d'E. P. S. et l'étudiant de faculté, bien peu de choses sont communes, sinon qu'ils travaillent sur des livres et s'asseoient sur des bancs analogues. Aucune conscience de classe ne pouvait les unir. Par là même, une solidarité d'un nouveau genre s'est créée, quelque chose comme une camaraderie professionnelle. Des contacts se sont établis, prévenant la dissociation future en classes sociales, et l'effort de pénétration chrétienne tend à cimenter la jeunesse, toute la jeunesse de France, avant même que sa diversité ne s'affirme en artificielles classifications.

Ce que la J. E. C. gardera de son origine est son orientation sociale, plus marquée peut-être au début qu'elle ne l'est actuellement, et que la plaquette d'histoire Jéciste rappelle opportunément aujourd'hui, veille de bouleversements possibles. « Ce serait une longue et douloureuse histoire à écrire, disait l'un des premiers Messages Jécistes, celle des méfaits d'une mentalité de classe qui a mis son ambition à se « distinguer » de la plèbe, à adorer une culture dont tout le vœu était de couper ses attaches populaires et qui est arrivée, en fait, à se poser comme l'antithèse de la vie des masses... L'heure n'est point encore venue de donner les linéaments de cette civilisation prolétarienne vers laquelle nous marchons à grands pas. Qu'il nous suffise de dire dès maintenant que nous ne sommes pas de ceux que cet avenir épouvante. »

Cette tendance sociale, la J. E. C. la conservera malgré les difficultés, les attaques, d'où qu'elles viennent. Mais quantité de nouveaux problèmes vont venir se poser devant elle, occupant bon gré mal gré son champ d'action, et variant ses objectifs : problème de la pureté, si magnifiquement comprise et chantée dans l'inoubliable meeting de la salle Wagram en 1938, problème de la culture, problème du travail, problème du corps et de la santé, problème des loisirs, problème de

l'orientation professionnelle, etc., etc... Si la J.E.C. se trouve toujours disponible pour s'occuper de nouvelles tâches, c'est qu'à la différence des autres mouvements, elle est caractérisée par sa jeunesse, j'allais dire : obligatoire. Ses dirigeants changent perpétuellement, dès que sont terminées leurs études. Qu'il s'agisse du secrétariat général ou de la moindre section de lycée ou d'E. P. S., tout est à recommencer à peu près tous les ans. Les plus formés s'en vont, et de nouveaux chefs (on dit magnifiquement en J. E. C. : de nouveaux responsables) doivent prendre le relais et se mettre en course. D'où les impulsions puissantes et renouvelées données par les dirigeants successifs : Chaudron, Scherer, Ferry, Estrangin, Baboulène, etc... D'où cette caractéristique Jéciste d'une vie intense, d'un rajeunissement perpétuel, d'une sève qui constamment monte des sections à la tête. Car la tête ne peut pas établir de programmes immuables, noir sur blanc, qui dépassent l'enjeu d'une année. Elle ne peut pas figer de méthodes qui peu à peu tuent l'esprit pour préciser la lettre. Nul mouvement peut-être ne colle au réel aussi étroitement que la J. E. C. Certains lui reprochent quelquefois son caractère « pagaïe », ses essais avortés, son administration empirique. C'est que nous sommes là en pleine matière vivante, qui s'adapte perpétuellement et ne saurait se satisfaire d'une architecture ordonnée dont les cadres tôt ou tard craqueront. Toujours prête à accueillir un nouveau problème posé, à lancer un nouveau service, à perdre un dirigeant pour en trouver un autre là où personne n'en soupçonnait la possibilité, elle continue sa marche, sûre d'elle-même. Elle n'est à personne, elle ne s'attache à aucune individualité, si puissante qu'elle soit ; elle est l'affaire de tout le monde, un peu comme l'Eglise, et l'on pourrait, lui appliquant le premier commandement Jéciste, dire que « la J. E. C. ne s'appartient pas, elle appartient au Christ. »

Peu à peu, en cours de route, son idéal s'est précisé. Elle a découvert, presque sans le vouloir, la valeur des relations établies entre les diverses écoles : lycée et collège libre, E. P. S. et enseignement secondaire. Son esprit ne saurait être com-

pris dans sa plénitude sans ce brisement des cadres étroits d'une école particulière, pour faire découvrir au garçon les difficultés — ou les richesses — de l'école d'à côté. Avant de devenir un mouvement de masse, elle a compris l'importance primordiale de la qualité de ses militants. A elle revient la tâche de former les cadres de la nation. L'auteur des « Quinze ans d'histoire », en esquissant quelques biographies, ne parle que des morts et s'attache à montrer leur valeur spirituelle. Mais combien d'autres faudrait-il citer si l'on écrivait le livre d'or de la J. E. C., en disant simplement ce que lui doivent ceux qui sont passés par ses mains. « Je lui dois tout ce que je suis », me confiait, il y a quelques jours à peine, un jeune cadet de 15 ans. Combien pourraient répéter la même affirmation : si la guerre n'était pas venue arracher brusquement à la France le meilleur des générations montantes pour l'enclore de barbelés, les résultats seraient manifestes, les réussites évidentes. Mais la guerre a décapité la J. E. C. comme elle a décapité la jeunesse de France.

Sa fonction de formatrice d'élites a tout naturellement conduit la J. E. C., dans ses cheminements primesautiers, à rencontrer le problème des Cadets. Philippe Gaussot avait bien senti dès le début la nécessité de sélectionner les garçons dès l'adolescence pour en faire des hommes. Mais on n'avait alors conçu le Cadet que comme un préjéciste, et l'on s'inquiéta bien vite de voir affluer dans les jeunes sections ceux que les parents jugeaient de santé trop délicate pour le scoutisme, ou les premiers de classe qu'un intellectualisme précoce éloignait d'instinct des stades et des piscines. Une réaction naturelle adapta, là aussi, le mouvement au réel. La recherche d'un équilibre total humain prime le travail du cercle d'études strictement apostolique. On a vu disparaître peu à peu la caricature du Jéciste ingénu, cafard et maladroit, et le recrutement des « intellectuels fatigués » fit place à la sélection de garçons solides, travailleurs, dont il s'agit de former la conscience d'hommes et de chrétiens sans leur faciliter l'évasion vers un divertissement superficiel.

On pourrait citer à l'infini les découvertes de la J. E. C.

dans son itinéraire constamment vivifié par de jeunes et nouvelles énergies. Si l'on considère l'histoire de la jeunesse dans les années 40 à 43, il est impossible de n'être pas frappé par cette continuité d'expansion et d'approfondissement à la fois, par cette solidité de l'action catholique, à côté des mouvements de jeunesse « partis en flèche » à coups de millions, et retombés « pareillement en flèche ». La fécondité d'une action enracinée dans la vie surnaturelle n'a pas besoin d'être démontrée, elle se constate. C'est que la J. E. C., comme les autres mouvements d'action catholique d'ailleurs, a de mieux en mieux compris, en se comparant aux autres mouvements, sa nature propre. Elle n'est pas un parti. Son action n'est pas une propagande. Son but n'est pas d' « accrocher » les autres. Son militant agit par le seul rayonnement de sa sympathie, de son équilibre, de sa santé morale, et ses plus belles réussites sont de l'ordre invisible. Dans un récent camp de militants, les résultats du baccalauréat furent reçus en cours d'exercice, et sur 25 candidats, six ou sept apprirent ainsi qu'ils étaient refusés. Comme on faisait, en fin de camp, le bilan du travail effectué, on constata non sans étonnement que les uns ni les autres ne savaient plus au juste qui était reçu, qui refusé. L'atmosphère d'amitié avait nivelé toutes choses, et la modestie des heureux avait rejoint la force de caractère des autres pour fondre toutes choses en un climat spirituel. Petit fait si l'on veut, révélateur pourtant d'une vie chrétienne en marche, et consolant de tant de vilenies : une classe difficile sera transformée, sans plan préétabli, sans intention même, par la franche camaraderie de quelques jécistes, un professeur sera réhabilité, une querelle politique apaisée, une composition davantage prise au sérieux : autant de riens dont est faite la vie, et qui peu à peu rechristianiseront la France.

Cet insensible, mais profond travail Jéciste n'est pas seulement intéressant en lui-même. Il nous semble encore révélateur du travail d'ensemble de l'action catholique elle-même, dont nous ne faisons que commencer de comprendre la révolutionnaire nouveauté. Tout naturellement, dans la J. E. C.

comme dans les autres mouvements, une convergence se dessine entre la théologie du Corps Mystique du Christ, la doctrine sociale de l'Eglise et l'action catholique elle-même, comme si tout cet ensemble ne constituait que les aspects d'un même corps, comme si cet approfondissement et cette mise en acte du révélé avaient été réservés à nos temps modernes.

Dans la J. E. C. aussi, comme ailleurs, si beaucoup des militants voient germer et s'épanouir leur vocation à la vie sacerdotale, par contre l'on constate également ce fait, à la fois traditionnel et nouveau, qu'est un appel déterminé à l'apostolat d'action catholique. Tous les dirigeants et militants, réfléchissant sur leur histoire spirituelle, constateront qu'ils ont été appelé à la J. E. C., qu'ils ne l'ont pas choisie. Ils y sont venus par hasard, sans bien savoir ce qu'elle était, et ils ont été soudain saisis comme par une illumination, par un appel impératif comme celui du Christ lui-même : Viens et suis-moi. Ils ont répondu à l'appel en pleine générosité et se sont donnés au mouvement corps et âme : combien de dirigeants chaque année, hélas, y donnent jusqu'à leur santé ! Ce n'est pas par manque de générosité que cette prise de conscience d'une mission apostolique ne conduit pas toujours au sacerdoce. De toute évidence, il arrive qu'elle ne soit pas orientée vers lui. L'influence d'un directeur ne fera rien à la chose : il n'y a pas vocation sacerdotale.

Pour peu qu'on s'arrête à ce phénomène, comment n'être pas frappé du parallélisme de la vocation du prêtre et de la « mission » apostolique du laïc ? Il semble que, dans le plan providentiel, il ait été réservé à notre pays, (qui est l'un des rares pays, on peut le dire, où le principe de la responsabilité des laïcs ait été compris et pleinement accepté) de rendre ainsi au chrétien baptisé et confirmé la place qui lui revient dans l'équipe apostolique. On voit dès lors quels horizons nous ouvre ce point de vue. L'action catholique peut être dite à juste titre une révolution dans l'Eglise, et les mouvements n'y sont pas à considérer comme des « œuvres » à côté des autres traditionnellement existantes. Dans le concret, la paroisse n'aurait pas à dénombrer telle ou telle activité de plus,

avec la J. O. C., J. E. C. ou J. A. C., elle aurait à se transformer insensiblement (comme certaines l'ont d'ailleurs admirablement réalisé) pour s'adapter à l'action catholique et intégrer les mouvements dans une activité d'ensemble toute tendue vers la conquête.

Ainsi comprise, l'action catholique apparaît lumineusement à sa place dans le plan providentiel. Ce n'est pas par hasard qu'elle était réservée à une époque de déchristianisation avancée, où l'Eglise, et particulièrement l'Eglise de France, se doit d'accentuer son caractère missionnaire. Ce n'est pas par hasard que des vocations se lèvent du sein de la masse elle-même, inséparables d'elle, qui portent le témoignage du Christ au lieu même où n'atteignait plus le message du prêtre. Ce n'est pas par hasard que la spiritualité de ces mouvements est toute christocentrique, quand les hérésies qui ravagent le monde sont avant tout antichrétiennes plus encore qu'elles ne sont athées. Ce n'est pas par hasard non plus que l'Occident, d'où sont jaillis tous les grands courants apostoliques, et que la France, où sont nées les révolutions spirituelles, ont reçu pour mission de rayonner cet esprit et d'affirmer par les faits la vitalité du Christ ressuscité.

Devant les hérésies modernes qui défient le catholicisme, il s'agit de prouver que le mystique est toujours capable de susciter les enthousiasmes et les sacrifices. Pour mieux dire, il s'agit de montrer en acte la réalité du Christ vivant dans les âmes et conquérant le monde. En parcourant les « Quinze ans d'histoire » Jéciste, en voyant les témoins, en méditant les témoignages, nul doute qu'un magnifique courant d'optimisme chrétien ne soit en train de se lever chez nous. « Notre Père qui êtes aux cieux, dit la belle prière Jéciste, donnez-nous la foi conquérante de nos apôtres, afin que nous soyons dignes d'être les frères de notre Rédempteur. » Il semble bien que la prière soit en voie d'être exaucée, et que par cette jeunesse s'opère aujourd'hui parmi nous l'œuvre de Rédemption.

Victor DILLARD.

# LE RÉCIT DE LA CHUTE DANS LA GENÈSE

On peut le déplorer, mais c'est un fait, nos fidèles ne connaissent plus les Saintes Ecritures. Rares sont ceux qui, ne se contentant pas de l'Evangéliaire du dimanche, ont lu dans leur intégrité les quatre Evangiles, mais bien plus rares encore sont ceux qui ont lu l'Ancien Testament. Parle-t-on de la Genèse à un homme du monde, il tourne vers vous un regard qu'il croit complice et avec un sourire sceptique : « Ah oui ! ces vieilles légendes ! la femme tirée de la côte de l'homme, la pomme, le serpent... ! » et la cause est entendue ! Impossible de faire comprendre, à moins d'avoir à faire à un spécialiste de l'histoire ancienne, que les onze premiers chapitres de la Genèse, par exemple, constituent un document historique de tout premier ordre sur les origines religieuses de l'humanité et que les leçons qui ressortent de ce texte sacré l'emportent en intérêt, en grandeur et en beauté sur les plus belles pages de Platon. Il est vrai, pourrait-on ajouter, que ceux qui ont parcouru Platon ne sont pas non plus bien nombreux !

De cet état de choses nous sommes peut-être un peu responsables, car ce sont des questions que nous n'osons pas aborder. Pendant longtemps nous nous sommes contentés de reprendre les commentaires des anciens exégètes et c'est en tremblant que nous nous sommes risqués jusqu'à M. Vigouroux, dont les explications datent maintenant d'un demi-siècle. Pourtant, depuis lors, l'antique Orient a été découvert. Il est vrai, par ailleurs, que la Genèse est un des livres les plus difficiles à comprendre. Origène, parce qu'il sentait que ses

connaissances historiques étaient insuffisantes, s'est réfugié dans l'allégorie, Saint Augustin s'y est repris à trois fois et son commentaire n'a jamais été terminé, le grand Catejan ne veut y voir que symboles orientaux et dans le monde catholique, depuis des années, nous n'avons pas un commentaire qui soit vraiment scientifique et digne de ce nom. Il y faudrait pour cela une connaissance suffisante de l'histoire ancienne, des institutions, des mœurs, des traditions, des conceptions et des pratiques religieuses, voire même des productions littéraires des différents peuples avec lesquels Israël a été en contact immédiat et qui, d'une manière ou d'une autre et à des degrés divers, ont exercé sur lui une influence quelconque. Les vrais savants sont rares et pour posséder tout cela, il y faut toute une vie de dur et persévérant travail.

Chez nos frères protestants la situation est, à ce point de vue, meilleure. Leurs fidèles lisent la Bible, beaucoup en tirent le profit spirituel qui s'attache à la parole de Dieu et certains de leurs travaux scripturaires sont tout à fait dignes d'estime.

A ce propos il nous arrive de Suisse l'ouvrage d'un professeur éminent de l'Université de Neuchâtel, M. Paul Humbert et son livre étudie les chapitres II et III de la Genèse, ceux qui précisément nous rapportent les récits du Paradis et de la chute (1).

Il est impossible d'insister ici sur la première partie de ce beau travail. Ce sont des études techniques sur la composition des premières pages du livre sacré, sur les documents que le vieil auteur israélite a pu employer, mais, M. P. Humbert le note expressément, dont il s'est servi pour exposer personnellement ses vues originales et vraiment synthétiques. Cet auteur n'est pas un simple compilateur de données traditionnelles qu'il se serait borné à juxtaposer, puis à relier entre elles, c'est un auteur véritable. Il a pu se servir de matériaux

(1) Etudes sur le récit du Paradis et de la Chute dans la Genèse, par Paul Humbert, professeur à l'Université de Neuchâtel (Mémoires de l'Université de Neuchâtel, tome XIV). Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1940. In-8 de 195 p.

antécédents, mais il les a métamorphosés profondément en suivant sa pensée théologique personnelle, disons mieux, conformément aux exigences de la révélation qui lui a été faite. Toute cette étude est à retenir par les exégètes de profession et les théologiens feront sagement, s'ils savent l'hébreu, d'y regarder de très près. S'il est vrai que, selon le mot de l'antiquité, *dies diem docet,* le jour où M. P. Humbert a publié son livre, nous avons pénétré un peu plus profondément dans l'intelligence de la révélation primitive.

Par contre il convient de s'arrêter sur les conclusions de l'éminent professeur de Neuchâtel. L'intelligence la plus décidément rationaliste ne peut que les accepter, en admirant d'ailleurs comment, un certain nombre de siècles avant Socrate, l'auteur sacré a su répondre à des questions que la philosophie grecque n'a jamais résolues.

On connaît le récit sacré. Derrière les mots, qu'y a-t-il en définitive ? Ceci : « La vie de l'homme était un dilemne : ou bien obéir à Dieu comme l'enfant, même sans comprendre, rester une créature soumise, qui dépend étroitement des ordres divins et vivre alors dans la félicité de l'innocence paradisiaque, avec, peut-être, la perspective, à titre de grâce divine, de la vie éternelle. Ou bien désobéir à Dieu, ne plus se fier en Lui seul, ne pas se contenter de ce qu'Il donne, ambitionner le savoir et par lui le pouvoir et l'égalité avec Dieu, mais alors succomber aux misères de l'existence et s'asservir à la mort. Au centre du drame il y a donc le « péché », c'est-à-dire la convoitise impie de devenir semblable à Dieu, en fait, la volonté de se passer de Dieu, en devenant dieu soi-même. Impiété abominable, car la moindre pensée d'égalité est injurieuse à l'égard de Dieu.

L'homme a opté contre Dieu, c'est-à-dire pour la misère et la mort. Et voici le tragique du péché et l'ironie de *l'hybris* humaine : c'est précisément en voulant s'égaler à Dieu que l'homme est resté l'homme, car Dieu maintient souverainement l'essentielle distance entre la créature et Lui, Il con-

damne avec la dernière sévérité et sans rémission ce péché fondamental. Dieu seul est Dieu.

C'est donc bien la tragédie du péché originel et de la chute que relate le vieil écrivain israélite. L'homme a cru conquérir le Savoir qui l'aurait égalé à Dieu, il n'a gagné que les misères d'une existence maudite, la perte de l'innocence, l'éloignement de Dieu, l'asservissement à la loi de nature, c'est-à-dire à la mort. C'est la chute.

Mais derrière ce récit même, à combien d'angoissants « pourquoi, » de troublants « comment » l'auteur sacré ne répond-il pas en ces deux chapitres !

Qu'est-ce que Dieu ? Le Créateur de toutes choses.

Pourquoi la création ? Pour le bonheur de l'homme.

Qu'est-ce que l'homme ? La créature de Dieu.

Quel est le rapport normal de l'homme et de Dieu ? La dépendance à l'égard de Dieu dans la plus enfantine soumission.

Quel était le statut primitif du monde et de l'homme ? Un état de paix idyllique et d'innocence, dans le cadre de la steppe.

Pourquoi la mort ? La nature terrestre de l'homme en est la cause naturelle, la cause religieuse est à chercher dans la désobéissance qui a asservi l'homme à cette loi de nature, passée désormais de la puissance à l'acte.

Quel a été l'agent qui a fait perdre à l'homme son innocence native ? Ce n'est pas Dieu, mais la perfidie du serpent tentateur.

Quelle est la cause immédiate de la misère humaine ? Le péché.

Et en quoi consiste le péché ? Dans un manque de confiance en Dieu et dans une ambition démesurée qui pousse l'homme à vouloir devenir semblable à la divinité par le moyen du Savoir. Il est une tentative pour abolir la distance essentielle entre la créature et son Créateur, une tentative pour se suffire humainement à soi-même.

Quelle est la valeur du Savoir ? Il est efficace et proprement divin, mais ce devait être le privilège des êtres surna-

turels et il fait le malheur plus que le bonheur de l'homme.

Pourquoi les peines et les maux de cette vie ? Ce sont les châtiments infligés par Dieu et pour toujours à l'homme à cause de sa désobéissance.

Qu'est-ce que l'homme actuel ? Un être déchu, un pécheur, un coupable, un condamné.

Comment concilier la bonté de Dieu et la condition infortunée de l'humanité ? La « chute » est la clé de cette disharmonie. L'homme seul en est responsable et c'est pourquoi la vie humaine est si tragique en son fond même.

Pourquoi la terre elle-même se montre-t-elle si avare de ses dons ? Parce qu'elle aussi participe à la malédiction divine originelle.

Pourquoi donc enfin l'immortalité demeure-t-elle inaccessible à l'homme ? L'homme s'est lui-même condamné à la mort, il s'est lui-même asservi à la loi de nature et il lui est à tout jamais impossible de retrouver ici-bas le chemin de l'arbre de vie ; autrement dit, par sa désobéissance l'homme a renoncé à vivre de la seule grâce de Dieu, lequel aurait pu éventuellement accorder à sa créature soumise d'échapper à son destin de mort.

En cette seule page que de réponses donc à tant d'éternels problèmes. Mythe, dira-t-on ! Si vous voulez ; mais connaissez-vous beaucoup de mythes d'une si intense poésie et d'une si grave beauté, où l'homme soit incité à se poser et à résoudre cette question éternellement actuelle : « Quelle est la relation de l'homme avec Dieu ? »

Mais si le péché sépare totalement l'homme de Dieu, si le péché est destructeur de tout vrai bonheur, devons-nous conclure au pessimisme radical de l'écrivain sacré ? En aucune façon, car son but final et sa pensée profonde, c'est la grâce accordée à la foi, Gen. XV, 6 : « Abraham eut foi en Yahweh et Yahweh le lui imputa à justice. » Cette grâce, c'est celle en vertu de laquelle Dieu élira un peuple particulier, Israël, visant en fait par son intermédiaire et en dernier ressort le salut de l'humanité entière, Gen. XII, 3 : « Et en toi (Abraham) toutes les familles de la terre seront bénies. » Ainsi la

foi reniée par Adam et par sa descendance, sera restaurée en Abraham.

Mais ici je suis obligé de me séparer de M. P. Humbert. On connaît le verset 15 du Ch. III, je le traduirais ainsi : « j'établis une inimitié entre toi et la femme, entre ton lignage et son lignage. Celui-ci te meurtrira à la tête et toi tu le meurtriras au talon. » Le distingué savant se refuse à voir dans ce texte autre chose qu'un dicton qui exprime l'idée d'une mutuelle et éternelle lutte à mort, et il n'y perçoit aucune allusion messianique. Sans recourir au témoignage de la tradition, comment n'a-t-il pas saisi que, malgré tout, l'issue du combat entre, d'un côté le serpent et son lignage et de l'autre la femme et son lignage, n'est pas douteuse, étant donné la position même des deux adversaires. L'humanité souffrira de par son ennemi, mais la blessure au talon n'est pas mortelle. Par contre la tête du serpent sera finalement écrasée et ainsi dans la malédiction elle-même l'homme trouve déjà insinuée l'annonce d'une victoire finale.

L'humanité n'a donc pas à désespérer. Chute et péché, oui ! Mais possibilité d'un relèvement que le Christ réalisera plus tard magnifiquement.

Comme nous voilà loin de la pomme ! Il suffisait pourtant de lire le texte lui-même, d'ouvrir les yeux et de vouloir comprendre.

Albert VINCENT.

# RENTRÉE 1943

On a pu se demander s'il y aurait, en 1943, une rentrée. Déjà le dernier trimestre de l'année scolaire écoulée avait été écourté ou malmené par d'assez nombreuses réquisitions de bâtiments et par des évacuations massives d'enfants, en danger d'être surpris par des bombardements aériens ou appartenant à certaines zones côtières. Les directives officielles pour mieux assurer la sécurité de la population scolaire faisaient systématiquement redouter le pire aux familles. Les parents furent encouragés à éloigner leurs enfants des villes, sans espoir de retour en octobre. Ces mesures de prudence semblaient présager une aggravation de la situation. La cinquième année de guerre mondiale ne ferait-elle pas subir une éclipse presque totale aux études des jeunes Français comme ce fut le cas, dès 1940, pour la Pologne ? Il n'en a rien été. Notre régime scolaire continue d'être relativement épargné, du moins si on le compare à celui de nombreux enfants européens.

Mis à part les étudiants astreints au Service Obligatoire du Travail (1), nos écoliers ont pu reprendre en octobre le chemin de l'école. Ce fut, il est vrai, avec un retard de trois semaines et en des circonstances qui ont posé aux chefs d'établissements et aux familles, très spécialement dans l'enseignement privé, des problèmes inattendus.

*

A peine virent-ils leurs élèves à nouveau rassemblés autour d'eux que les chefs d'établissements durent, selon l'expression du secrétaire d'Etat à l'Education Nationale, « organiser leur dispersion ».

Dans les localités plus menacées, ainsi qu'à proximité de

---

(1) Les étudiants requis pour le S. T. O. conservent la possibilité de prendre leurs inscriptions dans les Facultés, lorsqu'ils travaillent en France et dans des villes. Ceux qui se trouvent en Allemagne pourront, à leur retour, prendre des inscriptions cumulatives. Des sessions spéciales seront organisées pour eux. (Circulaire du 19 octobre 1943).

Par contre les réfractaires au S. T. O. sont définitivement exclus de toutes les Facultés et Ecoles d'enseignement supérieur publiques et libres (Décret du 15 juillet 1943).

certains objectifs militaires, ferroviaires ou industriels, les écoles ont définitivement été fermées, la population scolaire entièrement déplacée. Lorsqu'on n'a pu procurer aux enfants un asile où continuer les classes, le corps professoral est invité à organiser des cours par correspondance allant atteindre chaque élève en son lieu de refuge. Le cas fut heureusement assez rare. Par contre, à travers tout le pays, la plupart des établissements à gros effectif, démunis d'abris suffisants et sûrs, ont dû s'astreindre, pour réduire les risques, à ne recevoir à la fois qu'un contingent partiel d'enfants ; ce qui les a amenés, en règle générale, à ne prendre les mêmes élèves que le matin ou l'après-midi ou à disperser les classes en des locaux éloignés les uns des autres. Les soucis d'organisation et de surveillance en ont été accrus et, sans profit, hélas, pour le sérieux des études.

Les établissements d'enseignement privé ont dû se plier à ces règles de sécurité publique, fort onéreuses pour eux, sans qu'aucune compensation ait été prévue pour les aider à supporter les lourdes charges qui en sont la conséquence.

Dès le mois de juin il fut imposé à l'enseignement privé de ne pas conserver ses élèves au delà des dates de sortie fixées pour les établissements publics. On lui interdisait en même temps d'effectuer des rentrées avant celle des établissements publics (1).

Un danger public étant censé commander les modifications des dates de scolarité, on comprend qu'on ait voulu empêcher des singularités qui eussent pu tourner au détriment des familles et des enfants. Mais on a poussé plus loin, et avec moins de raison, le souci d'éviter toute concurrence aux établissements publics. Dans les localités où un établissement public aurait été fermé en raison des dangers aériens, une loi donne aux préfets le droit de faire fermer tous les autres établissements libres du même ordre (2). Jusqu'ici les préfectures n'ont fait usage de ce pouvoir qu'avec grande discrétion. C'est fort heureux. Tout d'abord parce que cette loi n'implique pas réciprocité pour les Ecoles de l'Etat. Ces dernières restent ouvertes lors même que des établissements libres de même nature doivent fermer leurs portes pour se conformer à des prescriptions de sécurité. On ne voit du reste pas pourquoi les enfants inscrits dans une école, qu'elle soit d'Etat ou non, seraient privés de ses services, alors que sa fréquentation

(1) Loi du 5 juin 1943.
(2) Loi du 12 octobre 1943.

ne présente aucun danger. Le pays n'aurait certes rien à y gagner.

En bien d'autres domaines, par contre, l'intérêt public commanderait que fût maintenue une exacte balance entre les deux enseignements public et privé. Les familles viennent une fois de plus de le constater à leurs dépens.

Le sérieux raccourcissement de l'année scolaire a motivé de la part des parents une légitime demande d'un abattement proportionnel des frais de scolarité. L'Etat a donné droit à cette requête. Il a été prescrit aux établissements publics qui ont ouvert le 18 octobre de réduire de 1/6 le montant des rétributions dues pour le trimestre, tant pour l'internat que pour l'externat. Dans le cas où la rentrée n'aurait pu s'effectuer qu'après cette date, les frais scolaires devront être calculés au prorata des jours de présence des élèves.

Cette mesure rend parfaite justice aux familles, mais comment l'enseignement privé pourrait-il s'y conformer ? Ne supporte-t-il pas, à peu de choses près, les mêmes frais généraux d'impôts, de location, de personnel, à quelque date qu'aient été ouverts ou fermés les établissements ?

Pour pouvoir cette année rabattre sur les prix imposés aux parents, l'enseignement privé devrait-il, par hasard, réduire le traitement de ses professeurs ? On a honte de dire qu'une telle solution a été, ici ou là, proposée. Ces maîtres, dont on ne dira jamais assez le dévouement et le mérite, ne sont pas, comme ceux de l'enseignement public, assurés par l'Etat, bon an ou mal an, d'un traitement fixe. Ils ne vivent les douze mois de l'année que grâce aux scolarités versées par les familles pendant les jours de classe (1). Que conclure ? Sinon que la question scolaire est loin d'être au point dans notre pays. Les nécessités de l'heure obligent chaque jour plus impérieusement à reconnaître le service public que l'école privée comme l'école d'Etat rend au pays. Souhaitons que les deux écoles, toutes deux également nationales, reçoivent enfin le statut qui marquera leurs justes places respectives dans la nation.

En un récent Congrès intitulé « Union de l'enseignement » (2), c'est à vrai dire une toute autre solution du problème scolaire qui nous a été proposée.

---

(1) Dans l'enseignement secondaire notamment. Les subventions accordées actuellement aux écoles privées d'enseignement primaire couvrent 75 % des traitements des maîtres. Ces derniers sont calculés sur une base fort modeste : les 60 % du traitement des instituteurs d'Etat.

(2) Discours et résolutions de clôture le 26 septembre 1943, à Paris.

MM. Albertini et Zoretti ont repris, dans ce Congrès 1943, les slogans bien connus de leur programme 1936 : « Disparition du fossé qu'a créé entre deux jeunesses la concurrence de deux écoles rivales », « triple formation unique par une école unique, une maison de jeunes unique, un stade unique » (Plan d'action du Parti) (1).

Etait-ce vraiment le moment de reprendre un tel programme ? N'y aurait-il pas des moyens plus efficaces et plus actuels de travailler à unir les Français ? Aux lecteurs d'en juger. Ne suffit-il pas de se pencher sur notre jeunesse pour se convaincre de l'urgence de ne distraire aucune des bonnes volontés qui peuvent contribuer à sa formation morale, intellectuelle et sociale ?

*

Les retards apportés à la rentrée scolaire ont peut-être plus vivement fait prendre conscience aux parents, aux maîtres, aux enfants eux-mêmes, de la nécessité de l'école et d'une école pleinement formatrice.

Après plus de quatre mois de vacances, la réouverture des écoles a été par tous mieux accueillie : par les parents enfin rassurés et soulagés d'une lourde charge, par les enfants saturés de loisirs, désabusés par le désœuvrement, heureux de retrouver maîtres et camarades. Quant aux maîtres, ils ont mieux réalisé que jamais à quelle rude tâche ils se sont voués. « Les enfants ne savent plus rien. Ils ont tout oublié ! », furent toujours premières réactions de professeurs à chaque retour de vacances. Cette année ce sont vérités et qui persistent après le travail de révision des premiers jours de classe.

Le niveau des études a sérieusement baissé depuis deux ans. Si l'on voulait évaluer l'ardeur au travail, la capacité d'attention, la bonne éducation ou la simple moralité, on ferait encore plus triste constatation. Les connaissances acquises ne le sont plus solidement, le nombre d'enfants qui sortent des écoles primaires et

---

(1) Ce plan assez détaillé comporte, avec plus d'une idée pédagogique et sociale intéressante, quelques cocasseries : « culture générale réduite à l'essentiel mais, par contre, explication du monde par l'astrologie, la géographie et la physique, celle du social par l'histoire, tandis que la poésie et l'art conduiront à l'éthique. « Une année de Service du Travail pour les maîtres, les professeurs suivant en outre des cours de Facultés qui seront ouverts à la formation professionnelle, l'agrégation ne gardant plus qu'une valeur honorifique, semblable à celle du doctorat », etc...

des classes élémentaires des lycées sans orthographe, sans analyse, voire sans lecture courante a considérablement augmenté. Les résultats des examens du Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires en font foi. Quant aux élèves de l'enseignement secondaire, combien trébuchent à la moindre analyse logique, sur la plus inoffensive concordance de temps ou sur un simple problème de fractions. Et ce ne sont plus seulement les queues de classe ! Ou du moins ces queues remontent bien près de la tête. Quant à l'habitude de la rue et du cinéma, aux cueillettes subreptices de tout ce qui se mange, au marché noir, on peut citer les établissements publics et même privés — il en existe encore de rarissimes — où le chef d'établissement peut se vanter de faire de ces mœurs un cas formel d'exclusion ou même simplement de blâme exemplaire.

Il serait grand temps de reprendre sérieusement en mains cette jeunesse, par ailleurs généreuse et ouverte. Il y faudrait un examen attentif de la situation et que les chefs d'établissements étroitement unis à leur corps professoral, aux familles et aux mouvements de jeunesse, s'y appliquent vigoureusement. Or il faut avouer que les circonstances ne les y aident pas. Nous avons dit les difficultés matérielles provoquées par les mesures de sécurité. Les réductions d'heures d'enseignement qui en sont souvent la conséquence ont déjà motivé des promesses d'allégement des différents examens aux sessions de 1944 (1). Dans ces conditions, il est clair que les résultats d'ordre intellectuel et moral que pourront obtenir les maîtres dépendront plus que jamais de leur valeur, de leur action personnelle. Aussi bien, est-ce à mettre en valeur les initiatives et à élargir le champ des responsabilités que s'emploient les directives officielles. C'est avec d'autant plus de raison que notre enseignement tout entier se trouve, à n'en pas douter, en période de transition. Il suffit d'examiner les incessantes retouches qui modifient la législation scolaire pour s'en convaincre.

*

Les cours complémentaires, dont la réforme Carcopino avait laissé le sort incertain, viennent de recevoir un nouveau statut. Ils demeurent liés à une école primaire, mais ils bénéficieront d'un programme et d'horaires assez voisins de ceux de l'ensei-

---

(1) Circulaire du 1er octobre 1943.

gnement secondaire moderne et technique. Leurs études seront sanctionnée par le Brevet Elémentaire (1). Toute latitude est en outre laissée au chef d'établissement, après avis de son Conseil de professeurs, du Comité de patronage de l'école, et après accord de l'Inspecteur d'Académie, pour adapter l'enseignement aux besoins particuliers de la région et de la famille.

Les cours complémentaires, précisent les Instructions générales officielles (2) qui règlent leur fonctionnement, sont « essentiellement destinés à satisfaire les besoins locaux et régionaux ». « Les enfants qui les fréquentent sont destinés en principe à rester dans le pays ». « L'enseignement qu'on y reçoit doit permettre de servir le milieu ». « L'enseignement général y sera adapté, dans toute la mesure du possible, aux réalités qui entourent l'enfant », bien qu'il doive former un cycle autonome et complet de quatre années d'études. Les cours complémentaires resteront ainsi « le lieu de prédilection où se recrutent par excellence les futurs instituteurs ruraux ».

Des cours spéciaux, avec programmes locaux, très souples, s'ajouteront aux cours d'enseignement général. Ils donneront à cette école, d'un type assez neuf en France, un caractère en même temps culturel et utilitaire.

Certes, nous savons qu'il y a loin des programmes et des instructions aux réalisations. Mais on ne peut que louer l'institution et souhaiter qu'elle trouve des maîtres de valeur et d'initiative pour lui donner toute son efficacité. Ce serait, à la campagne, résoudre en partie le problème de l'école rurale ; distribuer, en prolongation de l'enseignement primaire, une culture générale qui loin de déraciner l'enfant et de l'enlever à sa vocation première et naturelle, lui donnerait le moyen d'en exploiter toutes les virtualités.

Moins heureuse en ses conséquences pourrait être la mesure qui prolonge sans limite la vie du Brevet Elémentaire (3). Ne tendra-t-elle pas à retarder le jour où les anciennes écoles primaires supérieures adopteront pleinement les méthodes, sinon l'ensemble des programmes, de l'enseignement secondaire ? (4).

---

(1) Arrêté du 7 septembre 1943. L'enseignement des langues vivantes est généralisé dans les cours complémentaires, à raison de 3 à 5 heures par semaine.

(2) Instructions générales du 7 septembre 1943. Circulaire du 24 mai 1943.

(3) Arrêté du 7 août 1943.

(4) Les élèves sortant de 3e Moderne et ayant obtenu à l'examen du Brevet Elémentaire une moyenne de 12 sur 20 seront admis, en 1943-1944, dans les classes de seconde Moderne des collèges et lycées. Arrêté du 19 mai 1943.

Sans doute, on hésitait à imposer aux élèves des écoles primaires supérieures l'étude des deux langues vivantes qui sont de règle, à partir de la classe de quatrième, dans l'enseignement secondaire (1). On craignait également que les élèves d'une clientèle sociale différente de celle des lycées ne soient fatalement poussés par la réforme à dédaigner les sections commerciales et techniques actuellement si fréquentées dans les écoles primaires supérieures. Pour éviter ce grave danger pédagogique et social la réforme Carcopino diversifie très nettement l'enseignement donné dans les lycées de celui qui doit être donné dans les collèges. Dans les nouveaux collèges modernes les élèves doivent tous recevoir une culture d'esprit secondaire, mais en se préparant à l'exercice d'un métier manuel ou administratif, par le moyen de sections agricoles, commerciales, profesionnelles, techniques, modernes. Il ne semble pas que cette profonde et délicate transformation soit en voie de rapide réalisation. La section agricole n'a pas encore été créée. Peu de modifications semblent avoir été apportées au régime des anciennes écoles techniques et commerciales ou aux sections techniques et commerciales des écoles primaires supérieures.

Dans l'enseignement secondaire les professeurs d'histoire et de géographie devront interpréter de nouveaux programmes (2) et compléteront leur enseignement par celui de la démographie (3).

Le nombre d'heures d'enseignement attribué à l'histoire et à la géographie a notablement augmenté, mais que dire du nouveau programme de géographie ? Dans les premières classes de l'enseignement secondaire notamment c'est, à la lettre, le monde qu'il faudrait faire parcourir aux enfants : « le Monde et la France » en sixième, « la France et l'Europe » en cinquième, et en partant s'il vous plaît, en sixième des notions premières de géographie générale et humaine (4) ; en cinquième de la géographie physique, économique, humaine de l'Europe, puis, d'une étude régionale de la France et d'une étude régionale de l'Europe. Il y a là une multitude de notions, certes toutes intéressantes, formatrices, intelligemment présentées et selon des méthodes propre-

(1) Un décret du 28 mai 1943 a supprimé l'autorisation de remplacer par une autre discipline l'étude d'une deuxième langue dans les classes de 4e et de 3e.

(2) Arrêtés du 6 mai 1943 et du 5 août 1943. Dès octobre 1943, les nouveaux programmes d'histoire sont applicables en classes de 6e, 5e, 4e et 2e ; les nouveaux programmes de géographie en 6e, 5e et 1re.

(3) Arrêté du 6 avril 1943. Circulaire du 5 juin 1943.

(4) Terres et mers, climats et végétations, reliefs, populations ; genre de vie, industries, commerce, habitats, géographie politique et civilisation.

ment géographiques, mais qui passeront de loin les capacités de l'enfant et ne se laisseront pas facilement enserrer dans les horaires.

La tentation sera grande pour le professeur ou de faire, de la classe de sixième une simple révision du vocabulaire géographique appris dans les classes élémentaires, ou de se limiter à l'étude d'une partie du programme. Sans doute les instructions qui accompagnent les nouveaux horaires et programmes suggèrent-elles de procéder tout autrement. Elles rappellent bon nombre d'excellents conseils pédagogiques : partir du connu pour découvrir l'inconnu, et donc de la France flanquée de ses prolongements coloniaux, pour explorer le monde ; observer et décrire, sans chercher à formuler de prime abord des lois abstraites ; évoquer, enthousiasmer et émerveiller par la chaleur du verbe et la couleur de la description ; donc raconter à la façon d'une belle histoire, puis dessiner, faire prendre des croquis en conservant soigneusement la notion d'échelle. Quel professeur n'a pas rêvé de classes ainsi conduites ! Mais dès lors, à quoi bon lui livrer des programmes aussi étendus et si peu adaptés à la psychologie de l'enfant qui le mettent en tentation de n'être que le maître ennuyeux, victime de son plan annuel de travail ? Puisque les circonstances absolvent à l'avance le maître qui n'aura ni tout dit, ni tout fait voir, souhaitons que tous en profitent largement pour pratiquer, dans ces nouveaux programmes, une intelligente méthode d'échantillonnage.

Les programmes d'enseignement démographique, qui seront pour la première fois enseignés cette année, ont été établis en étroite corrélation avec les programmes de chaque classe. Le caractère désagréable de propagande qu'ils auraient pu revêtir est ainsi de beaucoup atténué. Le professeur se contentera de faire ressortir au naturel l'aspect démographique des questions qu'il étudie.

L'enseignement de l'espagnol vient d'être l'objet d'une attention toute spéciale, à laquelle il faut reconnaître que l'on n'était pas habitué. Le secrétaire d'Etat à l'Education Nationale estime que faciliter l'étude de cette langue rapprochera la France des pays latins. Il annonce la création de nouvelles chaires dans les lycées et une immédiate augmentation du nombre des candidats reçus à l'agrégation d'espagnol (1).

(1) Circulaire du 17 septembre 1943.

*

Le maître qui veut exercer une réelle influence sur ses élèves ne peut à l'heure actuelle réduire son action au contrôle des seules activités intellectuelles. Il est invité à la poursuivre en dehors du cadre familier de sa salle de classe. On peut le regretter. C'est avouer que notre enseignement en est venu à un tel état de desséchement et de dépersonnalisation que la vie ne pénètre plus guère en classe. C'est faire craindre que la majorité des maîtres ne se soient résignés à n'être plus que des donneurs de cours.

L'un d'eux au moins, le professeur principal, vient d'être rétabli officiellement dans sa mission d'éducateur. Des mesures administratives lui ont peu à peu, ces dernières années, tracé son rôle et donné le moyen de l'exercer. Il devra, lui rappelle instamment une récente circulaire, coordonner l'action des maîtres qui contribuent à la formation des élèves de sa classe. Il sera leur intermédiaire et leur porte-parole vis-à-vis du chef d'établissement. C'est lui qui veillera à ce que le travail scolaire, notamment les devoirs et le travail à la maison, soit harmonieusement réparti. Pour aider plus efficacement ses élèves, il ne s'en tiendra pas à ce rôle administratif de coordination et d'organisation, il entrera personnellement en contact avec chaque enfant et chaque famille. Il devra pouvoir donner des directives de tous ordres : intellectuelles ,morales, d'orientation scolaire et professionnelle (2). Par contre, et l'on peut s'en étonner, l'heure dite d' « action morale », qui permettait l'an passé au professeur principal de prendre un contact plus vivant et plus formateur avec toute sa classe, lui est retirée cette année. L'action morale fera désormais partie du programme de l'Education Générale et Sportive. Ce ne sera plus une heure de cours à tendance morale, « en une classe enfermée », mais une heure d'activités et de responsabilités en pleine nature, vécue si possible par petits groupes homogènes répartis en équipes (3).

Comme première utilisation de cette heure d'action morale, on propose aux professeurs d'Education Générale et Sportive la formation d' « Equipes nationales ». Ces Equipes nationales ont été fondées pour protéger les personnes et les biens contre les

---

(2) Arrêté du 6 juin 1943. Circulaire du 14 juin 1943.
(3) Circulaire du 19 septembre 1943.

événements de la guerre. Ici ou là elles ont fait assez triste figure de nouveau mouvement unique de jeunesse, voué, comme ses prédécesseurs, à avorter avant même que d'être sérieusement conçu. Chaque établissement scolaire public devra posséder des Equipes nationales. Les élèves qui en feront partie seront préparés à leur tâche par un entraînement spécial : secourisme, transport des blessés, déblaiement. Toutefois les chefs d'établissements, avec l'aide de leur corps professoral, gardent le plein et l'entier contrôle de ces Equipes. Cette solution permettra aux jeunes qui en sont physiquement et moralement capables de rendre certains services, sans que leur direction et leur éducation échappent aux éducateurs qui en restent responsables devant les familles.

Il faut souhaiter que de semblables modalités soient proposées aux divers mouvements de jeunesse qui sont actuellement sollicités d'adhérer aux Equipes nationales.

Le Commissariat à l'Education Générale et aux Sports, dont dépend, dans les établissements scolaires publics, l'organisation des activités d'Education Générale et Sportive, vient d'insister, à fort bon escient, pour que les manifestations de sports retrouvent une tenue dont elles manquaient par trop.

A vrai dire ce sont les sportifs professionnels et les fédérations sportives, plus que les équipes scolaires, qui faisaient montre sur le terrain de débraillé, de sans-gêne anarchique, d'un parler intempérant. Le tableau qu'en dresse le Commissaire aux Sports ne manque pas de saveur :

« Trop d'athlètes encore semblent considérer que les règles élémentaires de bienséance et de correction ne s'appliquent pas à eux.

« Sur le terrain, d'aucuns se livrent, pour échauffer leurs muscles, à des exercices préparatoires effectués dans les tenues les plus négligées.

« D'autres se présentent porteurs d'effets divers, de valises, de mallettes, et répandent ces effets et ce matériel sur la pelouse.

« Eux-mêmes sont parfois dans les tenues les plus débraillées, avec des serviettes sales autour du cou ou sur la tête, des survêtements malpropres ou de couleur voyante. Des changements de vêtements ou des soins médicaux qui devraient avoir leur place hors des vues du public, s'étalent parfois à dessein, par suite d'un lamentable esprit de cabotinisme, devant les tribunes.

« Les athlètes se vautrent sur l'herbe en attendant leur tour d'essai, ou bien, les épreuves terminées, séjournent sur le stade, gênant par leurs allées et venues concurrents et spectateurs...

« Il est incontestable, conclut ce réquisitoire, que de tels spectacles de laisser-aller et d'incorrection ne sont pas faits pour attirer aux sports les meilleurs éléments de la communauté française, et pour faire comprendre à l'élite dirigeante de notre pays la vertu éducative des exercices sportifs.

« Conséquence plus grave encore, parents et éducateurs s'opposeront à ce que le sport prenne en France, dans l'éducation de la jeunesse, la place qu'il occupe dans tant de pays étrangers, pour le plus grand bénéfice de ces pays.

« Il importe donc de rétablir la discipline générale, la correction et le bon goût » (1).

On ne saurait mieux dire. Ne faut-il pas ajouter que dans notre pays, ni les règlements, ni une contrainte extérieure ne suffiront pour obtenir ce résultat. Il y faudra une sérieuse réforme de toute la formation morale, depuis la plus tendre enfance, et que l'on veuille bien puiser à ses vraies sources, pour la rendre efficace et la garder humaine.

Ce n'est plus pour personne ni mystère ni scandale, que l'Eglise de France puisse aider à cette œuvre d'éducation jusque dans les établissements de l'Etat.

Les prêtres chargés de catéchiser les enfants des écoles primaires publiques, les aumôniers des lycées, des collèges, des écoles professionnelles et techniques doivent y contribuer en plein et loyal accord avec leurs collègues. Malgré la pénurie du clergé, ils seront plus nombreux dès cette année à se consacrer à cet important ministère, puisque les élèves des collèges, des anciennes écoles primaires supérieures et techniques, des écoles nationales professionnelles ont maintenant le droit d'avoir un aumônier, tout comme leurs camarades des lycées (2).

Pierre FAURE.

---

(1) Circulaire du 1er septembre 1943. Circulaire du 21 septembre 1943.

(2) Une circulaire adressée aux Recteurs d'académie semblait interdire la nomination de religieux comme aumôniers dans les établissements de l'Etat. On ne voit pas ce qui aurait pu légitimer semblable ostracisme, puisque les religieux se sont vu reconnaître par la loi le droit d'enseigner.

En fait, tout prêtre, séculier ou régulier, présenté par l'autorité diocésaine, peut être agréé comme aumônier d'un établissement d'Etat.

Vu la pénurie du clergé et l'avantage d'avoir des aumôniers adaptés au milieu universitaire, il est également admis et normal qu'un prêtre soit simultanément aumônier de plusieurs établissements officiels : lycée et collège, collège et ancienne école primaire supérieure, etc...

# TRANSPORTS ET AUTOROUTES EN AMÉRIQUE LATINE

Depuis l'ouverture du Canal de Panama, on n'avait pas envisagé de façon radicale la détermination des grands courants de communication à l'intérieur du Nouveau-Monde. C'est au cours de la crise actuelle que le problème s'est à nouveau posé, avec l'autorité panaméricaine. La nécessité d'une nouvelle voie, qui ne devait plus être transisthmique, mais transcontinentale, correspondait à des fins nouvelles. Elle avait à répondre à des besoins politiques, économiques, industriels, agricoles et administratifs qui n'étaient pas ceux du Canal de Panama, et qu'il est intéressant d'étudier. Aussi, parmi ses divers aspects, de la mer de Behring au Brésil, il ne semble pas nécessaire d'insister sur le rôle de l'Alaska, qui a été souvent esquissé. Par contre, on entrevoit moins clairement ce que pourra être, dans le détail, le décor géographique de la « carreiera » panaméricaine au départ des régions habitées de l'Amérique du Nord jusqu'en Amérique du Sud. C'est à la faveur de cet examen qu'il sera possible de tirer certaines leçons de l'utilisation des transports fluviaux, ferroviaires et aériens, destinés à être conjugués avec l'autoroute, et qui, seuls encore actuellement, lui ont ouvert le chemin.

*

Il n'est pas difficile de montrer la nécessité d'une liaison entre le Nord et le Sud du continent, L'Amérique du Nord, avec ses 24 millions de km² et ses 155 millions d'habitants, ainsi que l'Amérique du Sud, avec ses 16 millions de km² et ses 85 millions d'habitants, représentent respectivement d'immenses territoires qui se complètent l'un l'autre. Mais l'émiettement de la population latine en de nombreux Etats, des

conditions de peuplement différentes, avec des régimes climatiques opposés, n'ont pas donné au réseau de communications sud-américain un caractère continu. On ne célèbre sa prédestination que pour l'établissement de voies fluviales de premier ordre. Pour les autres voies, une végétation désordonnée et agressive, isolant les centres humains dans la montagne et la Silve, et dispensant généralement, par une riche compensation, les habitants de certains efforts de ravitaillement, paralyse un développement économique rationnel sur une partie du territoire. Du même coup, les aménagements routiers et ferroviaires se trouvent surtout le long des côtes, sauf pour la vaste plaine Argentine et une portion du Brésil. On est frappé en remarquant, isolées sur l'immense Sud, deux toiles d'araignée ferroviaires, l'une autour de Buenos Aires, l'autre autour de Rio de Janeiro. C'est tout ce qui apparaît aux yeux de l'économiste. Alors que, dans les grands territoires à blé des Etats-Unis, du Canada et de l'Argentine, favorisés par le régime climatique, les voies d'exportation ont fait naître autour d'elles l'activité économique accompagnée de l'établissement dense de populations sédentaires, l'Amérique Ibérique a été partagée, dans les trois quarts de son étendue, entre différents moyens de transport. Suivant les régions, comme le remarque M. Alix, il fallait emprunter le rail, le grand fleuve, l'autocar, l'avion, « certains transports de première importance exigeant l'emploi successif et coordonné de tous ces modes de déplacement ».

En dépit de ces difficultés, l'existence de gisements miniers le long de l'Atlantique et dans l'Amérique Centrale, la nouvelle faveur connue par le caoutchouc de l'Amazone, et l'industralisation mexicaine, chilienne, argentine ou brésilienne ont imposé la nécessité d'une liaison commune. L'équipement économique récent des triangles américains Nord et Sud l'a encore accentuée. Cette interpénétration traduite par des transports dans les divers sens, ne pouvait être réalisée régulièrement que par une route alimentée, de façon souple, avec des trains de camions. Appelés à réaliser

une véritable desserte de tous les Etats ibériques, de leurs capitales, de leurs ports, pour les unir à la partie supérieure du continent, son tracé devait être assez complexe. Tantôt ruban côtier, tantôt voie montagneuse, elle traverse d'abord toute l'Amérique du Nord, par l'Alberta et la Colombie Britannique, provinces canadiennes, puis les Etats de Washington, l'Orégon, la Californie, l'Arizona, vers le Mexique. Une branche se détacherait sur Cuba, Haïti, St Domingue, sertie par des ferry-boats. Arrivée à la frontière du Mexique, cette route continue le long de la côte par les Etats de Guatemala, San-Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica, Panama et la Colombie. De Bogota, elle lance une pointe sur la côte du Venezuela, mais sa partie principale continue à descendre au bord du Pacifique, au-dessous de la Colombie, par l'Equateur, le Pérou et le Chili, vers l'Atlantique. Après avoir suivi un moment la voie ferrée Santiago-Buenos-Aires, elle se divise en deux branches. L'une retourne vers le sommet du continent à travers la Bolivie, l'autre poursuit vers l'Argentine pour remonter le long de la côte atlantique, jusqu'à la capitale brésilienne. Ce tracé laisse de côté — on le remarque — la partie inférieure du continent et la Terre de Feu, régions inhabitées, et toute la partie centrale, l'Amazonie, à peine explorée, qui reste sans voies de pénétration. Il n'en est pas moins relativement facile de le diviser, pour l'étudier, en trois sections principales, en raison de leur aspect géographique ou économique dissemblable : la portion canado-américaine jusqu'au Mexique et son prolongement par les grandes Antilles, pourvue déjà d'un système de communication extensif, — le long ruban de l'Amérique Centrale, ainsi que les régions côtières et montagneuses acccolées du Pacifique Sud, avec la pointe vénézuélienne, toutes encore inorganisées — enfin la section terminale interocéanique et atlantique, qui peut s'appuyer sur un réseau ferroviaire et routier à peu près aménagé.

*

Dès l'abord, se distinguant bien des autres, les territoires

côtiers marquant le début de l'autoroute dans la partie civilisée du Nouveau-Monde sont frappés du sceau de l'or noir, le pétrole. Ils ajoutent à un réseau ferré de densité inégale, mais extrêmement serré dans le Nord-Est et l'Est, un système de pipe-lines de 200.000 km. distribuant le liquide à travers toutes les régions d'utilisation. D'après les informations publiées récemment (1), le Canada construirait, dans l'Alberta, un pipe-line de 710 km. partant du gisement de Fort pour aboutir à Wite-Horse, aux frais des Etats-Unis. Beaucoup plus bas, dans le Texas, vient également d'être inauguré un autre conduit de 2.000 km. joignant Longview à la côte Est des Etats-Unis. Quant aux transports aériens, que la voie interaméricaine est appelée également à doubler, ils sont denses. Le premier tronçon routier de Prince Rupert Hazelton à Vancouver, au bord du Pacifique, aboutit à un point de concentration aérien : lignes de transport de fourrures, de poissons, de machines et de minerais précieux vers les Etats-Unis et les régions arctiques. Le port de Vancouver est déjà relié à Seattle, base aérienne américaine, par une autostrade moderne croisant le chemin de fer du blé, qui véhicule annuellement entre l'automne et le début de l'hiver 150.000 wagons de grains.

Mais il s'agit principalement, dans ces régions, d'unir entre eux les ports pétroliers et d'échanges avec l'Extrême-Orient, ports de Washington et de l'Orégon, sur le Puget-Sound, reliés à un arrière-pays déjà mis en valeur par des transcontinentaux — ports pétroliers de la Californie minérale, et du Texas cotonnier, tels que San Francisco, Los Angelès et leur ceinture *d'emporia*, jusqu'à la hauteur du golfe du Mexique.

De l'autre côté du golfe, la section mexicaine et le prolongement secondaire sur les grandes Antilles aux riches gisements, sont, avant Panama et l'Amérique Ibérique, les derniers territoires favorisés par un système de transports coordonnés.

---

(1) Journal de la Marine Marchande.

Là, les champs pétrolifères et minéraux mexicains, prolongement des gisements californiens, les régions agricoles, l'utilisation de leurs textiles, caoutchoucs et guagules, donnent localement son caractère à l'autoroute ; elle servira à transporter les produits d'une industrialisation qui est la transition entre celle des Etats-Unis et des Républiques sud-américaines.

Aussi, en arrivant dans le bassin de Mexico, sur l'Anahuac, la Pan-American-Highway s'insère dans un fouillis de voies ferrées et de routes, dont l'autostrade récente de Mexico à Acapulco. Après avoir traversé la zone des terres chaudes de Tehuantepée, où les trains routiers pourront rencontrer les convois ferroviaires du chemin de fer transisthmique, la route nouvelle traverse la Sierra-Madre de Chiaprs et arrive à la frontière guatemalienne.

*

C'est à ce point que cesse le régime à peu près organisé des réseaux ferroviaires, amorce fréquente des autres systèmes de transports. On ne le retrouvera qu'au Chili et en Argentine, pour cesser avec le Brésil et la forêt tropicale. Les Etats de l'Amérique Ibérique, comme l'écrit Jacques de Lauwe « sont généralement séparés l'un de l'autre, ou même de leurs provinces, par des défilés étroits ou par la forêt. Les villes n'ont entre elles que des communications rares et difficiles », souvent par la mer. L'avènement de moyens de communications originaux, en l'espèce l'autoroute, va amorcer le début d'une nouvelle évolution économique dans un arrière-pays où il arrive que tous les produits nécessaires à la vie doivent être importés péniblement chaque jour.

Cette évolution se produira d'abord dans l'étroite bande territoriale courant du Guatemala à Panama, où la Carreiera Sud-américaine ne rencontrera dans un décor tropical que de rares voies de pénétration, en dehors des lignes ferroviaires interocéaniques. Malgré l'existence de gisements de minerais à peine explorés, les quelques lignes existantes sont plutôt construites dans un but spécial, pour les plantations, et dé-

tournées vers les ports : c'est le cas au Costa-Rica, dont le réseau insuffisant est pourtant trois fois plus élevé que celui du Nicaragua. Le Guatemala n'a que 6 km² de voies ferrées pour 1.000 km² ; le Honduras, un millier de kilomètres de routes et une voie ferrée importante ; le Nicaragua, une seule voie médiane que longera l'autoroute et qui aboutit au Lac de Nicaragua. Seul, en dépit de sa faible superficie, le San Salvador connaît une grosse densité de peuplement, un excellent réseau routier et ferré avec 12 km² par 1.000 km².

Les mêmes difficultés sont rencontrées en touchant l'Amérique Ibérique. Dans sa descente le long de la côte Pacifique, comme dans sa branche vers le Venezuela pétrolier, la Carreiera ne traverse aucun système ferroviaire ou routier continu. Les communications s'arrêtent aux frontières et aux montagnes, qui se confondent souvent. C'est cependant une immense ceinture de produits économiques qui pouvaient être mis en valeur : sur la bande pacifique, des produits agricoles, puis des minerais, du guano et des nitrates, — sur la bande atlantique, du pétrole, des plantations de tous ordres et des centres d'élevage, du caoutchouc dans le centre amazonique.

Au sommet du continent, la Colombie est douée d'un honnête réseau routier, comprenant plus de 4.500 km. accessibles aux automobiles et 2.500 km. de voies ferrées. L'amélioration du fleuve Magdalena et de ses affluents, artère centrale, offre aussi à la navigation des vapeurs de faible tonnage, 2.000 km. de communications, que doublera l'autoroute.

C'est seulement le trafic aérien qui, faisant de Bogota le pivot des réseaux américains stratosphériques, se conjugue avec les lignes de fret de la Panagra, filiale des Pan-Américan-Airways : la transversale la plus importante part de Lima vers Santiago du Chili et Buenos-Aires.

En continuant à descendre vers la Terre de Feu, le Pérou et l'Equateur, régions minières comme la Colombie, ne détiennent que le même réseau fragmentaire desservant uniquement les ports. Quant au Chili, c'est une véritable île « au péril de la mer et de la montagne », allongée le long du

Pacifique et pressée par la Cordillère et le désert. Ses 8.500 km. de voies ferrées, dont la plus basse se fraie péniblement un chemin lointain vers l'Atlantique, sont constitués par un axe médian, appelé vraisemblablement à être doublé par l'autoroute, le long de la mer. Ce système, transportant les produits minéraux a, malgré son insuffisance, une grosse importance, en complétant la puissance de transport de la Carreiera au moment où elle s'infléchit vers l'Atlantique, à l'Est, tout en lançant une branche qui remonte vers le Pérou. Cette branche infusera de nouveaux courants à travers les hauts plateaux boliviens miniers et agricoles, à peine reliés ferroviairement aux ports péruviens et chiliens.

Le trajet ne devient donc plus aisé que dans la dernière partie, dès qu'il touche le Paraguay, l'Uruguay et l'Argentine. Le système ferroviaire argentin de 40.000 km., étendu à la Bolivie et au Paraguay, draîne actuellement vers Rosario et Buenos-Aires toute la production économique des trois Etats. Des routes, des pipe-lines et des voies ferrées parallèles, sont aménagées pour la livraison du pétrole bolivien à l'Argentine. C'est dans ce système que l'autoroute s'insérera, pour en constituer le squelette.

Les moyens brésiliens, en plein développement depuis l'ouverture d'échanges commerciaux et pétroliers avec la Bolivie, sont proportionnellement moins abondants pour un Etat Fédéral couvrant la moitié des territoires de l'Amérique Ibérique. Mais les 30.000 km. de lignes ferroviaires brésiliennes, souvent à voie unique, sont prolongés, dans le haut, par l'Amazone et ses affluents qui, sur 50.000 km., desservent rudimentairement les richesses de la forêt équatoriale. Au vrai, ils marquent le terme de la Carreiera qui s'arrête à Rio de Janeiro, ayant achevé son périple de 20.000 km. à travers les plantations bordant, en face de l'Afrique, la côte Atlantique.

*

Ce terme, dans une région en plein bouleversement commercial, caractérise la souplesse et l'audace du système de transport adopté. En s'adaptant à des contrées aussi

diverses que celles de l'Amérique centrale, méridionale et tropicale, autrefois isolées, et qu'elle réunira brusquement, l'autoroute fera profiter matériellement chacune des richesses agricoles et industrielles de l'autre. Elle réalisera, parallèlement aux voies routières asiatiques, celles-là en grande partie sous-marines, de l'autre côté du Pacifique, une expérience de liaison territoriale et économique qu'il conviendra de suivre avec intérêt. Aussi bien, cette expérience ne pourra s'achever pleinement que par la coordination des transports si divers de l'Amérique Latine, à la description desquels il était nécessaire de s'attacher.

Edouard BORNECQUE.

# ACTUALITÉS ET DOCUMENTS

## I. — L'Eglise russe et l'émigration.

Quelles que soient les raisons qui aient pu amener cet événement, l'élection récente du métropolite de Moscou, Mgr Serge, au trône de Patriarche de toutes les Russies, resté vacant depuis la mort, en 1925, du Patriarche Tykhon et la réintégration quasi-officielle de l'Eglise orthodoxe dans la vie de l'Etat soviétique ne pouvaient manquer de provoquer des réactions diverses dans les milieux de l'émigration russe, qui portent en général aux questions religieuses un intérêt d'autant plus grand que l'orthodoxie est restée pour eux, avec la langue, le dernier lien qui les rattache à la Patrie perdue.

Cependant, malgré de nombreuses tentatives, une unité complète n'a jamais pu être réalisée entre les chefs religieux de l'émigration. Les paroisses orthodoxes russes disséminées en Europe et en particulier celles de France — où existaient déjà avant la Révolution de 1917 un clergé établi à demeure et plusieurs églises destinées aux nombreux Russes des hautes classes qui faisaient de fréquents séjours à Paris ou dans nos villes de plaisance, — relèvent aujourd'hui de quatre organisations ecclésiastiques distinctes, entre lesquelles elles se répartissent, non selon un principe de proximité géographique, mais d'après les préférences des prêtres desservants et de leurs fidèles.

1° — C'est d'abord le Synode des évêques russes à l'étranger, dont le siège est depuis 1920 à Carlovtsi, en Serbie et dont le président est actuellement le métropolite Mgr Anastase. Considérant le Patriarche Tykhon comme prisonnier des Soviets, le Synode a constitué une organisation indépendante, en attendant des jours meilleurs, et a prétendu s'arroger la juridiction suprême sur tous les ecclésiastiques russes à l'étranger. Mais il a rencontré dès le début de vives oppositions dans l'exercice d'un pouvoir qu'il ne tenait que de lui-même et a été solennellement condamné dès 1922 par le Patriarche Tykhon. Très marqué au point de vue politique, le Synode représente la fraction la plus conser-

vatrice de l'émigration et n'a jamais fait mystère de son activité monarchiste. Il groupe des fidèles surtout dans l'Europe centrale et balkanique. (Il ne faut pas oublier que jusqu'en 1941 la Yougoslavie n'avait pas encore reconnu le gouvernement des Soviets et que l'ancien représentant du tsar à Belgrade y conservait une position officielle). Quelques églises russes de France se sont également rattachées au Synode pour des raisons plus politiques que religieuses.

2° — La seconde fraction est celle de Mgr Euloge, métropolite de Paris. Nommé Exarque pour l'Europe occidentale par le Patriarche Tykhon, Mgr Euloge a prétendu se maintenir en dehors de toute question de régime politique et s'est toujours montré soucieux de ne pas se séparer complètement de l'Eglise de Moscou. En même temps que le métropolite Platon, nommé dans les mêmes conditions Exarque pour l'Amérique du Nord, il est entré en conflit, surtout après la mort de Tykhon, avec le Synode de Carlovtsi, dont ils refusèrent finalement l'un et l'autre, en 1927, de reconnaître l'autorité et qui prétendit même les déposer. Mais ils ne s'inclinèrent pas, déclarant tenir leur pouvoir du véritable chef de l'Eglise russe, le défunt patriarche Tykhon, régulièrement élu par un Concile national et auquel son attitude courageuse en face de la persécution communiste avait valu un respect universel. Ils furent approuvés par le Patriarche oecuménique de Constantinople, dont l'Eglise russe a toujours reconnu, en théorie du moins, la primauté d'honneur et auquel Mgr Euloge a déclaré, depuis, se rattacher provisoirement, jusqu'à ce que les événements permettent le rétablissement de relations normales avec l'Eglise nationale. Ces relations n'avaient d'ailleurs jamais été complètement interrompues et même, en 1928, Mgr Euloge avait vu ses pouvoirs confirmés par le métropolite de Moscou, Mgr Serge, l'actuel patriarche, qui agissait alors en qualité de vicaire et gardien du trône patriarcal. La plupart des églises de France et de Belgique relèvent de lui, en particulier la Cathédrale parisienne de la rue Daru et les grandes églises de Nice et de Biarritz.

3° — Cependant, en 1930, les liens s'étant relâchés entre Mgr Euloge et Mgr Serge, une nouvelle fraction s'est constituée, dont le centre est, à Paris, l'Eglise de la rue Petel et qui dépend directement et formellement de l'Eglise patriarcale russe et de son chef, Mgr Serge. Ce dernier prit en main le gou-

vernement de l'Eglise russe dès 1925, quelques mois après la mort de Tykhon, avec les fonctions de vicaire et gardien du trône patriarcal, fonctions qu'il a remplies, jusqu'à son élection récente, en vertu d'une désignation du patriarche défunt : celui-ci avait laissé, en effet, une liste de cinq noms ; Mgr Serge était le cinquième, mais il resta bientôt seul, les autres étant morts ou se trouvant empêchés par les événements politiques. Après avoir été un moment incarcéré, Mgr Serge négocia en 1927 un accord avec les Soviets et il obtint une certaine légalisation de sa situation : il se soumit au gouvernement de fait en déclarant que la religion est indépendante des divers régimes politiques. Bien que la crise révolutionnaire eût amené, du vivant même de Tykhon, la naissance, à côté de l'Eglise dite Synodale, de tendances réformistes et modernistes, celles-ci ont rapidement décliné et la majorité des orthodoxes de Russie s'est groupée de plus en plus derrière le chef de l'Eglise patriarcale, qui a pour elle la tradition et la continuité ; sa reconnaissance officielle par Staline ne peut qu'accélérer le mouvement.

4° — Enfin, en novembre 1941, on a vu s'organiser en France, sous le nom de « Mission orthodoxe russe en France », une quatrième juridiction autonome, dont le siège est à Guéret, sous l'autorité du protopresbytre André Wlassky. Le but recherché était d'une part d'assurer le service religieux des Russes de France dont les événements avaient encore accru la dispersion et dont beaucoup s'étaient repliés dans la zone sud, d'autre part d'étendre éventuellement son activité aux territoires de la Russie occupée, mais à cet égard la Mission n'a pu obtenir des autorités occupantes les autorisations nécessaires. Néanmoins, pour être à même de mener à bien cette double tâche, les membres de cette Mission ont été soustraits à la juridiction de l'Ordinaire et autorisés à entrer en rapport direct avec toutes les juridictions orthodoxes russes. Dans les cérémonies du culte, ils mentionnent à la fois au Memento le nom des trois chefs religieux, dans l'ordre suivant : Mgr Serge, Mgr Euloge, Mgr Anastase. Des prêtres itinérants, dépendant de la Mission, desservent de nombreuses communautés russes disséminées dans le Midi de la France.

D'ailleurs les membres de l'Eglise patriarcale en France et de la Mission, de jeunes prêtres en général, formés à la dure école de l'exil et libérés des préventions et des mesquineries poli-

tiques de leurs aînés, comptent aujourd'hui parmi les éléments les plus actifs du clergé de l'émigration.

Dans les églises dépendant de ces deux dernières juridictions, le changement ecclésiastique survenu en Russie a été aussitot enregistré et dans les prières, le titre de patriarche, reconnu à Mgr Serge, non cependant sans l'opposition de quelques fidèles. Le 8 octobre la fête de St Serge, saint national russe et patron du nouveau patriarche, y a été célébrée cette année avec une ferveur particulière.

Par contre le métropolite Anastase vient de prendre nettement position contre le patriarche et de publier une protestation dans la *Tserkovnaïa Jizn*, organe officiel du Synode de Carlvotsi. Tout en constatant que le gouvernement soviétique est obligé actuellement, sous la pression des circonstances, de faire certaines concessions à l'Eglise devant le renouveau incontestable du sentiment religieux chez le peuple russe, et cela dans le double but de renforcer le front national et de provoquer une impression favorable à l'étranger, en particulier parmi les populations orthodoxes des Balkans, Mgr Anastase refuse de reconnaître le patriarche Serge comme chef suprême de l'Eglise orthodoxe russe, prétextant que son élection se serait faite sous la pression de la puissance laïque et en violation des règles canoniques.

Quant à Mgr Euloge, de Paris, fidèle à l'attitude prudente qu'il a toujours observée et soucieux de ne pas mêler les questions religieuses et politiques, il a gardé jusqu'à présent la plus grande réserve devant un événement dont les arrières-plans politiques sont évidents et les répercussions du même ordre sans doute plus importantes encore.

## II. — L'Eglise russe et les slaves catholiques.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, l'élection du patriarche de Moscou, mettant fin à une vacance qui s'était prolongée depuis 1925, et la normalisation des rapports entre l'Eglise orthodoxe russe et l'Etat stalinien ont éveillé un vif intérêt non seulement chez les autres Slaves orthodoxes, mais également chez certains peuples slaves catholiques. C'est ainsi que Mgr Hala, conseiller ecclésiastique auprès du gouvernement tchécoslovaque émigré de Londres, a exprimé sa joie de voir finalement récompensée la fidélité héroïque et inébranlable que le peuple russe a témoignée depuis vingt ans à la foi de ses pères, en dépit de toutes les

persécutions et propagandes hostiles. Il a rappelé à cette occasion les liens historiques et sentimentaux qui unissent à l'Eglise de Russie les catholiques tchèques et slovaques. C'est en effet dans l'empire de Grande Moravie, qui englobait alors Bohême, Moravie et Slovaquie, qu'au IXe siècle, à une époque où l'unité chrétienne n'avait pas encore été rompue par le Schisme, les premiers apôtres des slaves, les deux frères Cyrille et Méthode, ce dernier sacré à Rome évêque de Moravie par le pape, vinrent, à l'appel du Souverain Rostislav, évangéliser les populations slaves encore païennes. Avec l'approbation du Pape Jean VIII, ils traduisirent en langue slave, à l'intention des nouveaux convertis, les Livres Saints et la liturgie byzantine, les dotant ainsi d'une liturgie en langue nationale slavonne, qui était appelée à de brillantes destinées, puisque c'est celle-là même qui est aujourd'hui en usage dans l'Eglise russe et chez tous les Slaves de rite oriental, et qu'elle a suivi l'expansion russe jusqu'en Extrême-Orient et en Alaska, unissant dans la même prière 150 millions environ de chrétiens unis ou séparés de Rome. (Le Slavon, appelé encore paléoslave ou staroslave, est aux langues slaves modernes à peu près ce qu'est le latin aux diverses langues romanes).

Par une évolution curieuse, cette liturgie slavonne qui devait connaître une telle fortune allait être, peu d'années après, éliminée de son pays d'origine par l'action d'un nouveau Souverain, qui, orientant décidément son Etat vers l'Occident, substitua le rite latin au rite slave. Elle se répandit par contre dès la fin du IXe siècle chez les Slaves balkaniques, d'où elle passa au Xe siècle en Russie. Les disciples de St Méthode, chassés de Moravie, furent accueillis avec ferveur par le tzar bulgare Boris 1er, le premier tzar chrétien ; ils poursuivirent avec succès l'évangélisation des Serbes et des Bulgares, déjà commencée par des missionnaires grecs, et ils introduisirent leur liturgie slavonne. Lorsqu'en 989 le prince de Kiev, Vladimir-le-Grand, embrassa le christianisme pour épouser une princesse byzantine et força son peuple à l'imiter, ce furent des prêtres bulgares envoyés de Constantinople qui, tout naturellement dans ce pays slave, firent admettre le rite byzantin en slavon, comme il existait déjà chez eux.

Par la suite, ces jeunes Eglises slaves furent peu à peu entraînées par les Grecs dans la dissidence, mais longtemps encore après le schisme de Photius les princes russes aussi bien

que les chefs serbes ou bulgares entretinrent des relations avec la papauté. C'est beaucoup plus par le jeu des circonstances, de l'éloignement ou des compétitions politiques, que par une volonté consciente de séparation, qu'elles se trouvèrent finalement séparées de Rome : schisme de fait, à l'origine du moins, bien plus que d'intention.

Parlant en catholique et en slave, Mgr Hala a exprimé également l'espoir que le renouveau religieux russe dans les circonstances actuelles puisse créer un climat favorable au retour de la Russie à l'Unité et à la réalisation de cette union de tous les Slaves dans la Foi, qui a toujours été le vœu le plus cher des catholiques tchécoslovaques. Depuis le siècle dernier, le clergé catholique tchèque et slovaque a milité avec ardeur en faveur de l'unité des Eglises, considérant que, de par sa position géographique et sa tradition nationale, sa mission particulière était de jeter un pont entre l'Orient orthodoxe et l'Occident catholique, sous le signe des Saints Cyrille et Méthode et de contribuer ainsi à combler l'abîme d'incompréhensions qui s'est creusé en 900 ans de séparation. Tel est l'objet de la « Société des Saints Cyrille et Méthode » et des Congrès pour l'Unité qui se tiennent régulièrement à Velehrad en Moravie depuis 1834 : le but de ces réunions, où se rencontrent catholiques de rite latin et de rite slavon et auxquelles sont également invités des orthodoxes, est d'amener les deux partis à une compréhension mutuelle, de répandre dans des cercles toujours plus larges, ecclésiastiques et laïques, l'intérêt pour l'union de tous les slaves dans la Foi et de jeter les bases d'une information scientifique touchant ces questions si délicates.

Celles-ci apparurent d'autant plus actuelles lorsqu'en 1918 fut constituée la République tchécoslovaque, qui comprenait dans sa partie orientale, en Slovaquie orientale et Russie Subcarpatique, des populations en majorité orthodoxes et mixtes. Le Saint-Siège manifesta à plusieurs reprises sa compréhension et ses encouragements pour l'intérêt porté par les catholiques tchécoslovaques à la cause de l'unité en même temps qu'à la liturgie slavonne. Benoit XV en donna une preuve insigne lorsque par un *motu proprio* de 1920, il accorda aux prêtres tchécoslovaques l'autorisation de célébrer à certaines dates (en particulier le 5 juillet, fête des Saints Cyrille et Méthode), dans certains sanctuaires catholiques romains du pays, la messe de rite latin en langue

slavonne. Notons d'ailleurs que le Pape ne faisait par là qu'étendre à la Tchécoslovaquie un privilège qui existait déjà anciennement et de manière plus étendue chez les Slaves catholiques du Sud, pour le groupe important des « Glagolites » de Dalmatie — autre pays slave catholique qui a toujours manifesté un intérêt des plus marqués pour les choses de l'Eglise orientale, et il n'est pas de plus ardent artisan de l'Unité que le grand prélat croate de la fin du siècle dernier, Mgr Strossmayer, évêque de Djakovo, l'un des fondateurs et principaux animateurs des Réunions de Velehrad.

Le dernier Congrès de Velehrad, tenu avant la guerre actuelle, avait même conseillé, pour donner aux fidèles du rite romain l'occasion de se familiariser avec le rite oriental, d'organiser dans toutes les paroisses catholiques de Bohême et de Moravie une « Journée du rite oriental »,au cours de laquelle un prêtre *uniate* serait invité à venir célébrer les offices selon la liturgie slavonne, et cette initiative avait rencontré le plus vif succès.

Dissiper les préventions injustes qui opposent les catholiques de rite latin aux catholiques de rite oriental ou *uniates*, considérés trop souvent encore comme des catholiques de seconde zone, malgré l'enseignement constant de l'Eglise, c'est évidemment la première tâche à remplir avant de s'attaquer aux difficultés plus graves qui séparent catholiques et orthodoxes.

Mais, il faut bien le dire, cette tâche est grandement facilitée dans les pays slaves par l'attrait indéniable qu'exerce sur eux la liturgie slavonne, car le slavon est une langue morte à un degré bien moindre que le latin et il demeure en général directement compréhensible pour les Slaves modernes.

Pierre DEJEAN.

# REVUE DES LIVRES

Th. Deman. — **Le Mal et Dieu** — Paris, Aubier, 1943. In-8°, 190 pages.

A toutes les époques, ceux qui mettent à l'origine du monde un Dieu bon ont senti le besoin de s'expliquer sur le mal. En face des événements actuels, cause de tant de souffrances, la question se pose avec une acuité redoublée. Le P. Deman a voulu, en un volume largement accessible par ses dimensions et sa manière de traiter le sujet, fournir un apaisement aux âmes troublées.

Le mal dans l'Univers, hors de l'homme, s'explique par la perfection même du monde qui exigerait qu'il comprît des êtres corruptibles. Si bien que ce que nous appelons le mal « ajoute à la beauté du monde » (P. 20) et que « Dieu est plus glorifié d'avoir fait un univers où le mal a sa place » (P. 25). Lorsqu'on passe à l'homme, le problème se complique car il y a, selon la distinction classique reprise par l'auteur, le mal que nous faisons « malum culpae » et le mal que nous subissons « malum poenae ». Le mal que nous faisons, le péché, Dieu ne le veut pas et la liberté humaine en est seule responsable. Tout en reconnaissant la facilité qu'apporte, pour justifier Dieu, l'idée d'une grâce suffisante donnée à tout homme, c'est sans y recourir que le P. Deman poursuit sa démonstration. Le mal subi, la peine est voulue et causée par Dieu : s'il était réparti proportionnellement à la culpabilité, il ne poserait pas de problème spécial ; mais ce n'est pas le cas. Après avoir souligné le lien du péché et de la peine là où il existe sans qu'on l'aperçoive facilement, le P. Deman entreprend de montrer comment s'explique, par le jeu des différentes solidarités, cette extension de la peine au delà de la responsabilité personnelle et comment Dieu y poursuit toujours un bien. Si l'homme sait en faire une satisfaction, ou une peine médicinale, elle devient un bien pour lui ; si elle est un pur châtiment, elle est un bien pour l'ordre du monde (P. 108).

Mais si Dieu n'est pas l'auteur du péché, il l'a néanmoins permis. Pourquoi ? La permission du péché s'explique par le dessein de l'Incarnation. Mais la Rédemption ne profite pas en fait à tous les hommes et les anges déchus n'en bénéficient pas. Dieu permet les péchés non réparés pour la perfection qui résulte de la manifestation de sa justice qui est source d'une nouvelle beauté dans le monde : « grâce à ces coupables affligés, une beauté spéciale apparaît dans l'œuvre de Dieu » (P. 118). « Lorsqu'il (Dieu) permit le péché des anges, Il n'avait pas en vue leur salut, mais la manifestation en eux de sa justice » (P. 123).

Le P. Deman poursuit son exposé avec une clarté et une précision qui, en ces matières difficiles, font grand honneur à son talent. Y trouvera-t-on une totale satisfaction ? Si cette doctrine dont tous les éléments peuvent se réclamer de très grands noms, donnait une réponse décisive, comment le problème du mal ne serait-il pas une question classée au lieu d'être cette pointe lancinante qui nous tient toujours en éveil ? L'examen des conditions morales et spirituelles indispensables pour que la présence du mal, je ne dirai pas soit expliquée, mais cesse d'être un scandale, amènerait peut-être un changement de point de vue. Dans la position qui est ici adoptée, Dieu finit certes par être justifié, mais ne lui donne-t-on pas, qu'on le veuille ou non, tout le long de l'examen, figure d'accusé ? Or la raison humaine qui s'interroge sur le mal a-t-elle le droit de prendre cette attitude de juge ?

Au surplus l'idée de l'ordre et de la beauté du monde peut-elle donner tout ce qu'on attend d'elle ici ? L'explication du mal dans l'Univers, qui constitue un optimisme cosmique si on en fait simplement un spectacle, ne devient-il pas un pessimisme radical si l'on y voit, même à l'état élémentaire, une subjectivité et une intériorité, car le mal, qui reste réel pour celui qui le subit, apparaît comme une condition nécessaire du Bien. La bonté ontologique de l'Univers implique comme un de ses constituants, le mal de ceux qui y vivent. La difficulté est encore plus redoutable quand c'est le mal des créatures spirituelles qui est condition d'un ordre plus beau. Je crois que la répugnance devant cette conception ne s'explique pas seulement par une sensibilité trop humaine. L'appel à la manifestation de la justice de Dieu ne paraît pas décisive. Que signifie en effet cette manifestation ? Les élus, qui connaissent Dieu en lui-même, n'ont pas besoin de voir sa justice agir dans un châtiment, pour la connaître. On n'en voit donc pas la raison d'être.

Le livre se termine par la traduction de quelques beaux passages, presque tous de Platon, de saint Augustin ou de saint Thomas.

Yves de Montcheuil.

Dom Jean Leclercq, O. S. B. — **Jean de Paris et l'ecclésiologie du XIIIe siècle** — (Coll. « L'Eglise et l'Etat au moyen âge). — Paris, Vrin, 1942.

Adalbert Hamman, O. F. M. — **La doctrine de l'Eglise et de l'Etat chez Occam, étude sur le « Breviloquium »** — (Etudes de science religieuse, n° 1). — Paris, 1942. Ed. Franciscaines, 8, rue Marie-Rose.

Ces deux études sont des thèses de doctorat en théologie présentées l'une devant la Faculté de Paris, l'autre devant la Faculté de Strasbourg repliée à Clermont. Toutes deux sont importantes pour

l'histoire de l'ecclésiologie médiévale. Toutes deux, sans excès comme sans fracas, sont en quelque sorte des réhabilitations.

Jean de Paris est un dominicain qui écrivait à Paris au début du XIV[e] siècle. Son traité « sur la puissance royale et papale » est un des nombreux traités de ce genre suscités par le grand conflit entre Boniface VIII et Philippe le Bel. Comme il s'oppose à la thèse des théologiens « pontificaux » d'alors, Jean de Paris passa souvent pour un précurseur du gallicanisme. En réalité, c'est un théologien thomiste, traditionnel et modéré, qui sait s'élever au-dessus des querelles immédiates. C'est ce que montre très bien Dom Leclercq, en étudiant successivement l'auteur et son temps, les sources de son traité, enfin les principaux points de doctrine qui s'y trouvent contenus. Ouvrage très lisible, dont l'érudition, qui est grande, n'est jamais indigeste, et qui, même dans les parties qui n'apportent pas à proprement parler du nouveau, fournit au lecteur non spécialiste un riche panorama des idées et des méthodes courantes au milieu du moyen âge.

Dom Leclercq publie en appendice le texte du *De potestate regia et papali*. Publication d'autant plus heureuse, que le texte de l'édition Goldast, où nous étions jusqu'ici condamnés à le lire, est extrêmement défectueux.

Le R. P. Adalbert Hamman n'avait pas à faire une édition critique du *Breviloquium de potestate papae*, qui a été édité en 1937 par M. Baudry. En revanche, l'analyse qu'il en institue s'imposait. En effet, la doctrine du célèbre franciscain sur le problème des deux pouvoirs restait obscure. S'il avait, après de nombreux écrits polémiques, abordé la discussion théorique, il avait présenté celle-ci sous la forme d'un *Dialogue*, dans lequel chacun des interlocuteurs énonçait librement les idées les plus hardies sans qu'on eût le droit d'y voir jamais la pensée même d'Occam. Or, le *Breviloquium*, découvert en 1928 par R. Scholz, apporte un supplément d'information précieux et sans doute décisif. Il ressort de son examen que, tout en limitant le pouvoir ordinaire de l'Eglise au domaine spirituel, Occam n'exclut pas certaines interventions exceptionnelles en matière temporelle ; il n'est donc pas le révolutionnaire qu'on a dit, mais simplement un théologien critique, gardant lui aussi, malgré certaines violences de ton, une position modérée entre le radicalisme de Marsile de Padoue et celui de ses adversaires.

Suivant pas à pas son texte, le R. P. Hamman le divise en trois parties. C'est d'abord une réfutation de la théorie qui attribue au pape la plénitude des deux pouvoirs. C'est ensuite une revendication d'indépendance pour l'Etat : le pouvoir temporel n'est pas une délégation du spirituel, et l'on ne saurait dire qu'il n'y a ni vraie propriété ni vraie souveraineté hors de l'Eglise. Occam aborde enfin le problème de l'Empire, auquel il s'intéressait personnellement, ayant pris une part active au conflit de Louis de Bavière et de Jean XXII : en dehors de

l'investiture papale, il existe un pouvoir impérial légitime, qui vient de Dieu mais par l'intermédiaire du peuple.

Ni dans la pensée d'Occam, ni dans celle de Jean de Paris, nous ne chercherons une réponse directe à nos problèmes actuels, qui sont autrement complexes. L'intérêt historique de ces deux excellents ouvrages n'en est pas moins considérable. Plus limité dans son objet que celui de dom Leclercq, l'ouvrage du R. P. Hamman se distingue par les mêmes qualités de solidité, d'ordre et de clarté. De tels travaux sont de ceux qui augmentent et précisent nos connaissances.

Si l'on veut bien nous permettre un léger reproche, nous demanderons aux deux auteurs, dont la méthode est habituellement si rigoureuse, pourquoi ils emploient l'un et l'autre cette expression d' « augustinisme politique » qui ne correspond, de l'aveu universel, ni à la doctrine authentique de saint Augustin, ni à une façon traditionnelle de désigner les théories dont il s'agit. Il y a là un être de raison, dont l'existence encore courte ne mérite pas de se perpétuer.

Henri DE LUBAC.

Robert LANGERON. — **Politique d'abord** — Souvenirs et anticipations. Plon, Paris, 1943. 235 pages.

Le haut fonctionnaire qui fut, sept années durant, préfet de police de Paris, nous offre ici, dit-il, pour « servir » encore, le fruit de son expérience et de ses réflexions. Sous un titre qui se veut retentissant, il s'agit simplement d'établir, contre notre goût anarchique du libéralisme économique et notre renaclement traditionnel devant l'effort fiscal, la nécessité première, indiscutée, d'une Raison d'Etat, la primauté d'une Politique contraignant avant tout l'Economique à subordonner tous intérêts étroitement individuels au développement harmonieux, planifié, de la Communauté nationale. Les erreurs du passé, analysées dans la première partie : *Hier*, démontrent, par leurs méfaits, ce que devra être l'effort constructif de *Demain* (2ᵉ partie) : dans les restrictions maintenues et sous le contrôle du crédit, avant tout une « Economie d'équipement », une « organisation de la pénurie ». La question du régime futur, proprement politique, reste hors cause : quel que soit celui-ci, le salut national commandera une technique précieuse, maniée par de fortes mains, dans la ligne ci-dessus indiquée, impitoyable aux égoïsmes individuels.

On ne saurait contester, en ce moment moins que jamais, la vérité de fond de la thèse ni la justesse de ses directives. Etant donné l'ampleur de sens que revêt ici, de droit, le mot « Politique », on pourrait souhaiter que plus large attention eût été accordée en particulier aux conditions de valeur morale à exiger d'abord du Chef et des

grands fonctionnaires incarnant la Raison d'Etat : une référence sans réserve, à plusieurs reprises, à Philippe le Bel n'y supplée pas.

Livre de Français réfléchi, clairvoyant, qui veut éviter à ses concitoyens, pour quand viendra la paix, les erreurs commises par leurs aînés de 1918 en matière économique et donc guider à temps dans cette voie leur « départ » pour le redressement.

Louis BARDE.

DANIEL-ROPS. — **Par delà notre nuit** — Ed. Robert Laffont, Marseille, 1943. 210 pages. Prix : 42 fr.

Projeter par delà les ténèbres présentes notre pensée vers l'avenir, prévoir « une civilisation entièrement différente de la nôtre », avec réduction progressive du temps de travail (et parallèle accroissement des heures de loisirs), où les produits de la terre et des machines seront tellement multipliés qu'ils arriveront facilement au dernier des hommes, — c'est pour nous convaincre que cela sera, c'est pour nous y préparer que ce livre est fait.

A vrai dire, les 160 pages du volume ne sont que la paraphrase des 50 pages de l'*Introduction*. A la rigueur celle-ci, un peu étoffée, eût suffi. Il y a des répétitions — quasi textuelles — assez désagréables; et cet allongement de la pensée semble nuire à sa vigueur, à son influence sur le lecteur.

Il reste que ces vues sont intéressantes, posent assez nettement un énorme problème, sans pouvoir évidemment en préciser dès maintenant les solutions. Si le monde était raisonnable..., si le monde était chrétien... Mais il n'est ni l'un ni l'autre. Et il est peu probable que l'actuel cataclysme le décide à devenir l'un et l'autre. L'organisation « communautaire » de la technique, avec l'homme pour but et non le profit : le projet est admirable, le plan paraît simple, mais la réalisation est bien difficile du fait des passions, des appétits, des concurrences... Quelle force sera assez puissante pour convaincre les capitalistes qu'ils doivent penser aux corps et aux âmes plus qu'aux machines et aux bénéfices ? pour convaincre les travailleurs libérés qu'ils doivent songer à leur culture, à leurs devoirs familiaux plus qu'au sport ou au cinéma ? pour convaincre les citoyens tout court que le travail humain nécessaire en marge des machines devra être réparti équitablement entre tous par une sorte de « service civil » analogue au service militaire ? « Si l'humanité entendait sa mission » murmure l'auteur. Hélas !

« Il faut, ajoute-t-il, lui imposer notre loi, la loi spirituelle, morale, chrétienne. » Parfait. Devant cette invasion certaine d'un bien-être de moins en moins coûteux, maintenons *per fas et nefas* le droit des âmes, les devoirs des consciences ; aux améliorations bienfaisantes de la vie matérielle, associons la transformation morale des cœurs...

Nous voici une fois de plus au rouet ! Que verront les générations en route ? Le chaos du monde, perdu de plaisir animal devant ses inventions mécaniques ; ou l'ordre du monde, ravi de joie humaine devant les échanges fraternels des biens et de l'amour ?

Maurice RIGAUX.

Marcel LOBET. — **Histoire mystérieuse et tragique des Templiers** — Soledi, Liège, 1943. 274 pages.

Après de longues, de passionnées discussions, il semble que l'entente dans le jugement à porter sur le procès des Templiers soit en marche. Et cette entente va à déclarer leur condamnation injustifiée, inique. C'est en ce sens que conclut M. Marcel Lobet après un examen sévère, minutieux des éléments du procès. Les aveux ont été arrachés aux prévenus par des tortures atroces. Les hauts dignitaires les rétractèrent, sachant que leur rétractation les condamnait comme relaps à la peine du feu. *L'Affaire* fut montée par Philippe le Bel à court d'argent, selon la manière dont Guillaume de Nogaret avait déjà usé à l'égard de Boniface VIII. N'ayant plus l'emploi de leur activité aux Croisades, les Templiers s'étaient faits les banquiers de la royauté, de toutes les transactions commerciales, témoignant d'ailleurs dans leurs opérations d'un vrai génie financier. De là, des jalousies, des convoitises. Le malheur des Templiers fut, en ces circonstances tragiques, de n'avoir été défendus que par un pape valétudinaire, hésitant, attaché à une impossible conciliation (encore Clément V supprima l'ordre, mais ne le condamna pas), d'avoir eu à leur tête Jacques de Molay, un chef dont l'honnêteté n'a pu être sérieusement contestée, mais à qui manquaient la netteté et l'ampleur de vue, une énergie et une constance de volonté à la hauteur de la situation.

Tout cela, M. Marcel Lobet l'établit victorieusement. On pourrait ajouter que les accusations monstrueuses portées contre les Templiers se sont produites brusquement sans être préparées par des révélations partielles, sans *fuites* préalables : ce qui les rend bien suspectes. En outre, soit dans les locaux des Templiers, soit dans les dépôts actuels d'Archives il n'a été trouvé aucun écrit qui justifie ces accusations. Puisse l'étude consciencieuse, impartiale de M. Marcel Lobet aider à faire dans les esprits la lumière.

Lucien ROURE.

Jean VIGNAUD. — **Frère Charles, ou la vie héroïque de Charles de Foucauld.** — Albin Michel, Paris, 1943. 316 pages, 16 hors-texte en héliogravure. Prix : 40 fr.

Après tant de livres déjà, et tant d'articles sur le Père de Fou-

cauld, y a-t-il encore bien des choses nouvelles à nous dire ? M. Jean Vignaud, à force d'enquêtes auprès des anciens amis de l'ermite, ceux de Saumur et d'Alger, de Sétif et du Hoggar, a cru pouvoir essayer ce nouveau portrait, nous dit-il, qu'on pût lire « comme un roman d'amour ». D'amour divin, bien entendu, et aussi d'amour pour la chère Afrique, le cher Maroc, les chers Berbères. Le lecteur est entraîné sur le chemin montant, qui, parti d'assez bas, aboutit aux cimes.

Il faut bien le dire, sur cette ascension de l'âme, le mieux encore est de laisser là les biographes, et de demander au « frère Charles » lui-même, ce qu'il a pu livrer de ses secrets d'intimité divine, dans ses « *Ecrits spirituels* ». Nous en savons qui aiment à chercher là de quoi nourrir leurs méditations personnelles.

Un point aurait mérité d'être traité dans un chapitre à part, la doctrine missionnaire du Père de Foucauld devant l'Islam. Doctrine qui est celle aussi du cardinal Lavigerie, et qui est l'âme des œuvres essayées aujourd'hui dans ce milieu réfractaire.

Alexandre BROU.

Jean ROSTAND. — **Hommes de vérité : Pasteur — Claude Bernard — Fontenelle — La Rochefoucauld** — Stock, Paris, 1942. 210 pages. Prix : 23 fr.

Le choix de ces quatre auteurs comme hérauts de la vérité est dû à des raisons faciles à deviner pour qui connaît l'œuvre scientifico-littéraire de M. Jean Rostand.

Les deux premiers « dont l'un était plein de foi et l'autre plein de doute » avaient en commun leur totale soumission au fait. « Ils furent et ils demeurent, écrit l'auteur, les maîtres de tous ceux qui ne tolèrent dans la science aucune influence extérieure, qui se refusent à toute obédience métaphysique ou partisane, et ont pour unique souci l'établissement d'une vérité par quoi ils ne sauraient être déçus ni gênés puisqu'il ne lui demandent que d'être elle-même » (p. 16).

Fontenelle est loué d'avoir agi « sur notre merveilleux Renan », d'avoir cru à la science en aristocrate de l'esprit et repoussé tout dogmatisme. Quant au pessimisme foncier de La Rochefoucauld, n'est-il pas justifié par les mœurs contemporaines tout autant que par celles de l'époque de la France ? « Car, en somme, dans la vie de chaque jour, nous devons reconnaître que La Rochefoucauld est terriblement et monotonement vrai. Dégoûtamment vrai » (p. 203). Aucun espoir d'ailleurs que l'humanité s'améliore, « car la biologie nous défend de croire au perfectionnement de l'animal humain. Dès lors que rien ne se transmet à la descendance des acquisitions morales, des effets

de l'éducation, l'homme restera celui qu'il est, même après des millénaires de civilisation » (p. 210).

La notice des éditions sur « Hommes de vérité » n'hésite pas à saluer en M. Jean Rostand « un de leurs authentiques descendants », dont l'œuvre est « digne de ses grands patrons ». Devant cette réclame ingénue Fontenelle sans doute sourirait, mais quelle ne serait pas la colère de Pasteur !

Jean ABELÉ.

**Lettres du Père Charles de Condren** (1588-1641). Publiées par Paul Auvray et André Jouffrey, prêtres de l'Oratoire. LIII, 596 pages. Editions Le Cerf, Paris, 1943.

Le recueil des lettres du Père de Condren — 170 en tout — est peu de chose en regard des 949 pièces que renferme la correspondance de Bérulle, des 2.100, des 3.323 lettres de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales. Il écrivait très peu : raison de plus pour ne rien laisser perdre de son héritage littéraire. C'est autrement qu'il exerçait une influence qui fut profonde. On le retrouve dans ses lettres spirituelles mais pas tout entier. Il en est d'une belle précision, dans ce style net et dépouillé. Il en est aussi d'obscures à force de plénitude. Il n'y faut chercher ni couleur, ni sourire. Rien ou peu de chose du charme qui était l'âme de sa conversation. Mais ces lettres austères sont à lire de près si l'on veut avoir le secret de sa doctrine. Il est là toujours, l'homme du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ, l'homme de l'anéantissement de la créature en union avec tous les anéantissements du Verbe incarné. Se laisser réduire à l'état d'hostie : tout est là.

Alexandre BROU.

R. P. PANICI, s. j. — **Le Christ et la souffrance** — Conférences de N.-D. de Paris, 1943. Editions Spes. Prix : 33 fr.

Il semble qu'une caractéristique du talent du R. P. Panici, c'est la simplicité : nulle emphase ou recherche de littérature, le vrai présenté clairement, sobrement. Voilà un don assez rare.

Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs ! Cette simplicité n'exclut pas la plénitude de la pensée, ni la vivacité de l'expression, ni même de place en place l'éclat d'une brillante comparaison. Mais toute l'attention est donnée aux exigences de la vérité, qu'il faut offrir sans biais ni ruse, avec un grand désir de la voir accepter par les cœurs droits.

Et cette « offre » n'est pas si facile ! Dans une question complexe comme celle de la souffrance, et alors que l'orateur dispose de peu de

temps, circonscrire le sujet à l'essentiel, partir de données définies, poursuivre de cercle en cercle une exposition lumineuse et convaincante, sans esquiver au passage les objections qu'il faut résoudre en quelques traits solides, laisser à l'auditeur la joie d'une intelligence satisfaite et d'une âme consolée, c'est une rude tâche. C'est celle que le P. Panici, par un labeur courageux et avec une maîtrise que les années perfectionnent, conduit ici à bonne fin.

Qu'est-ce que le mal et quel problème pose son existence, — comment l'homme, le chrétien, ont essayé de l'expliquer, — qui en est responsable, — quel remède divin le Christ propose à ceux qui souffrent, — peuvent-ils donc de leurs douleurs extraire un profit de valeur et, en les affrontant virilement, aller jusqu'à les transfigurer en objet d'amour ? Telle est la riche matière de ces conférences.

Profondément humaines, elles joignent à la lumière de vérité, et au réconfort d'une fraternelle affection, un stimulant vers plus de franchise et de courage et de paix dans nos vies. C'est assez dire leur bienfait.

Maurice RIGAUX.

Abbé J. PIROT. — **Allégories et Paraboles dans la vie et l'enseignement de Jésus-Christ** — Imprimerie Marseillaise, 1943. 296 pages.

Pas un recueil d'homélies, mais un cours fait « pour prendre l'Evangile à la lettre et le Christ au mot ». Programme moins facile qu'il ne paraît. « Le Sens des paroles du Christ » (1940) du R. P. Thibaut a fait comprendre à plusieurs combien la simple version de l'Evangile conserve de menus problèmes. L'interprétation des paraboles n'est pas non plus arrivée à une clarté qui exclut toute discution. Aussi lira-t-on avec profit les débats ouverts sous la rubrique « Nuances discutées » dans le commentaire de quarante-trois paraboles ou allégories, groupées en trois séries chronologiques, présenté par M. P., professeur au Grand Séminaire de Marseille. Naturellement, les ouvrages très personnels du R. P. Buzy sont particulièrement à l'honneur, et M. P., qui, comme lui, travaille sur le texte, a pris une franche liberté vis-à-vis de son devancier. La méthode de M. P. est exposée de façon didactique dans une préface d'une trentaine de pages, qui sont sans doute la conclusion de son travail, et donnent au lecteur une grande clarté pour suivre l'exégèse, qui est fine et cohérente. M. P. a voulu n'être pas « semblable à un maître de la couture à qui cent parisiennes commandèrent une toilette à la mode, et qui leur fit une robe de novice ». Aussi divise-t-il les genres avec soin, pour préciser la méthode d'interprétation qui convient à chacun. Ce qu'il dit des outrances, du trait principal, des traits littéraires, de la parabole « à cliché négatif », de la parabole « à chambre haute » importe finalement à l'intelligence du texte. Quelques notes, laconiques, redressent avec

autorité les déviations possibles des applications pastorales. La parabole du remplacement au festin vise une situation historique précise, il est difficile de retrouver le même cas ; celle du Mauvais Riche ne doit pas être édulcorée ; celle du Prodigue est faite non pour accabler le pécheur, mais pour le relever. On conçoit les félicitations de S. E. Mgr Delay pour les leçons destinées d'abord à ses séminaristes, mais qui intéresseront tous ceux pour qui l'intelligence de l'enseignement de Jésus est sans prix.

R. PAUTREL.

Chanoine C. BARTHAS — G. DA FONSECA, S. J. — **Fatima, merveille inouïe** — Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse ; et les « Croix du Midi », 3, rue de Constantine, Toulouse, 1943. 2e édition. 345 pages.

Cette seconde édition de l'ouvrage du Père da Fonseca, traduit par les soins de M. le chanoine Barthas, sera sans doute aussi rapidement épuisée que le fut la première. La pieuse curiosité des fidèles trouvera en effet dans ces pages un aliment sérieux pour sa ferveur et sa foi. Après un récit en 80 pages sur les apparitions, les pages les plus intéressantes sont certainement celles qui sont consacrées à l'histoire des voyants. Un exposé des principaux miracles et la description du pèlerinage nous fait invinciblement penser à Lourdes. Enfin une série de documents ecclésiastiques, comme la lettre de l'épiscopat portugais au lendemain de la guerre d'Espagne, ou le sermon de S. E. le Cardinal Cerejeira le 31 octobre 1942, rendent sensible et évidente la volonté du Divin Sauveur de redonner la paix au monde par le Cœur Immaculé de sa Mère.

Stanislas DE LESTAPIS.

Chanoine GLORIEUX. — **L'Heure du Curé de campagne** — Collection Rurale, 86, rue de Gergovie, Paris, 1943.

Nous ne saurions trop recommander ce petit manuel de Pastorale Rurale. On sent la prédilection sincère de l'auteur pour notre vaillant clergé des campagnes. Oui, comme il est dit dans la préface : « Un rôle de tout premier plan est actuellement réservé au clergé rural. L'importance extrême que tiennent dans la vie de la nation, l'agriculture et la paysannerie, la terre et qui la travaille », mérite en vérité qu'une plus grande part de notre littérature spirituelle soit désormais consacrée aux besoins des prêtres si isolés de nos villages. Non seulement ce petit livre rendra de grands services au jeune curé qui vient d'être nommé dans un bourg de campagne, mais il conviendrait que dès le séminaire tous les aspirants au sacerdoce s'en imprègnent. Que de vues profondes en effet sur les caractères de la religion du rural, de conseils pratiques sur la manière d'aborder les auditoires ru-

raux ! S'il était permis de formuler pourtant quelques souhaits, on aurait aimé, qu'en continuité avec ce qui est dit de l'Action Catholique à la Terre, l'auteur eût davantage développé ce qui n'est qu'amorcé p. 211 : la connaissance des problèmes de vie propres au milieu rural. Il arrive en effet souvent que même après de nombreuses années passées parmi des populations rurales, le pasteur le plus zélé soit encore embarrassé, lorsqu'il s'agit pour lui de rattacher à des causes sociales, les déficiences d'ordre humain, ou religieux, que manifestent ces mêmes populations. C'est ici qu'on souhaiterait pour le futur clergé rural, une initiation plus poussée, lors du séminaire, aux problèmes économiques et sociaux propres à la Terre. Cette initiation d'ailleurs servirait grandement le futur pasteur dans le lancement ou le soutien de ses groupes d'Action Catholique.

Stanislas DE LESTAPIS.

F. VARILLON, s. j. — **Prier avec l'Eglise. II : La Sainte Messe** — Bloud et Gay, Paris, 1943. 182 pages.

Ce petit livre ne veut être ni une histoire des rites et des textes de la messe, ni une théologie du sacrifice, encore qu'il témoigne par endroits d'une érudition puisée aux sources les plus sûres et qu'il traduise constamment, en des formules d'une densité et d'un éclat remarquables, une forte doctrine, d'inspiration surtout paulinienne, centrée sur le mystère christologique et trinitaire. C'est, comme l'annonce le sous-titre, un recueil de *méditations*, un commentaire des prières et des gestes de la Messe. C'est à peine si quelques phrases interrompent ici ou là cette méditation, soit pour marquer l'enchaînement et le sens des diverses phases de l'action liturgique, soit pour rassembler les éléments du *Mystère* chrétien (commentaire de l'Epître) ou pour dessiner les traits du visage de Jésus (Evangile). Seulement ce commentaire est nourri de la parole de Dieu. Il rend à l'âme habituée l'intelligence des signes sacramentaires et des gestes liturgiques. Il est *priant*, enfin... d'une prière virile, fervente et contenue, et c'est sans doute cette atmosphère ou, pour mieux dire, cette contagion de prière loyale et de générosité sans illusions qui constituent sa caractéristique essentielle. Il faut recommander ce livre à « ces hommes, ces femmes, dont les confidences révèlent qu'ils aspirent à être des *vivants*, et qu'un langage « religieux » discrédité, fade jusqu'à la nausée, faussement sentimental, détourne de la Source de la vie » (p. 53).

Jean BERNARD.

R. P. Valentin BRETON, O. F. M. — **Saint Bonaventure** — Aubier, Paris, 1943. 480 pages. Collection : Les Maîtres de la spiritualité chrétienne.

Conformément aux règles de cette collection, l'auteur nous offre

d'abord une substantielle étude (115 pages) sur la vie, l'œuvre et la doctrine de saint Bonaventure ; viennent ensuite de très larges extraits de ses œuvres spirituelles, dont certaines sont reproduites in extenso.

Différent de Thomas d'Aquin qui situe le Christ au milieu de la théologie mais pas au milieu de la philosophie, Bonaventure le met au centre de tout (p. 72) : grammaire, physique, mathématique, morale, métaphysique, théologie. Par là il nous déconcerterait si, au lieu d'un maître spirituel, nous cherchions un savant ou un philosophe, surtout étant donné l'autonomie que nous, modernes, attribuons aux disciplines rationnelles. Le Docteur Séraphique est avant tout un spirituel et le R. P. Breton a raison de le caractériser par les termes : Docteur de l'Unité dans l'amour.

Son enseignement se présente sous des formes qui peuvent étonner ou même rebuter un lecteur épris de méthode scientifique. On y trouve des divisions à n'en plus finir, tel le septuple septénaire des péchés capitaux, des sacrements, des vertus, des dons, des béatitudes, des demandes et des dots glorieuses (p. 419), ou encore : sept pas pour la purification, sept pas vers l'illumination, sept pas vers la voie unitive (p. 141). On devine tout ce qu'auront de factice ces divisions, simple prétexte à montrer tous les aspects religieux d'une question. De plus nous sommes au Moyen Age et les démonstrations de l'auteur procèdent par un déroulement de citations plus ou moins convaincantes et qui rappellent les « chaînes » si en honneur à l'époque. Mais dépassons la forme désuète et méditons simplement le texte, nous trouverons un Docteur d'une haute piété, d'un profond mysticisme.

Nous regrettons que le R. P. Breton, soucieux d'ordonnancer suivant un plan logique les textes qu'il nous livre et voulant les classer suivant la célèbre distinction des voies purificative, illuminative, unitive, ait fragmenté les écrits du Saint, de sorte que l'on trouve par exemple le *Bréviloque* coupé en cinq fragments et que la sixième partie précède la cinquième tandis qu'elle est séparée de la septième par l'*Itinéraire*.

Nous devons néanmoins louer hautement l'effort fait par un spécialiste averti pour nous faire goûter saint Bonaventure. Il y arrive par une exposition magistrale de la doctrine, une connaissance approfondie du texte et un soin minutieux de la traduction qui font de ce volume un remarquable document sur la spiritualité médiévale.

Emile DELAYE.

SAVONAROLE. — **Dernière Méditation,** traduite et présentée par Charles Journet — Editions de la librairie de l'Université de Fribourg, 1943, 148 pages. Prix : 4 fr. 50 (suisses).

C'est la première traduction en français d'un émouvant appel à la miséricorde divine — en paraphrase du psaume « Miserere » —

que Savonarole, gisant dans sa prison, eut le courage de mettre par écrit à la veille même de son supplice. Cris profondément chrétiens d'une humilité, d'un abandonnement à Dieu à quoi ne se mêle aucune récrimination contre les hommes. La méditation se continue, de même manière, sur les premiers versets du psaume XXX : « In te Domine speravi ». Là surtout se manifeste la robustesse de son espérance chrétienne. Quelques jours après, le 23 mai 1498, il montait sur le bûcher en récitant le Symbole des Apôtres. On ne trouvera dans ces textes aucune allusion précise aux malheurs personnels, à la grande aventure de leur auteur : simplement des considérations doctrinales et ascétiques et une imploration continue en forme directe, sur laquelle toute dure souffrance ou tout profond repentir peuvent modeler leur voix. L'édition, à la manière enviable de la Suisse, est magnifiquement présentée.

Louis BARDE.

Michel MOHRT. — **Les Intellectuels devant la défaite**. 1870 — Edit. Corréa, Paris, 1942. 200 pages.

Livre instructif, comme toute enquête bien menée sur un sujet précis et capable d'enseignement ; très actuel — encore qu'il s'agisse de notre défaite de 1870 — par les rapprochements qui s'imposent. L'auteur a recherché, d'après leurs ouvrages et leurs lettres, *comment* les écrivains les plus représentatifs d'alors *ont éprouvé le désastre*, quels sentiments ont jailli, quelles réflexions ont suivi. Il a interrogé successivement entre autres, Flaubert et George Sand ; Sorel et Taine ; Michelet et Veuillot ; Gobineau et Gasparin. Combien de tempéraments différents, de culture et de plis d'âme peu apparentables ! Chez eux tous, c'est d'abord la stupeur, la douleur profonde de leur patriotisme sous-jacent à tout. Puis dominant leur tristesse, la recherche du *pourquoi* de cette chute, du *comment* du relèvement.

Dix pages de conclusions par l'auteur, fortement pensées et bellement écrites, font, sur l'arrière-plan de nos soucis à nous d'à présent, la synthèse des idées recueillies par l'enquête. Et la leçon en est précieuse ; ce qui fut marqué avec insistance jadis vaut à cette heure : le meilleur et premier effort doit aller à la réforme morale, la cause foncière du désastre ayant été un affaissement moral du pays.

Quant aux suggestions d'ordre politique en vue du remaniement des institutions, tenu pour nécessaire par presque tous ces écrivains, on devine assez les divergences qui se font jour entre eux. On demeure étonné qu'aucun d'eux n'ait mis nettement en relief les causes « sociales » de la défaite. Dès lors pourtant la notation s'en imposait.

Les réflexions et avis les plus curieux, non pas les plus typiquement français, cités dans ce volume, seraient peut-être ceux de deux écrivains moins connus de notre grand public : Gobineau et Gasparin.

Louis BARDE.

Aug. Dupouy. — **Géographie des Lettres françaises** — Armand Colin, Paris. 224 pages. Prix : 19 fr. 50.

La géographie ne cesse d'étendre ses conquêtes. S'avisant, à juste titre, que l'enseignement littéraire, si scrupuleux à utiliser toutes les ressources de l'histoire, délaisse d'ordinaire les informations que la géographie pouvait lui fournir sur les écrivains et leurs œuvres, M. Dupouy s'efforce de montrer quel précieux auxiliaire est cette discipline pour une meilleure connaissance des lettres françaises. A vrai dire cette « géographie littéraire » est une « géographie historique », qui nous révèle, en une suggestive esquisse, la concurrence des dialectes, l'hégémonie successive exercée par nos provinces, ou le rayonnement permanent de certaines de nos villes, bref les voyages de l'esprit français au long d'une dizaine de siècles. Une seconde partie, beaucoup plus brève, on le regrettera, s'attache à dégager les « parentés » qui unissent les écrivains d'une même région. Avec prudence, l'auteur ne s'aventure pas avec Gourmont, Faivre ou l'abbé Dubos, à invoquer les influences déterminantes du sol ou des climats, il se tient sur le plan plus sûr des caractères psychologiques régionaux, au sujet desquels il eût consulté avec fruit les remarques d'un critique de la fin du XVII^e^ siècle, Baillet, en ses *Jugements des Sçavans sur les principaux ouvrages des auteurs.*

On souhaite à cet essai d'atteindre son but et de propager parmi ceux qui étudient les lettres françaises une conception plus large et plus naturelle du régionalisme littéraire. Mais nous les invitons à le dépasser en fouillant plus hardiment dans les remarquables travaux de géographie humaine, publiés depuis trente années par nos géographes. Ils y trouveront de solides matériaux pour des aperçus neufs.

François de Dainville.

Arthur Girault. — **Les colonies françaises avant et depuis 1815** — Recueil Sirey, Paris, 1943. 202 pages. Prix : 45 fr.

L'histoire de la colonisation française se divise en deux périodes bien distinctes, dont la première finit et la seconde commence en 1815. D'un immense empire colonial dont la superficie dépassait dix millions de kilomètres carrés, les traités de 1815 ne nous laissent que des vestiges : moins de 100.000 kilomètres carrés, mais dès lors commence un travail incessant de reconstruction progressive qui aboutit à la création d'un nouvel empire colonial : Afrique du Nord, Indochine, Madagascar.

De cet ancien et de ce nouvel empire, M. Arthur Girault a décrit l'histoire avec la compétence que nous lui connaissons ; il en a aussi étudié les problèmes administratifs et juridiques, économiques et fi-

nanciers. M. Besson a revu et condensé ces travaux dans l'ouvrage que nous présente aujourd'hui le Recueil Sirey.

L'auteur pose d'abord quelques problèmes généraux sur la colonisation ; il y répond d'ailleurs forcément assez brièvement. Puis c'est l'histoire de nos colonies jusqu'en 1815. En deux bons chapitres il examine alors quelle fut la politique et la législation coloniales de l'ancien régime. Et de nouveau nous suivons la France dans ses nouvelles conquêtes, de 1815 à 1870 d'abord, puis jusqu'en 1939. L'auteur a divisé son sujet d'après les changements survenus dans la politique métropolitaine ; cette division qui permet d'attribuer à chaque régime, puis à chaque ministère la part qui lui revient dans nos succès ou nos reculs, nuit forcément un peu à l'étude de l'évolution de chaque colonie en particulier. Pour Madagascar par exemple, nous devrons nous reporter à six passages différents ; une table d'ailleurs nous y aidera.

A la suite des principaux chapitres et dans de nombreuses notes, une bibliographie abondante, peut-être pas toujours suffisamment mise à jour, fait de ce recueil une bonne base de départ pour qui voudrait étudier plus à fond « cette école d'héroïsme » que sont les colonies. Tel quel il sera pour les étudiants, pressés par le temps, une aide efficace pour obtenir des connaissances qui leur sont indispensables.

François MENNESSON.

Hubert SESMAT. — **L'Information moderne** — Mame, Paris, 290 pages. Prix : 45 fr.

On trouvera ici une étude systématique des différentes opérations qui concourent à une information rationnelle : recueil, vérification, transmission, élaboration, communication, exploitation et diffusion des renseignements. D'une technique très poussée, l'ouvrage s'adresse aux spécialistes de l'information dans les innombrables domaines où celle-ci a un rôle à jouer. Statisticiens, professeurs, grands directeurs de services en feront leur profit. On souhaiterait qu'un style moins abstrait en rende l'abord plus aisé. Les précieuses et rares notations concrètes qu'on y rencontre font regretter que l'auteur ne rende pas plus accessible la connaissance approfondie qu'il a de son sujet, en multipliant les exemples. La comparaison entre les différents procédés d'information dans tous les domaines en serait d'autant plus suggestive.

Pierre BIGO.

Y.-M. GOBLET. — **La formation des régions** — Introduction à une géographie économique de la France. Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence, Paris, 1942. 260 pages.

Reflet et résultat de l'équilibre géographique et humain de notre

pays, la variété, l'harmonie, apparaissent, depuis un long passé comme les caractères marquants de l'Economie française. C'est à les mettre en lumière que s'emploie le présent ouvrage par une analyse concrète de l'activité économique de la France selon les diverses régions et sous sa triple forme : agricole, industrielle, commerciale. L'auteur tient la région pour la véritable unité de géographie humaine de la France, toute autre division, administrative, politique, économique devant tendre à coïncider au mieux avec elle : un réalisme né du sol, complexe, mais fortement noué au cours du temps, par les ressources, les échanges, les mœurs, la relative autonomie acquise, commande ici. Le phénomène récent de « surimposition » (c'est le mot de l'auteur) de zones d'industries jeunes sur les régions d'économie traditionnelle ne doit pas faire illusion : ce ne serait guère que placage, lequel d'ailleurs peut entraîner sur place d'assez pénétrants contre-coups sociaux.

En dehors de ces considérations générales qui ont une vraie valeur d'indication pour la future division politico-administrative de la France, l'intérêt pratique immédiat de ce volume réside dans l'ensemble copieux des données économiques, chevauchant quelquefois, par qui se dessine, en traits concrets, la figure du labeur français, à la veille même de la présente guerre. L'ouvrage peut être d'utilité aux professeurs.

Louis BARDE.

F. ALLENGRY, recteur honoraire de l'Université de Besançon. — **Turgot** — Lavauzelle, éditeur, Paris, 1942. Prix : 18 fr.

Premier volume de la collection « La grande lignée française ». Une partie, la plus longue, est consacrée à l'homme (le caractère, le cœur, l'esprit, la foi, l'ami), en vue d'expliquer par l'âme le penseur et le sociologue ; un sixième chapitre résume le labeur de l'intendant du Limousin, de l'économiste, du ministre ; le dernier note sa retraite et ses dernières années.

A la fois psychologique et historique, cet essai met en plein jour une noble figure, d'une rare probité : c'est, comme le dit lui-même l'auteur, un véritable « portrait », réussi par l'effort consciencieux de plusieurs « poses ». On contemple alors un honnête homme, un cœur aux préoccupations sociales, un peu rude parfois dans sa franchise, mais sincèrement dévoué à Louis XVI et au peuple de France.

Michel GORY.

S. E. Mgr MARMOTTIN. — **Figures françaises** — Casterman, Paris, 1942. Un volume de 188 pages avec six gravures hors-texte.

Le successeur de S. E. le cardinal Suhard sur le siège métropolitain de Reims a rassemblé ici plusieurs discours de sa carrière oratoire.

Après l'hommage aux saints de France (Jeanne d'Arc, le Curé d'Ars, Louise de Marillac), sa parole élégante et vibrante célèbre le génie d'Ampère, la gloire des morts de la grande guerre et, pour finir, consacre des pages émues à deux portraits d'évêques : Mgr Tissier, le vénérable pasteur de l'Eglise châlonnaise depuis 1913 et Mgr Hurault, mort évêque de Nancy.

Dans ces pages vivantes, où plusieurs genres : panégyriques, oraisons funèbres, analyse de la pensée scientifique comme de l'ascension mystique sont abordés avec bonheur, l'archevêque de Reims a su joindre le charme littéraire et les préoccupations sacerdotales. Quand on ferme ce beau livre, on est reconnaissant à l'écrivain et au patriote, mais plus encore à l'apôtre.

Maurice RIGAUX.

Germaine BEAUMONT. — **Agnès de rien** — Plon, Paris, 1943. Prix : 24 fr.

Prise entre un mari, peintre amateur sans talent ni fortune, qui, las d'elle, semble vouloir la répudier et une belle-sœur qui la traite en intruse et, sous des airs de politesse ne lui ménage aucun affront, Agnès de Chaligny est bien nommée Agnès de rien. Elle sombrerait dans le désespoir sans la pitié, bientôt muée en amour, de son beau-frère. Celui-ci, honteux de l'avoir d'abord mal accueillie et rudoyée, lui a voué un culte farouche ; il finit, de peur que leur passion réciproque ne les entraîne à une faute dont ils ne veulent point, par se tuer d'un coup de revolver.

L'histoire d'Agnès, écrite sous la forme d'une autobiographie, nous montre une âme ardente et fine, habile à démêler les mobiles secrets des actes, énergique aussi, malgré des peurs trop justifiées, et prête au besoin à mourir plutôt que de céder en face des ruses comme des violences. Ce drame sentimental a pour cadre une vieille demeure isolée dans un paysage mystérieux ; il se déroule à travers d'émouvantes péripéties. Mme Germaine Beaumont n'en est pas à son coup d'essai : un précédent roman, *Du côté d'où vient le jour*, lui valut en 1942 le prix académique Alice Louis-Barthou. Disons — et ce n'est point un simple éloge de politesse octroyé par manière d'acquit — que, conteuse, elle possède à fond son métier.

Louis DE MONDADON.

Emile BAUMANN. — **Shéhérazade** — roman. La Nouvelle Edition, Lyon, 1943. Prix : 45 fr.

Shéhérazade, ballet de Rimsky-Korsakov, symbolise le désir humain en ses fureurs et ses impuissances. Pour illustrer la même vue, M. Emile Baumann imagine qu'un compositeur de génie, Félicien Bar-

riel, resté veuf, mais veuf inconsolable, après des années du plus heureux des mariages, s'éprend d'une femme délaissée par son mari et qu'il fait d'elle sa maîtresse d'un jour. Marilys d'Albony (ainsi se nomme la belle) a une fille qui, à son tour tombe amoureuse de Félicien et l'épouse, pour mourir bientôt de désespoir dans une crise de tachycardie, après qu'elle a découvert la faute maternelle.

M. Baumann fut toujours un moraliste intransigeant, sévère au vice. Mais les sujets les plus scabreux ne lui faisaient pas peur. Il aura jusqu'au bout été tel. Ce roman, le dernier qu'il composa, témoigne des hautes pensées chrétiennes dont son art s'inspirait. Toutefois il a pu paraître à d'aucuns, et il se montre encore ici, à conter par le menu une longue histoire et d'adultère et d'inceste, ingénument malsain. Le fait est qu'il écrit pour les gens cuirassés contre le scandale. Ceux-ci goûteront dans le présent ouvrage la finesse des analyses, comme aussi, pour autant que la musique les intéresse, nombre de brillants et suggestifs aperçus relatifs à la composition, à l'harmonie. Je dois signaler en toute franchise les défauts comme les mérites : je noterai donc chez M. Baumann la gêne d'une palette pauvre en couleurs (ses descriptions sont pour l'ordinaire ternes et vagues) et une je ne sais quelle lourdeur ou gaucherie d'expression qui font penser (Dieu me pardonne !) à Georges Ohnet.

Louis DE MONDADON.

Elsa TRIOLET. — **Le Cheval blanc** — Denoël, Paris, 1943. Prix : 65 fr.

Si vous entendez, à propos de ce livre, nommer *Gil Blas,* vous saurez que le fameux écolier de Salamanque fut, par comparaison avec Michel Vigaud, création de Mme Elsa Triolet, un apprenti en fait d'aventures et de vices. Michel voyage à travers le monde, entre dans tous les milieux, joue cent personnages. Il mourra comme un héros, tué durant la guerre, tandis qu'il porte secours à un camarade menacé, mais son dernier soupir sera de regret pour une compagne de ses folies. Singulier mélange de génie et de corruption, cet homme se révèle tour à tour escroc et conquistador, forban et artiste. Il y a en lui du Robert Macaire et du Cyrano, du Neveu de Rameau et du Don Juan. Ses avatars innombrables fournissent à l'auteur un prétexte à décrire les divers aspects de la société contemporaine. A ce titre, *le Cheval Blanc* peut être cité comme un témoignage, mais un témoignage tel que, s'il se produisait devant un tribunal en quelque affaire de mœurs particulièrement ignoble, tout juge consciencieux devrait ne le recevoir qu'à huis-clos. C'est dire que la simple curiosité ou le goût du divertissement ne seront à personne des motifs suffisants pour s'en permettre la lecture.

Louis DE MONDADON.

M. Chabrier. — **A travers le folklore périgourdin** — Les Livres Nouveaux, Avignon, 1943. Prix : 20 fr.

Ce serait tenter un rapprochement dangereux et sans doute aussi offenser la modestie de Mme Chabrier que de mettre en parallèle ses historiettes avec les *Contes du Lundi* et les *Lettres de mon moulin.* Sachons lui seulement gré de son effort. Les récits qu'elle a glanés dans les traditions populaires périgourdines plairont par leur tour ingénu et vif. Mais pourquoi avoir, chaque fois qu'intervient une expression de terroir, aligné au bas du texte des notes explicatives, dont plusieurs, au surplus, sont des redites ? Ce lourd appareil intempestif ne laisse pas que d'agacer un peu le lecteur. Mieux eût valu établir à la fin du recueil un glossaire succinct.

Louis de Mondadon.

Luc Diétrich et Lanza Del Vasto. — **Dialogue de l'Amitié** — Ed. Robert Laffont, Marseille, 1942. 184 pages. Prix : 32 fr.

De l'amitié, non sur l'amitié... Deux amis conversent, sans plan suivi, et effleurent les sujets les plus divers : la forme et la sincérité, les arts et les styles, la vulgarité et la corruption, le matérialisme et la machine, le travail et la vie sociale..., avec une évidente préoccupation d'originalité dans la pensée et l'expression. C'est personnel, plutôt dense, un peu hermétique, sans conclusion nette. On discutera, on regimbera parfois ; mais comme rien n'est banal, on gardera le volume pour le relire. Notons, pour l'intérêt de la rencontre, l'opposition formelle de pensée avec la thèse de M. Daniel-Rops dans son récent livre : « Par delà notre nuit », sur la réduction du travail et l'accroissement des loisirs... Et, pour exemple, citons cette formule curieuse : « Chez les peuples qui vivent, la sagesse est à un demi-ton de la sainteté. »

Maurice Rigaux.

*Aux Editions de l'Abeille, 9, rue Mulet, Lyon :*

I. — Paul Doncœur. — **Préface pour de Jeunes Chrétiens** — Collection : La Clarté-Dieu. 48 pages.

Ce texte a paru pour la première fois dans les *Etudes* en 1932. Le P. Doncœur s'y proposait de définir un mode de présentation du Christianisme et un style de vie adaptés aux Routiers. Sans doute, le programme esquissé alors a-t-il été en partie réalisé, et sur un plan qui déborde le Mouvement pour lequel il a été conçu. Mais c'est le privilège des précurseurs de rester longtemps actuels.

II. — J. Pinsk, A. Winterswyl, H. Rheinfelder. — **Trois essais allemands sur la liturgie** — Avant-propos et traduction du P. Duployé, O. P. Collection La Clarté-Dieu. 92 pages.

Les *Trois Essais Allemands sur la liturgie* sont la traduction d'articles parus dans la revue allemande *Liturgisches Leben*, en 1934 et 1936.

Le premier analyse « *La Religion dans le vide* » : religion désincarnée, issue de la sécularisation politique et intellectuelle du monde moderne, impuissante à maîtriser ou à diriger les impures poussées biologiques de ce temps. Le remède à cet affadissement, estime le Dr Pinsk, c'est une intelligence profonde de la liturgie catholique, c'est-à-dire un franc retour au réalisme cosmique de l'Incarnation et de l'Ordre Sacramentaire.

Dans le second article : *Le cycle annuel est-il ecclésiastique ou cosmique ?* le Dr Winterswyl montre avec profondeur que le *Sacré* immanent à la nature, mais qui reste ambigu en l'absence d'une référence explicite au Dieu de la Révélation, a été victime, dans les temps modernes, de deux manœuvres inverses : tentative de laïcisation, de « *désacralisation* », de la part du rationalisme ; tentative d'annexion de la part du panthéisme naturiste. C'est cette dernière tactique par laquelle on cherche aujourd'hui, en certains milieux, à transformer les fêtes chrétiennes en symboles naturistes, le cycle liturgique en cycle solaire.

Dans le troisième essai, le Dr Rheinfelder expose les *desiderata* de ses frères les laïcs en vue d'une rénovation du culte liturgique dans le sens d'une communauté active des participants.

La traduction française est précédée d'une assez longue introduction, qui a la portée d'un essai théologique et l'allure hardie d'un manifeste. La richesse de cet avant-propos fait souhaiter que le Père Duployé nous donne bientôt cet ouvrage sur les *Origines du Mouvement liturgique* qu'il annonce dans une note. Ce sera l'occasion de faire connaître en France l'importante contribution des catholiques allemands et particulièrement des Bénédictins au renouveau liturgique du XXe siècle, et d'apprécier exactement la valeur de leur apport doctrinal.

III. — A. J. Maydieu, O. P. — **Les Béatitudes** — Collection La Clarté-Dieu. 64 pages.

L'opuscule du Père Maydieu permet de se rendre compte que les désirs exprimés par Rheinfelder ont reçu chez nous, comme d'ailleurs en Allemagne, un commencement, timide encore, de réalisation. Il offre par ailleurs, sous forme d'entretiens prononcés au cours des « Messes du troisième dimanche » à Notre-Dame de Paris, un commentaire simple et prenant des Béatitudes évangéliques, telles qu'elles ont été vécues, depuis 1940, par les communautés chrétiennes les plus ferventes.

IV. — J. M. NICOLAS, O. P. — **L'attitude religieuse de J.-J. Rousseau, ou Jean-Jacques est-il chrétien** ? 35 pages.

Cette brochure constitue une prise de position très nette contre la « remarquable thèse » du P. Ravier sur l'*Emile*. L'auteur estime qu'il n'y a rien de chrétien chez Rousseau : sa religion n'est qu'un culte orgueilleux du moi ; sa morale, une canonisation de l'égoïsme. A vrai dire, le P. Nicolas oppose au P. Ravier une fin de non-recevoir catégorique plutôt qu'une discussion détaillée de ses arguments ; les dimensions même de la brochure ne permettaient guère autre chose. Le débat reste ouvert...

V. — R. P. BARON. — **Spiritualité Mariale et dévotion au Saint-Cœur de Marie d'après saint Jean Eudes** — 46 pages.

L'auteur souligne l'originalité de saint Jean Eudes, méconnue par H. Brémond au profit de Bérulle. Il montre la place éminente — la première, selon lui — qui revient au Saint dans l'élaboration d'une théologie et d'une spiritualité mariales conformes aux grandes tendances de l'Ecole Française. Cette brochure, extraite d'une thèse de doctorat en Théologie, ne paraît guère accessible au lecteur non initié. Il en retirerait l'impression fâcheuse qu'il y a beaucoup de raffinement et de quintessence dans cette théologie transcendante. C'est peut-être que l'auteur n'a pas encore suffisamment insisté sur le lien de cette doctrine mariale avec les dogmes de l'Incarnation et du Corps Mystique.

Jean BERNARD.

Jean ROSTAND. — **La genèse de la vie** — Histoire des idées sur la génération spontanée. Ed. Hachette, 1943. 208 pages.

La vie apparaît-elle parfois à partir du non vivant placé dans telles ou telles conditions favorables, soit par un heureux hasard, soit par intervention du savant ? L'auteur relate les expériences, notamment celles de Pasteur, qui motivent une réponse négative. Le récit en est alerte et l'on sait assez que M. Jean Rostand est un remarquable vulgarisateur.

Le titre de l'ouvrage évoque une question bien plus générale et pleine d'embûches métaphysiques : la vie est-elle réductible aux forces physico-chimiques ? M. Rostand ne la traite pas et par là son volume manque d'ampleur. Mais tous ceux qui connaissent les positions philosophiques de notre auteur trouveront préférable qu'il se soit restreint au domaine de l'expérience scientifique.

Emile DELAYE.

# LES ÉVÉNEMENTS

25 *octobre.* — Les Chantiers Todt seront désormais désignés sous le nom de « Sperrbetriebe ». Leurs ouvriers employés dans les territoires occupés de l'Ouest ne pourront être déplacés qu'à l'intérieur de ces territoires.

L'Assemblée Nationale de Tirana proclame l'indépendance de l'Etat albanais.

Les Allemands évacuent Dniepropetrovsk et amorcent un ample mouvement de repli des forces situées dans la boucle du Dniepr.

26 *octobre.* — A Alger, arrestation du général Bergeret, ancien ministre de l'Air.

27 *octobre.* — En Italie, le Gouvernement républicain fasciste abolit les privilèges royaux.

28 *octobre.* — A Sofia, session du Sobranié. Dans le discours du trône, le prince Cyrille affirme que la Bulgarie fidèle à ses alliances est prête à tous les sacrifices pour sauvegarder son unité.

Repli allemand sur les hauteurs au Nord du Volturno. En Extrême-Orient, offensive nippone en Nouvelle-Guinée.

29 *octobre.* — Le gouvernement du Reich a notifié au gouvernement suédois qu'il ne pourrait plus désormais accorder de sauf-conduit pour le trafic maritime à travers le Skagerrak.

En Allemagne, institution de chambres économiques remplaçant les chambres de commerce. La compétence des nouvelles chambres est plus étendue que celle des chambres de commerce, mais elles sont des organes d'économie dirigée chargés d'exécuter les décisions des pouvoirs publics.

31 *octobre.* — Le gouvernement républicain fasciste dépossède de ses biens le Roi Victor-Emmanuel.

Au Pérou, clôture du Congrès Eucharistique.

Au Japon, nouveau pacte d'alliance entre Tokio et Nankin.

1er *novembre.* — Publication du communiqué rédigé à l'issue de la Conférence de Moscou. Les participants ont arrêté les mesures militaires à prendre pour abréger la guerre. Ils décident de poursuivre leur action commune dans la guerre et pendant la période qui suivra la cessation des hostilités. Toutefois ils n'utiliseront pas, après la fin des hostilités leurs troupes à l'intérieur des autres Etats, à l'exception de cas spéciaux et seulement après consultations mutuelles. Ils envisagent : la création d'une nouvelle S. D. N., la restauration de l'Autriche, le rétablissement de la démocratie en Italie, le châtiment des criminels de guerre et un système de sécurité collective basée sur un désarme-

ment général. Ils créent un Comité des Affaires européennes siégeant à Londres et un Comité consultatif pour les questions italiennes.

Le Conseil National Suisse renouvelé comprendra : 47 radicaux (au lieu de 49) ; 42 catholiques conservateurs (au lieu de 43) ; 56 socialistes (au lieu de 45) ; 23 représentants du parti des paysans, des métiers et des bourgeois (au lieu de 22) ; 6 libéraux (au lieu de 8) ; 5 démocrates (au lieu de 6) ; 6 membres du parti indépendant Dutweiler (au lieu de 10) ; 6 sans parti (au lieu de 4).

Aux Etats-Unis, 530.000 mineurs sont en grève.

Débarquement soviétique en Crimée près de la ville de Kertch.

Les éléments blindés soviétiques poussent vers l'embouchure du Dniepr.

2 *novembre.* — En Espagne, le recensement de 1940 accuse une population de 26.250.000 hab. (24.500.000 en 1930).

Aux Etats-Unis, des élections partielles pour des postes de gouverneurs d'Etats sont favorables aux Républicains.

La campagne électorale a été faite moins contre la politique de guerre de M. Roosevelt que contre le New Deal et contre l'administration actuelle.

3 *novembre.* — A Bruges, un incendie détruit les Editions Desclée de Brouwer.

Arrestation du Comte Ciano.

5 *novembre.* — La Cité du Vatican est bombardée.

Au Caire, M. Menemendjoglou, ministre des Affaires étrangères de Turquie, s'entretient avec M. Anthony Eden, secrétaire au Foreign Office.

6 *novembre.* — A l'occasion du 26e anniversaire de la Révolution Soviétique, Staline prononce un important discours.

Les Allemands, poursuivant leur guerre d'usure, ont abandonné Kiev.

En Italie, les Allemands évacuent Isernia.

8 *novembre.* — A l'occasion de l'anniversaire du soulèvement du 9 novembre 1923, le Führer prononce à Munich un discours. Il évoque l'état ancien du Reich et décrit l'état présent. La lutte actuelle est dure, mais l'Allemagne est capable de faire face à toutes les difficultés. Fier de remplir une mission historique, le Reich ne se laissera pas abattre, car il est sûr de la victoire finale.

9 *novembre.* — Modifications dans le Comité de la Dissidence. M. de Gaulle reste seul président.

En Extrême-Orient, grande bataille navale au sud de l'île de Bougainville.

*Le gérant :* LOUIS LABOUREUR.

LABOUREUR ET CIE, IMP. A ISSOUDUN (INDRE), C. O. I. A. C. L. N° 31.2797.